

Éric Aunoble

**La Révolution russe,**

**une histoire française**

**Lectures et représentations  
depuis 1917**

**La fabrique  
éditions**

**Éric Aunoble**

**La Révolution russe, une histoire française  
2016**

Couverture

Copyrights

Introduction : 1917-2017...

Rappel chronologique

**I.** 1917-1939 : une révolution méconnue

**II.** Après 1945 : de l'eau tiède pour la guerre froide

**III.** L'occasion manquée des années 68

**IV.** Après 1991 : de l'histoire d'un « crime » à l'histoire de ses victimes

Conclusion

Notes

Bibliographie

Index des noms de personnes

Index des noms de journaux et revues

Je suis reconnaissant à Korine Amacher, Bruno Doizy, Diane Huyez, Roger Revuz et Daniel Roignant pour leur lecture et leurs conseils dont j'ai tenté de tirer le meilleur profit. Et je remercie Jean-Jacques Marie et Charles Urjewicz pour leur disponibilité à répondre à mes questions au cœur d'un été étouffant.

## Introduction : 1917-2017...

La Révolution russe aura bientôt cent ans, mais sa commémoration ne retrouvera pas les fastes de l'époque soviétique. En Russie, le jour où les bolcheviks prirent le pouvoir – le 7 novembre – n'est plus férié depuis 2005, et si Vladimir Poutine peut reconnaître quelque vertu patriotique à Staline, on ne l'entendra pas louer Lénine<sup>1</sup>. Ce même Lénine a fait les frais de la contestation sur le *Maïdan* en Ukraine depuis la fin 2013 : la volonté de rupture avec le passé s'est exprimée dans le *Léninopad*, l'abattage systématique des statues du leader communiste dans tout le pays.

En France également, le passé révolutionnaire est un lest qu'on ne finit pas de jeter par-dessus bord. Le bicentenaire de 1789 en avait témoigné de façon éloquente<sup>2</sup>. Alors qu'il s'agissait à l'origine de faire consensus autour d'un mouvement de progrès incarné par la Révolution française, le débat intellectuel s'était transformé en procès de cette dernière, ou en tout cas de ses « excès ». La supervision historique de la commémoration avait été confiée à Michel Vovelle, héritier d'une école marxiste et jacobine, mais c'est François Furet qui sortit vainqueur aux yeux de l'opinion. Rejetant autant l'analyse de classe que le volontarisme révolutionnaire, il affirmait : « la Révolution française est terminée ».

Après avoir achevé la Révolution française, François Furet s'est attaqué à la révolution russe dans *Le Passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au XX<sup>e</sup> siècle* (1995). Sa démarche est prolongée et radicalisée par *Le Livre noir du communisme : Crimes, terreur, répression* (1997) qui voit dans octobre 1917 l'origine d'un cauchemar totalitaire aussi dangereux que le nazisme mais plus durable et finalement plus meurtrier. Les programmes scolaires ont rapidement repris cet usage de la notion de totalitarisme. Au collège et au lycée, on étudie peu les luttes politiques et

les conflits sociaux qui déchiraient les pays européens au début du XX<sup>e</sup> siècle. Par contre, on souligne l'émergence de systèmes politiques qui, contrairement aux démocraties, ont visé « l'encadrement de la société au sein de structures [et] qui ont pour objet de “transformer l'homme” en le modelant sur l'objectif idéologique que s'assigne le régime<sup>3</sup> ». La leçon totalitarienne a été faite de la troisième à la terminale, avec un certain succès. Je me souviens d'un élève qui avait repéré la faucille et le marteau sur un document et qui, après un gros effort de mémoire, avait fini par dire dans un sourire plein de bonne volonté : « C'est bien le truc d'Hitler, ça, monsieur ? »

L'analyse du communisme comme phénomène totalitaire et même intrinsèquement criminel s'est donc imposée dans l'espace public et on la retrouve dans le récent livre d'un spécialiste de la Chine maoïste. Lucien Bianco intitule ainsi son ouvrage de façon suggestive *La Récidive. Révolution russe, révolution chinoise*. L'analyse se veut radicale. Si elle s'en prend à Mao qui a répété les « erreurs » sanglantes de Staline, elle remonte de loin en loin à la source de tous ces maux : « pas plus que Lénine, on ne peut disculper Marx ». L'auteur reconnaît que ce réquisitoire de procureur est en même temps un plaidoyer politique. Malgré « l'abominable injustice de notre monde », le livre s'est « assigné la mission de désenchanter la révolution<sup>4</sup> ».

Le retournement est spectaculaire pour un pays qui s'est longtemps prévalu d'une « culture révolutionnaire » que les événements de Russie en 1917 avaient d'ailleurs réactualisée. Le Parti communiste français, créé en 1920 pour suivre l'exemple des bolcheviks russes, a durablement marqué la vie politique de notre pays. Fort de dizaines de milliers de militants et de millions d'électeurs, le PCF célébrait la « Révolution socialiste d'Octobre », au point d'être régulièrement accusé d'être le « parti de l'étranger ». Contesté en mai 1968, le parti communiste trouva face à lui des jeunes gens dont beaucoup brandissaient aussi des portraits de Lénine. Même le très anticommuniste Daniel Cohn-Bendit baignait dans une culture politique imprégnée par la révolution russe, comme le prouve le livre qu'il publia après les « événements » et dont le titre retournait celui

d'un ouvrage de Lénine<sup>5</sup>. À l'autre extrémité du spectre politique, tous ceux qui craignaient la subversion en France, qu'elle soit communiste ou gauchiste, voyaient dans les événements de 1917 la matrice de leurs tourments et qualifiaient volontiers leurs adversaires de « bolchos » ou de « cosaques ».

Réduite au cliché de la prise du pouvoir par une minorité d'activistes sans scrupule, l'image de la révolution russe qui s'est imposée aujourd'hui semble d'ailleurs provenir de ces mêmes cercles d'ultras. À tout le moins, on peut affirmer que les enjeux politiques continuent de peser sur l'appréciation de l'événement. Ainsi, quelques années après la fin de l'URSS, la publication du *Livre noir du communisme* en novembre 1997 pour coïncider avec l'anniversaire de la révolution d'Octobre<sup>6</sup> n'a rien d'innocent. Le succès de cet ouvrage est toutefois un phénomène complexe qui dépasse la simple opération politique. Ce fort volume est le fruit du travail d'un collectif d'historiens, parmi lesquels des professionnels reconnus, comme Nicolas Werth, spécialiste de l'Union soviétique. Enfin, le bandeau rouge qui attirait l'œil du chaland avec la mention « 85 millions de morts » nous renvoie plutôt aux affiches stigmatisant le péril rouge dans les années 1920-1950<sup>7</sup>. On voit par là que l'appréhension d'un événement est déterminée par plusieurs facteurs : une situation politique, une évolution historiographique, des représentations culturelles.

Pour mieux comprendre la perception de la révolution russe en France depuis 1917, nous tenterons d'éclairer ces trois aspects. L'influence du contexte politique semble assez évidente. De l'alliance franco-russe « trahie » par les bolcheviks à l'alliance franco-soviétique prônée par de Gaulle, du Front populaire à la guerre froide, les débats français du xx<sup>e</sup> siècle ont souvent eu trait aux soviets. On sait moins la part que prirent certains Français aux débuts du régime soviétique et leur apport à notre connaissance de la Révolution a longtemps été méconnu. Les parcours d'un Victor Serge ou d'un Boris Souvarine, de l'enthousiasme pour la révolution mondiale à la défiance envers le pouvoir stalinien, en ont fait les pionniers d'une historiographie indépendante des pouvoirs, mais par là

même peu diffusée.

L'historiographie universitaire était quant à elle soumise à des contraintes propres liées à l'existence et à la disponibilité des sources. L'historien français qui s'intéresse à la révolution russe fait de l'histoire de loin. Les archives, en langue russe, sont conservées à plusieurs milliers de kilomètres par un État qui ne les a pas communiquées (ou alors au compte-gouttes) jusqu'en 1991. En conséquence, la recherche française et occidentale a longtemps dépendu presque exclusivement de sources secondaires, telles que la presse ou les témoignages, avec tous les biais que cela suppose. De plus, l'historiographie révolutionnaire est un exercice difficile. Les polémiques autour de 1789-1793 le prouvent, mais leur contenu idéologique ne doit pas occulter la difficulté qu'il y a à comprendre les révolutions avant même de les juger. Considérées comme l'avènement d'un nouveau régime, elles sont le plus souvent analysées dans une démarche rétrospective au lieu d'être envisagées en tant que telles, comme des périodes de rupture ouvrant un éventail de possibilités.

S'intéresser à la perception de la révolution russe en France implique non seulement de croiser un siècle d'histoire politique avec l'évolution historiographique, mais aussi de retracer une histoire culturelle. Ce qui a été lu sur le sujet ne dépend pas seulement du travail des historiens mais aussi, et pour beaucoup, du choix des éditeurs. L'effort de traduction, de romans notamment, est aussi un facteur qui aura permis de rendre l'événement étranger moins étrange. Plus largement, derrière une avant-scène où s'échangent des arguments politiques et historiques qui se veulent rationnels, il y a un arrière-plan qui oriente le regard et qui se dessine dans la littérature et les arts, y compris mineurs. Cliché héroïque ou archétype totalitaire, l'image du « bolchevik en veste de cuir » a été véhiculée par la littérature et le cinéma auprès d'un public qui ne lit pas forcément les études savantes. Or, la sympathie ou l'antipathie sont d'abord suscitées par de telles représentations.

À travers un vaste corpus d'ouvrages politiques, historiques ou romanesques, on tentera donc de retracer le destin de la révolution russe en France afin de comprendre le retournement qui s'est joué, de l'engouement

au dénigrement et à l'effacement. Ce parcours historiographique qui suit des auteurs de générations différentes et d'opinions opposées cherchera aussi à éclairer les multiples facettes de la révolution russe avec la volonté de rendre à ces « jours qui ébranlèrent le monde<sup>8</sup> » une richesse que le statut de modèle ou de repoussoir avait éclipsée. Enfin, cet ouvrage se veut également un encouragement à reprendre l'étude des années 1917-1921, tant elles peuvent encore apprendre à tous celles et ceux qui, aujourd'hui encore, visent l'émancipation.

## Rappel chronologique

« Ne faut-il pas s'attendre à la chute d'un État en 1917<sup>9</sup> ? »  
Vélimir Khlebnikov (poète futuriste) en 1912

### *23-28 février 1917 : La révolution de Février*

En pleine guerre, à la fin de l'hiver 1916-1917, une manifestation de femmes à Petrograd galvanise la contestation ouvrière. Minée par la défiance des élites économiques, politiques et administratives, la monarchie des Romanov s'effondre en quelques jours après 303 ans de règne absolu.

### *Février-octobre 1917 : pluralité des pouvoirs et instabilité*

De « prison des peuples », la Russie se transforme en « pays le plus libre du monde » (Lénine). Alors que l'Europe est un champ de bataille et que la vie sociale y est soumise aux impératifs de la guerre, la Russie voit surgir spontanément une multitude d'organisations populaires : comités d'usines, d'immeubles, de quartiers et de régiments ; conseils (*soviets*) de délégués des ouvriers, des paysans, des soldats... Les nationalités auparavant opprimées s'expriment : les « petits-russes » se veulent désormais Ukrainiens et les Juifs réclament l'égalité des droits et avant tout la fin des interdits de résidence ou de profession. Les femmes, qui avaient donné le signal de la rébellion, s'investissent dans cette bouillonnante vie civique et revendiquent le droit de cité, aux assemblées villageoises comme aux élections nationales. À la tête du gouvernement

provisoire et des soviets, on trouve des hommes politiques le plus souvent d'extrême gauche, passés sans transition de la semi-clandestinité au pouvoir. Ils essaient en vain de concilier les intérêts des alliés franco-anglais ainsi que ceux de la bourgeoisie russe avec le mouvement impétueux des masses et ne démontrent que leur faiblesse.

### *Octobre 1917 : les bolcheviks prennent le pouvoir*

Le seul parti qui apparaît en rupture avec ce condominium d'impuissance est le parti bolchevique, une aile de la social-démocratie marxiste. Son leader Lénine affirme très tôt que son parti est prêt à assumer le pouvoir en s'appuyant sur les soviets. La petite organisation de 5 000 membres croît rapidement car elle est la seule force structurée à accompagner le mouvement populaire, à le politiser dans sa radicalisation. En un mot, ils sont les seuls qui vont à l'affrontement contre les pouvoirs constitués, ce qui en fait les cibles de la répression au mois de juillet 1917, après une prise d'arme improvisée par les marins révoltés de la base de Kronstadt. Ce recul provisoire des menées subversives ouvre la voie à une tentative de réaction militaire qui fait long feu à la fin août. Pressés par Lénine, les bolcheviks organisent une insurrection à Petrograd le 25 octobre, jour d'ouverture du II<sup>e</sup> congrès national des soviets où ils sont majoritaires.

Une fois au pouvoir, les bolcheviks sont confrontés aux mêmes problèmes que leurs prédécesseurs. Comme ils étaient en marge des institutions, celles-ci leur refusent tout concours : le personnel des ministères se met en grève. De même avec les milieux politisés : la majorité des partis de gauche désertent les soviets pour protester contre le coup de force bolchevique, et le syndicat des cheminots, lié à ces partis, décrète à son tour la grève. Pendant ce temps, l'armée allemande maintient sa pression et la désagrégation de l'appareil d'État se poursuit. La réponse des bolcheviks est un saut dans l'inconnu : dissolution de l'Assemblée constituante ; paix séparée avec l'Allemagne ; encouragement des initiatives plébéiennes qui s'attaquent au pouvoir des anciennes élites (contrôle ouvrier, partage des terres).

## *1918-1920 : la guerre civile*

Là où ils le peuvent, ceux qui s'opposent aux bolcheviks se créent des bastions locaux, ce qui accélère encore la désagrégation de l'État : territoires cosaques tenus par les Blancs, proclamation d'indépendance de l'Ukraine par des nationalistes puis de la Géorgie par des socialistes... Poussées par la nécessité de trouver des appuis, ces différentes forces courtisent les belligérants de 14-18. Avant les ingérences anglaise et française, on verra les Allemands intervenir militairement dans les affaires russes, avec les Autrichiens, les Roumains... Même les Américains et les Japonais enverront des corps expéditionnaires. Si cela ne suffit pas à déloger les Rouges, c'est assez pour prolonger un conflit de plus en plus cruel. La lutte politique devient essentiellement une lutte militaire, la force des armes étant universellement préférée à celle des idées. La lutte des classes devient celle des campagnes contre les villes et le pouvoir central. À mesure que la société se déchire et que l'État se délite, le parti bolchevique s'impose comme dernière institution solide.

## *1921 : Le foyer exsangue de la Révolution mondiale*

Ayant trouvé la force de briser coûte que coûte toutes les oppositions, et particulièrement celle de la paysannerie, les bolcheviks sortent vainqueurs de la guerre civile en 1921. Mais à quel prix ? La famine sévit dans tout le pays. Loin de la démocratie soviétique et de l'État-Commune rêvés à l'été 1917, Lénine diagnostique que « l'État ouvrier présent[e] une déformation bureaucratique », sans compter la force acquise par les appareils militaire et policier qui ont assuré la victoire. La révolte de Kronstadt qui réclamait « le pouvoir aux soviets, pas aux partis » en mars 1921 et son écrasement par les bolcheviks en sont le signe. Autre constat d'échec, la proclamation de la Nouvelle Politique économique (NEP) au même moment marque une libéralisation, mais se traduit par la restauration d'un « capitalisme limité pour un temps limité ».

On pourrait soupirer sur l'inanité des révolutions, leur incapacité à

instaurer le bonheur sur terre, si le nouveau régime ne restait pas marqué par l'influence plébéienne et si, pour cette raison même, la Russie soviétique n'était pas devenue le cœur de la contestation mondiale. Moscou est le siège de l'Internationale communiste depuis 1919<sup>10</sup> et, au sortir de la Première Guerre mondiale, une vague révolutionnaire balaye l'Europe.

## 1917-1939 : une révolution méconnue

En 1917, les grands quotidiens peuvent rendre rapidement compte des événements de Russie en s'appuyant sur les agences de presse et les transmissions télégraphiques et radiophoniques. Le cinéma d'actualité français a laissé quelques bobines et la photographie offre aux lecteurs de *L'Illustration* de beaux clichés, denses et contrastés. La révolution russe a été un événement médiatique qui aurait pu autoriser une forme d'histoire immédiate. Néanmoins, une série de facteurs obscurcissent d'emblée le rendu des faits. L'Europe est en guerre depuis presque trois ans et la route de France en Russie évite les zones de combat pour s'allonger en passant bien au nord, par la Scandinavie ou la mer Blanche. L'aventureux qui se risque en Russie doit en outre avoir des papiers qui agréent aux divers États qu'il prévoit de traverser. Sur place, l'exacerbation des conflits se traduit par une succession de crises de plus en plus violentes pendant lesquelles les communications avec l'extérieur sont coupées. Aux périls de guerre et de mer s'ajoutent donc des contraintes politiques, par définition changeantes. Les journalistes français en savent quelque chose, eux qui avaient l'habitude de présenter au public une Russie tsariste certes étrange mais rassurante dans le cadre de l'alliance franco-russe. En perdant les financements occultes du régime tsariste<sup>11</sup>, beaucoup de médias français avaient perdu par là même leurs certitudes quant au géant russe.

### *Une réaction vite teintée d'hostilité*

En conséquence, largement incapable d'appréhender la révolution de Février dans sa dynamique propre, la presse en propose une analyse depuis l'étroit point de vue français, tant au niveau idéologique que géopolitique.

Cela n'empêche pas l'enthousiasme (« Vive la Russie » titre *Le Petit Niçois* quand *Ouest-Éclair* évoque une « révolution libératrice<sup>12</sup> »), mais l'admiration bien ordonnée commence par soi-même car la révolution russe « ressemble par bien des traits à la nôtre<sup>13</sup> ». Cette lecture, à la fois patriotique et civique, s'accorde parfaitement à la *doxa* de la III<sup>e</sup> République et pourra être diffusée jusque dans les écoles où un instituteur explique dès mai 1917 que « la Révolution russe reproduit notre 1789, déploie le drapeau tricolore et se développe aux accents de la Marseillaise<sup>14</sup> ».

Elle correspond surtout aux intérêts français dans la guerre. Comme l'écrit *Le Matin* le 18 mars, « La Russie va poursuivre la guerre avec une nouvelle énergie afin d'atteindre le but qu'elle et ses alliés se sont imposé ». De l'impératif de la lutte commune contre l'Allemagne naît d'ailleurs un large front d'interprétation qui s'étend au-delà des républicains. Le monarchiste Jacques Bainville espère que « le nationalisme qui inspire [la révolution] la règle aussi » mais il redoute d'« assister [...] à une lutte entre des tendances contraires. Il se peut que l'anarchie slave, qui est ancienne, se trouve aux prises avec le patriotisme russe, lui aussi ancien, mais rajeuni et retrempé<sup>15</sup> ».

Nationalisme belliciste contre anarchie défaitiste : l'alternative posée par l'écrivain réactionnaire est reprise par le reste de la presse, vite revenue de son euphorie démocratique de Février. Le voyage en wagon plombé de Lénine pour aller de Suisse en Russie est qualifié de « pèlerinage à travers l'Allemagne de [...] socialistes russes émissaires du Kaiser » (*Le Matin*, 17 avril) et les « troubles de Petrograd » en juillet sont un « complot de l'Allemagne » (*Le Matin*, 20 juillet), provoqués par « les maximalistes, agents de propagande à la solde de l'Allemagne » (*Le Petit Niçois*, 21 juillet). Ce dernier journal en conclut au moment du putsch de Kornilov qu'il faut mettre « à bas le soviet », cause de la discorde nationale (14 septembre) quand *Le Matin* commence à se résigner au « drame russe ». Octobre est donc le « meurtre de la Russie » (*Le Petit Niçois*, 10 novembre) et *Le Matin* dénonce « La Commune à Petrograd » contre laquelle se prononceraient « toutes les forces saines du pays ».

Toutefois, plus que l'hystérie contre-révolutionnaire, c'est finalement l'indignation suscitée par la « défection russe » face à l'Allemagne qui devient prépondérante dans *Le Matin* dès avant la conclusion du traité de Brest-Litovsk.

Le regard de ces journaux sur la révolution russe est cohérent avec une vision du monde fondée sur la *nation* constituée d'un peuple *représenté*. Dans les kiosques il y avait pourtant un autre titre, *L'Humanité*, dont le fondateur, Jaurès, avait compris dès 1905 que « contre les puissances formidables d'oppression, [le peuple russe] ne peut pas invoquer seulement le secours des classes moyennes trop débiles encore » ou « l'équivoque d'un libéralisme de juste milieu » mais rompra ses chaînes grâce à « l'énergie indomptée du prolétariat des usines, et à l'immense réserve des forces des paysans dépouillés et exaspérés<sup>16</sup> ». Cette leçon avait été oubliée par les continuateurs du leader assassiné. Ralliée à l'Union sacrée et partie prenante du gouvernement de la France, la tendance majoritaire de la SFIO s'inspire plus de la conclusion de l'article de Jaurès imaginant une Russie régénérée par la Révolution : « un gouvernement provisoire central, déjà formé par l'entente des libéraux démocrates et des socialistes, organisera la Russie nouvelle. [...] Quelle puissance d'équilibre et de paix pour l'Europe ! Quelle garantie pour la France républicaine ! ».

Le groupe socialiste au parlement s'inscrit donc au début dans une rhétorique républicaine. « Comme la Révolution française, [la révolution russe] est l'œuvre du peuple, du parlement et de l'armée » et vise « l'unité de la nation russe pour sa défense » (*L'Humanité* du 17 mars). Peu importe si le parlement en question est une *Douma* tsariste « issue d'élections falsifiées », comme le reconnaît l'édition du 24 mars<sup>17</sup> : il représente la légitimité, à la différence du « conseil des délégués des ouvriers et soldats » évoqué le même jour mais sans explications. *L'Humanité* ne s'étendra pas sur le soviét avant... le 29 juin, alors qu'un lecteur du *Matin* savait dès le 20 mars qu'il y avait des « comités ouvriers [...] qui tiennent chaque jour des réunions où règne le plus grand désordre et que fréquentent la populace et un certain nombre d'anarchistes ».

*L'Humanité* préfère défendre une « démocratie du travail [qui] saura adapter sa tactique, avec sagesse et fermeté, aux nécessités du moment », c'est-à-dire à la guerre. Cet angélisme n'est pas de l'incompréhension des enjeux, car quinze députés socialistes mettent tout de suite en garde contre le danger d'une « paix immédiate et séparée de la Russie [qui] serait une paix contre la République française ». Le 16 avril, le correspondant du journal en Suisse rapporte d'un ton contempteur que « les autorités allemandes auraient permis à Lénine de traverser l'empire » et fait état de l'entremise de « deux membres de l'extrême gauche allemande, [...] Karl Radeck et un nommé Harstein [...] qui porte en vérité un autre nom ». Plus enthousiastes que la moyenne pour une révolution qu'ils voulaient nationale et unanimiste, les socialistes français majoritaires, comme « les libéraux et les démocrates du monde entier, ressentiront une trop compréhensible inquiétude en observant la tournure que prennent les événements en Russie » (15 mai).

Comme leurs homologues russes, les socialistes gouvernementaux français subissent les événements en s'en tenant à une hypothétique position centriste. Après la démission de Milioukov, ministre des Affaires étrangères, homme de la droite libérale et fervent partisan de l'Entente, Marius Moutet, un autre socialiste de retour de Russie, déclare que « malgré l'estime que nous pouvons avoir pour lui, Milioukov [était devenu] un danger aussi grand que Lénine » (28 mai). Quand Kornilov tente un putsch en septembre, *L'Humanité* constate que, « pour rétablir l'ordre, cet homme d'autorité ajoute aux troubles léninistes, dont le gouvernement commençait à venir à bout, la promesse d'une autre anarchie plus menaçante encore » (13 septembre).

Peu après, *L'Humanité* se dote enfin d'un envoyé spécial, le « camarade Boris Kritchewsky ». Sa première correspondance, datée du 2 octobre et publiée le 25, parle d'« anarcho-léninisme » et conclut que « les léninistes [...] ressemblent trop aux... hobereaux de Prusse », adorant l'absolutisme à condition qu'ils en bénéficient. Le ton est donné, sans que le lecteur de 1917 sache que Kritchewsky avait contribué aux premiers groupes marxistes russes et participé dès lors à de violentes polémiques

contre Lénine. C'est par ses yeux que le lecteur de *L'Humanité* assistera à la révolution d'Octobre. Garde rouge formée de « graine d'apache » (5 décembre), « orgie de vin » et « dévastations sauvages » lors de la prise du palais d'Hiver (9 décembre) : on n'est pas si loin de la prose du *Matin*.

*L'Humanité* n'avait pas attendu Octobre pour s'opposer aux bolcheviks. Elle s'était faite le relais des forces gouvernementales d'après Février (qu'elles aient été de droite ou de gauche) plutôt que de tenter d'exprimer les points de vue du mouvement socialiste russe dans sa pluralité. Ce choix reflète la situation qui prévaut également en France où les opposants à l'Union sacrée sont ostracisés par les socialistes majoritaires. Il faut lire entre les lignes du journal socialiste pour sentir qu'une autre perception de la révolution russe existe. Il y a une subtile gradation du ministre Albert Thomas, volontiers comminatoire vis-à-vis des Russes (26 juin), à Marcel Cachin, plus compréhensif quant aux difficultés à concilier révolution et défense nationale (18 juillet), en passant par Marius Moutet, ulcéré d'avoir été traité d'« agent du capitalisme et de l'impérialisme français » par les partisans de Lénine (31 mai).

Plus nettement, la direction de la Cgt adresse le 2 avril son salut « au conseil des ouvriers russes » et souhaite l'avènement « de la République sociale libérant politiquement et économiquement les travailleurs russes » dans le cadre « d'une révolution russe qui n'est pas à son terme définitif [et] doit soulever dans le peuple allemand des aspirations fécondes » (5 avril). Ces propos détonnent dans *L'Humanité* comme détonne un texte du soviet de Petrograd publié le 26 juin affirmant que « La Révolution russe, qui est une révolte du peuple, non seulement contre le tsarisme, mais aussi contre les horreurs de la guerre mondiale [...] a posé devant tous les pays [...] le besoin urgent de conclure la paix [par] l'union de toutes les classes ouvrières en vue de combattre toutes les tentatives de l'impérialisme ». Néanmoins les leaders de la Cgt comme ceux du soviet de Petrograd restent dans les limites tolérables par la censure de guerre en exprimant un vœu pieux sans attaquer leur propre gouvernement.

Les partisans de cette dernière option, les « minoritaires », n'ont pas la

parole. C'est pourquoi ils s'affirment bruyamment lors du meeting de la Ligue des droits de l'homme du 1<sup>er</sup> avril 1917 en l'honneur de la révolution russe. Après les allocutions de l'helléniste Victor Bérard et de l'historien de la Révolution française Alphonse Aulard, vient le tour du ministre socialiste belge en exil Émile Vandervelde. Ce partisan de l'Union sacrée est empêché de prendre la parole par « l'invective et les sifflets à roulette ». L'incident est relaté par plusieurs journaux socialistes dont aucun n'explique ni le pourquoi de ces « manifestations scandaleuses » ni les idées internationalistes des « pauvres insensés »<sup>18</sup> qui les ont provoqués.

### *Premières analyses*

L'agitation sociale et les mutineries militaires qui ont marqué l'année 1917 en France finissent par modifier le rapport des forces au sein du parti socialiste en faveur des minoritaires. La direction de *L'Humanité* interrompt dès la fin 1917 la publication des chroniques de Kritchewsky, mais sans donner pour autant la parole à l'autre camp. Il est vrai que les sympathisants de la cause bolchevique n'ont pas beaucoup de plumes à aligner alors que commence à paraître une série de témoignages sur l'année 1917, tous défavorables au nouveau pouvoir<sup>19</sup>.

Ils émanent en effet majoritairement de personnes liées à l'ancien régime : précepteurs français dans des familles de la haute société (Amélie de Nery, Pierre Gilliard), princesse engagée comme infirmière volontaire (Véra Narischkine-Witte), ambassadeur de France auprès du tsar (Maurice Paléologue)<sup>20</sup>. Vivant en Russie, ils n'en connaissaient pourtant que les couches privilégiées. Avec la révolution de Février, ils découvrent le peuple et un peuple qui n'obéit plus. Leur bienveillance paternaliste vacille face à la peur d'une anarchie exacerbée par les idées subversives. Véra Narischkine-Witte l'affirme à propos des soldats :

Bientôt ramenés à l'état de hordes sans cohésion, discutant sans les comprendre le *Contrat social* et les *Droits de l'homme*, incapables

de se débrouiller par eux-mêmes dans ce chaos, sans discipline, sans foi dans leurs chefs, que pouvaient-ils faire ? Quelle sauvegarde avaient-ils contre leurs instincts ? Aucune<sup>21</sup>.

Les journalistes ne sont pas plus exempts de préjugés. Claude Anet, correspondant du *Petit Parisien* jusqu'en juin 1918, donne dans ses livraisons de *La Révolution russe* un simple récit, vivant mais limité par son chauvinisme et sa suffisance : « Si on parle de Trotsky dans l'Histoire – il n'aura peut-être que trois lignes dans les manuels à l'usage des écoliers – ce ne sera pas comme littérateur ». Pour disqualifier les bolcheviks, il manie aussi les clichés antisémites, voyant dans une assemblée du nouveau pouvoir bolchevique « tout un tas de figures qu'on a vu grouiller dans les tableaux [...] de Rembrandt, des fils d'Israël qui ont abandonné la synagogue pour l'assemblée du peuple<sup>22</sup> ».

Dans *Au pays de la démence rouge*, le journaliste Serge de Chessin tente de prendre de la hauteur. Il dénonce les illusions de février 1917 :

Au lieu du doux moujik, un cannibale déchaîné ; au lieu du peuple rédempteur, une plèbe délirante ; au lieu de l'arcadie démocratique, une nuit de Walpurgis communiste, [...] la Russie à la tête de l'apacherie mondiale, [un] recul vers la commune primitive.

Néanmoins, il repère quelques points clés de la dynamique révolutionnaire : le « dualisme gouvernemental » né avec l'émergence du soviet face à la douma, les « antinomies révolutionnaires » opposant ouvriers et bourgeois, mais aussi, dans l'armée, « La sainte brute grise et le bourgeois à épauettes ». Il a également saisi comment la société russe éclate sous l'impact de la révolution :

Chaque classe sociale, tout corps de métier, tout groupe professionnel ou politique, se frayent violemment un chemin, se bousculent au risque de se piétiner pour poser au premier rang leurs

réclamations spéciales. « Unissez-vous ! Organisez-vous ! » Cet appel retentit à travers la Russie entière où les intérêts divers, les aspirations régionales, les partis et les castes se rassemblent, se retranchent les uns des autres, se séparent par les cloisons étanches des haines sociales et des exigences matérielles<sup>23</sup>.

Tout réactionnaire qu'il est, il a mieux compris la révolution que le socialiste belge Destrée. Surtout préoccupé par la saleté des rues et des gens, ce dernier voit dans le « coup d'État bolchevik » le triomphe de « Trotzky, le juif rusé<sup>24</sup> ».

L'hostilité générale des témoins est à l'unisson des positions du chef du gouvernement français. En 1919, Georges Clemenceau presse les alliés d'intervenir contre « le péril bolcheviste » qui « continuera à s'étendre tant qu'il ne sera pas arrêté » et, devant les électeurs, il définit la révolution comme « le délire de férocité qui distingue si remarquablement les serfs mal émancipés de Russie<sup>25</sup> ».

L'antibolchevisme serait unanime s'il n'était le petit groupe de militaires français en poste à Petrograd qui deviennent communistes dans le cours de la révolution<sup>26</sup>. Le premier à s'adresser au lecteur français est Jacques Sadoul avec *Les Notes sur la révolution bolchevique (octobre 1917-janvier 1919)* publiées l'année de la fin de leur rédaction<sup>27</sup>. Avocat de formation, « socialiste modéré, tout à fait voisin du libéralisme éclairé<sup>28</sup> », envoyé par l'ex-ministre socialiste Albert Thomas comme informateur et agent d'influence, il adresse à son mentor une série de lettres qui tiennent plus du rapport d'activité que de l'essai historique. Comme ses compatriotes journalistes, il fréquente un cercle étroit de gens de pouvoir et ne décrit guère l'action ou le sentiment populaires. Se targuant de son socialisme, il est l'un des premiers à fréquenter Lénine et Trotsky et à pouvoir ainsi satisfaire la curiosité du public sur les nouveaux dirigeants. Contre ses chefs de la Mission militaire et contre le gouvernement Clemenceau, il défend une alliance franco-russe renouvelée avec les bolcheviks sans comprendre que, chez les dirigeants français, l'impératif de défense de l'ordre social passe avant les intérêts

géopolitiques. Pour une opinion qui envisage les événements de Russie sous l'angle des conséquences pour la France, il livre un discours compréhensible, à défaut d'être acceptable (il sera condamné à mort par contumace pour trahison). Il est à l'origine de deux lieux communs historiographiques. En individualisant la « révolution bolchevique », il anticipe la métonymie entre « révolution russe » et « révolution d'Octobre<sup>29</sup> ». Il inaugure également l'image du bolchevik « rude, mais ferme et qui ne cédera pas<sup>30</sup> ».

Les contributions de Victor Serge, qui visent un public plus restreint, sont d'une autre ambition. Militant anarchiste issu d'une famille d'exilés politiques russes, il a connu les prisons françaises et la grève insurrectionnelle de Barcelone en juillet 1917 avant d'arriver à Petrograd en février 1919. Ce n'est pas un homme de l'*establishment* et, dans les *choses vues* qu'il fait publier en France, il donne la parole aux gens simples, communistes convaincus, mais aussi socialistes déçus ou petits-bourgeois apeurés. Il intègre « l'histoire de la guerre civile » encore à écrire à « l'an II de la Révolution russe ». S'autorisant ainsi la comparaison avec « l'épopée de 1793<sup>31</sup> », il élargit la perspective en prolongeant le processus révolutionnaire bien au-delà de Février et Octobre 1917. La référence à la « Grande Révolution française » lui permet d'ailleurs d'opposer « révolution-légende et révolution-réalité » pour rappeler que, si la révolution est « une rude et douloureuse tâche nécessaire à l'enfantement de l'avenir », c'est d'abord « une longue tourmente où les plus sages ne voient plus clair, une angoisse infinie, une ère de brutalités, de crimes, d'erreurs, d'exaltations, de malheurs inexprimables<sup>32</sup> ». Cela ne l'empêche pas d'entamer la compilation de sources originales sur « La révolution d'Octobre à Moscou » à l'usage du lecteur français. Il s'agit évidemment d'une histoire engagée car « l'expérience de la révolution d'Octobre, mieux connue, sera fertile en enseignements. Les militants tireront eux-mêmes de ce résumé [...] les conclusions théoriques qu'il suggère<sup>33</sup> ».

Ce travail pédagogique de passeur n'est pas inutile pour les sympathisants français de l'expérience russe. Alors que la révolution de

1917 est au centre des débats qui décident de l'avenir de la Cgt et de la SFIO<sup>34</sup>, la « bibliothèque communiste » du *Bulletin communiste* est réduite sur le sujet aux *Notes* de Sadoul et *L'Avènement du Bolchevisme* de Trotsky. La vignette qui orne la couverture de ce dernier livre représente la silhouette d'une foule révolutionnaire sous un drapeau marqué « Liberté, égalité et fraternité » en russe. Moins hardi, le traducteur est caché sous le pseudonyme de Francis-François Français, et propose le livre comme « simple document » en « contribution à la recherche de la Vérité ». « Destinée aux travailleurs d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie et de tous les autres pays » selon Trotsky, la brochure est pourtant avare d'explications sur les faits et les personnages de cette histoire encore brûlante. Le but de Trotsky est avant tout d'illustrer et de justifier la politique du parti bolchevique vis-à-vis de militants socialistes européens en rupture de ban. En s'adressant à un public très politisé, il focalise le regard sur le Parti dans une vision surplombante du cours de la révolution et n'aborde donc le rôle des soviets qu'au tiers de l'ouvrage<sup>35</sup>. C'est le début d'une réduction mécanique du processus révolutionnaire à l'équation « Parti + soviets », qu'on retrouve encore renforcée dans l'article d'un autre dirigeant bolchevique, Boukharine, traduit dans le *Bulletin communiste* :

La Révolution russe [...] a répondu d'abord à la question de savoir quel doit être le pouvoir d'État du prolétariat : les Soviets. [...] Notre révolution a montré la première le rôle gigantesque et la signification d'avant-garde prolétarienne du parti communiste<sup>36</sup>.

Même si les analyses sont nombreuses et contradictoires, il y a peu de sources qui permettent de savoir ce qui s'est passé et de comprendre les forces motrices de 1917. Ce n'est pourtant pas un obstacle *a priori* pour ceux qui sont sensibles à la lumière qui vient de l'Est. Ces derniers réagissent à l'état du monde plus qu'ils ne cherchent une vérité factuelle sur la seule Russie. Une des premières synthèses favorable à la révolution russe parue en France, ouvrage tout à fait approximatif écrit par Ossip-Lourié, un spécialiste de Tolstoï et d'Ibsen, juge positivement les

bolcheviks à l'aune de son dégoût pour la bourgeoisie : « aucune classe ne pourrait être inférieure à celle dont le règne a abouti à la catastrophe mondiale de 1914, à la détresse universelle de nos jours<sup>37</sup> ». *A fortiori*, la minorité des opposants à l'Union sacrée a des raisons de *se reconnaître* dans la révolution russe même *sans la connaître* bien. Certains avaient fait connaissance de Lénine, Trotsky ou d'autres futurs responsables du nouveau régime, quand ils étaient, comme eux, des opposants à la guerre menacés par la répression<sup>38</sup>. Rupture avec la social-démocratie, pouvoir ouvrier et paix immédiate : la révolution bolchevique est naturellement la leur et ils veulent le manifester. Le premier « Parti communiste » de France, fondé par l'anarcho-syndicaliste Raymond Péricat dès mai 1919, appelle ses sections locales « soviets », tant l'institution révolutionnaire russe est pensée comme un modèle universel<sup>39</sup>.

### *La fixation des interprétations*

La NEP en 1921 puis la reconnaissance des soviets par la France en 1924 signent une détente qui n'est guère féconde d'un point de vue historiographique. Les travaux académiques sur la révolution sont peu nombreux jusqu'en 1939, reflétant l'état embryonnaire de la slavistique universitaire en France<sup>40</sup> et sans doute aussi son peu de goût pour les sujets polémiques. Ceux qui s'y risquent sont un économiste en vue, curieux du système nouveau (Jean Lescure), un ancien officier, journaliste et sans doute espion (Henri Rollin) et des russisants qui exercent dans d'autres domaines (Gustave Méquet du BIT, les juristes russes Lydia Bach et Boris Nolde)<sup>41</sup>. Sans céder aux ressemblances formelles avec la France de 1789, Lescure, Nolde et Méquet étudient sur le temps long les contradictions sociales nouées autour de la propriété foncière pour dégager le ressort paysan de la révolution russe. Écrivant avant la collectivisation, Lescure et Méquet y voient de façon assez clairvoyante la clé de l'avenir du régime. Pour Nolde, c'est le moyen d'inscrire 1917 dans la continuité de l'histoire *russe* : « la révolution appara[ît] alors comme l'achèvement de la réforme de 1861 » et il conclut que « la Russie [est] de nouveau soumise au

pouvoir absolu d'une bureaucratie à compétence illimitée<sup>42</sup> ».

On peut douter que ces travaux aient eu une grande influence sur les cercles dirigeants français, toujours préoccupés d'intérêts à courte vue. Pierre Pascal, ex-bolchevik français revenu d'URSS, en moquait les palinodies : les souvenirs du diplomate Noulens, « pauvres de substance, mais abondants en réticences, rédigés dans le style pompeux le plus insupportable n'ont qu'un mérite : c'est de laisser entrevoir quel singulier ambassadeur la France a eu à Petrograd » en 1917<sup>43</sup>. Au début des années 1930, le radical Édouard Herriot amorce une politique de rapprochement franco-soviétique qui l'amènera à visiter l'Ukraine en pleine famine pour n'y voir que des « récoltes décidément [...] admirables<sup>44</sup> ». Pascal exécute un de ses proches, auteur en 1937 d'une *Histoire de la Russie – L'URSS* : « livre épais et touffu dont voici le contenu : La vieille Russie ; La rafale ; L'ordre nouveau [...] mauvais résumé de *L'Histoire de Russie* de Rambaud<sup>45</sup> ».

### *De droite à gauche*

Loin des lieux institutionnels de savoir et de pouvoir, les idées qui circulent sur la révolution russe résultent plus de l'engagement de leurs auteurs. Cela n'implique ni justesse ni intelligence. Ainsi, l'extrême droite ressasse la théorie du complot juif<sup>46</sup> quand la droite la plus conservatrice regrette l'absence d'un homme à poigne pour mater les bolcheviks et en veut surtout aux libéraux de leur faiblesse<sup>47</sup>. Vis-à-vis du grand public, les analogies entre 1793 et 1917 jouent sur la peur du « collectivisme athée » et d'une « tcheka » dont l'hébertisme aurait été la préfiguration<sup>48</sup>. Dans les années trente, le maurrassien Paul Jacoby fait son fonds de commerce d'un Lénine agent du Kaiser dirigeant « une foule de matelots, d'escarpes, de déserteurs<sup>49</sup> »... avant de collaborer plus tard lui-même avec l'occupant allemand.

Un détracteur du bolchevisme avide d'idées originales devra lire des auteurs étrangers. *Technique du coup d'État* de Curzio Malaparte, publié en 1931, popularise l'idée d'une insurrection parfaitement planifiée et

*moderne* dans ses objectifs (centraux téléphonique et électrique). Surtout, le parcours de l'auteur et la juxtaposition dans le livre de la révolution d'Octobre et de la Marche sur Rome sous-entendent une comparaison communisme/fascisme promise à une belle postérité. Le succès du livre tient d'ailleurs à son ambiguïté, autant appel à l'homme fort capable d'étouffer la subversion que geste de « cette innombrable famille de petits employés, de petits notaires, d'intellectuels, d'avocats de province, dont l'esprit fanatique n'a pas cessé de bouleverser l'Europe<sup>50</sup> ». Malaparte vise explicitement Lénine et Robespierre, mais la formule conviendrait autant à Mussolini et Hitler.

Un autre étranger avait développé des analyses similaires devant un public restreint et plus exigeant. Nicolas Berdiaev, intellectuel chrétien expulsé d'URSS en 1922 dans le « bateau des philosophes », a eu une influence durable sur l'historiographie en essayant de dégager, comme l'indique le titre de l'ouvrage, *Les Sources et le sens du communisme russe* pour en trouver « les racines nationales »<sup>51</sup>. Sa relecture des intellectuels contestataires du XIX<sup>e</sup> siècle (nihilistes, populistes, socialistes et anarchistes) pour en déduire Lénine en 1917 ouvre une voie de recherche<sup>52</sup>. Se réclamant de Joseph de Maistre, il ne nie pas le caractère populaire de la révolution et du bolchevisme, mais y voit justement l'action d'« hommes neufs, venus d'en bas, [...] étrangers à la culture russe ». Il s'agit d'« une nouvelle couche énergique, qui a passé par l'école de la guerre, [...] a transplanté tous les procédés de guerre dans le gouvernement du pays ». C'est donc un phénomène d'époque, similaire au fascisme, même si Berdiaev crédite le mouvement d'extrême droite d'« un caractère [...] créateur » contrairement au communisme<sup>53</sup>.

À l'autre côté du spectre mais avec une argumentation analogue, la brochure posthume d'un autre exilé russe, Iouli Martov, est largement passée inaperçue lors de sa traduction en français en 1934.

Le changement survenu dans la composition sociale du prolétariat, les quatre années de guerre accompagnées d'une recrudescence de la sauvagerie et de la brutalité, suivies d'une « simplification » de

la physionomie intellectuelle de l'Européen, ont créé un terrain propice pour [...] une mentalité d'émeute soldatesque.

L'analyse rigoureusement marxiste du leader de la gauche menchevique n'enlevait rien à la défaite qu'il avait subie, y compris au sein de la social-démocratie. Sa publication, comme celle de la brochure de Rosa Luxemburg (*La Révolution russe*), par de petites maisons d'édition aux marges du mouvement socialiste français<sup>54</sup> montre le peu d'intérêt de la SFIO pour ces questions. Si les socialistes français avaient lutté contre le bolchevisme en protestant de leur attachement à la démocratie pacifique, c'était pour garder les clés de la « vieille maison<sup>55</sup> », et on chercherait en vain les traces d'une *Histoire socialiste de la Révolution russe*. En 1923-1925, Marcel Mauss publie certes des articles dans la perspective d'une *Sociologie du bolchevisme*<sup>56</sup>, mais son but est moins de comprendre la révolution russe que d'en « fini[r ...] avec ces mythes de l'action directe de minorités ». L'étude de la révolution russe est donc l'occasion d'un véritable aggiornamento : « c'est dans l'organisation et non la suppression du marché qu'il faut que le socialisme [...] cherche sa voie<sup>57</sup> ».

### *Du 25 octobre au 14 juillet*

On remarquera l'absence de référence explicite à la Révolution française dans les études publiées avant 1939. Les analystes évoqués jusqu'à présent, qui ne sympathisent pas avec la cause des bolcheviks, envisagent la révolution russe comme un bloc et partagent une vision fataliste de l'histoire. Les plus réactionnaires rejettent tout soulèvement populaire comme devant aboutir forcément à une bacchanale sanglante. Berdiaev ou Nolde considèrent que la révolution était inévitable, y compris dans ses pires conséquences, qu'elle résultât pour le chrétien du Mal ontologique ou, pour l'historien libéral au pessimisme toquevillien, des tares du régime précédent. Pour Mauss les bolcheviks sont « les instruments d'une fatalité naturelle ». Ce dernier, comme d'autres socialistes, voit dans le vaste processus commencé en février 1917 *une* révolution russe divisée en

différentes *phases*. Ce raisonnement, plus apparenté aux sciences de la nature qu'à celles de la société, est une façon d'exorciser le danger d'une contagion. Ces auteurs rassurent également leurs lecteurs en insistant sur le caractère proprement *russe* des événements de 1917<sup>58</sup>.

À l'inverse, les historiens de gauche spécialistes de la Révolution française avaient très tôt annexé la révolution russe, dès 1917-1920. On connaît grâce à François Furet l'apologie que fit Mathiez des « Jacobinisme et Bolchevisme [qui] sont au même titre deux dictatures » visant « la transformation de la société, et non pas seulement de la société russe ou de la société française, mais de la société universelle ». On sait moins qu'Aulard, l'« honnête radical droit de l'homard » enthousiaste pour Février, souhaitait en Russie l'établissement d'un « gouvernement fort, terriblement fort, [...] dictatorial », seul capable de continuer la guerre contre l'Allemagne. Mathiez trouve la justification de la paix séparée après Octobre dans le même matériau historique. À travers la révolution russe, ces historiens expriment leurs choix politiques tout en continuant de parler de ce qui les intéresse le plus : la Révolution française. La familiarité de Mathiez avec 1793 lui permet quelques fulgurances sur les rapports entre masses et parti : les bolcheviks, « ces dictateurs, obéissent à leurs troupes pour pouvoir les commander ». Mais Mathiez s'intéresse moins aux soviets qu'Aulard. Pour ce dernier, la vague d'auto-organisation qui submerge la Russie en 1917 rappelle l'été 1789, de la Grand'Peur à la révolution municipale accomplie par les Comités civils<sup>59</sup>. Ces usages contradictoires montrent qu'on est loin d'un processus univoque de légitimation de 1917 par 1793 tel que décrit par Furet.

### *Les révolutionnaires, historiens de la révolution*

« L'impartialité de l'historien n'est qu'une légende » affirme Victor Serge dans l'avant-propos à son *An I de la Révolution russe*. Assumant un engagement minoritaire, il fait partie de la petite cohorte qui se donne pour but de « faire connaître comment ceux qui ont fait la révolution la [...] comprennent ».

Entre 1923 et 1935, on publie en France les souvenirs de Nestor Makhno et Piotr Archinov, animateurs de la plus importante insurrection anarchiste qui fût jamais. On publie également les travaux d'histoire de l'organisateur d'Octobre, Léon Trotsky, et de deux Français qui avaient travaillé dans les sommets du nouveau régime en Russie, Victor Serge et Boris Souvarine<sup>60</sup>. On peut toutefois douter que le grand public en ait entendu parler. Archinov, Makhno et Serge sont publiés par de toutes petites maisons d'édition militantes. S'y ajoute l'ostracisme. Le livre de Victor Serge n'est pas recensé dans *La Bibliographie de France*, la revue professionnelle qui informe les libraires. Si Trotsky a bénéficié de la promotion d'un grand éditeur, Rieder, *La Revue des Deux Mondes* et *L'Humanité* refusent d'en accepter la publicité. Souvarine a des critiques plutôt positives mais sans certitude d'être vraiment compris : son *Staline* « est si minutieusement détaillé qu'il ne peut intéresser qu'un assez petit nombre de lecteurs français ». Auparavant, Trotsky s'était vu reconnaître dans la *NRF* « un incommensurable génie littéraire », même si son *Histoire* était jugée comme une « dissertation creuse ». L'académique *Revue historique* retient du même Trotsky qu'il est « incapable de créer quoi que ce soit de stable, [mais] capable d'empêcher les autres d'essayer de le faire ». Dans ce champ universitaire, on ne trouve des notules que sur les livres de Serge (« ouvrage extrêmement vivant ») et Archinov (qui relate un « épisode curieux de la révolution et de la guerre civile dans le sud de la Russie »)<sup>61</sup>.

Ces ouvrages trouvent donc essentiellement un écho dans des milieux politisés, restreints et assez marginaux car coincés entre une opinion majoritairement conservatrice et la montée du philosoviétisme. L'évolution de la situation politique peut ouvrir une brèche, mais sans remettre en cause le rapport des forces au sein du mouvement ouvrier et de l'opinion. Au printemps 1934, l'organe officiel de la Cgt confédérée (non communiste) consacre deux longs articles d'« éducation ouvrière » à la révolution russe en s'appuyant essentiellement sur Serge et Trotsky pour expliquer l'année 1917. Quand il s'agit de tirer les conclusions sur l'« évolution du bolchevisme », on en revient à la vulgate socialiste

critiquant « l'opportunisme de Lénine » visant « le pouvoir total » et s'inquiétant plus du sort de la Constituante que de celui des soviets. En juillet 1936, Régis Messac, un écrivain pacifiste de la « génération du feu », conclut tristement de la lecture de Souvarine : « Comment cette révolution, sur laquelle on avait fondé tant d'espairs, a-t-elle pu aboutir à un si lamentable résultat ? [...] le pouvoir est la propriété de ceux qui l'ont conquis, c'est-à-dire d'une poignée de révolutionnaires professionnels<sup>62</sup> ».

Ces cinq livres sont très différents dans leur façon d'écrire l'histoire. Alors que les voix sans apprêt de Makhno et Archinov semblent sortir directement du tourbillon révolutionnaire, Trotsky entend faire œuvre d'historien au sens littéraire classique du terme. En jouant à la fois son propre rôle et celui d'un Michelet, il tutoie l'Histoire. Chez Serge et Souvarine, il y a plus de retenue, reflétant l'âme tendue du « Rétif<sup>63</sup> » chez le premier et l'amertume d'un vaincu chez le second. Néanmoins, un certain nombre de traits les unit face au reste de la production. Même chez Souvarine, qui s'éloigne du militantisme d'extrême gauche, l'objectif d'un bouleversement social n'est pas récusé en illégitimité quand il est ardemment soutenu par les autres. Il y a aussi un accord sur les moyens du changement : la question de savoir si Octobre est une révolution ou un coup d'État ne se pose pas de ce côté-là du spectre. En français comme en russe, on trouve les deux termes chez les anarchistes et les bolcheviks, le coup d'État étant l'aspect pratique de la révolution, de même que la répression est la manifestation de la contre-révolution<sup>64</sup>.

En effet, le vrai critère des uns et des autres pour juger des événements est l'activité des classes pauvres. Ce sont elles qui mettent à bas la dynastie tricentenaire des Romanov, créent leurs propres organisations (soviets, unions paysannes...), s'en prennent effectivement au pouvoir des patrons, officiers, propriétaires terriens et arrachent une liberté concrète. La description de cette activité populaire est difficile à concilier avec un récit analytique. Plus faibles dans la généralisation, Makhno et Archinov dessinent des esquisses très vivantes. Rien de tel dans *L'An I* de Serge, conçu comme un travail de synthèse. Trotsky essaie de résoudre cette contradiction par l'écriture, en passant constamment de la fresque à la

miniature selon l'expression de Pierre Broué<sup>65</sup>. On constate également chez tous ces auteurs une vraie unité d'analyse de la temporalité. Les anarchistes et les marxistes, à rebours de la révolution-bloc des modérés, découpent les événements de 1917 à 1921 en une série de révolutions et de contre-révolutions dont chacune décide de l'avenir de façon irréversible et engage les acteurs de façon militante.

À partir de cette façon commune d'envisager l'événement, les propos diffèrent et s'opposent. Chez Trotsky, la révolution est rythmée par des « journées », comme en France 128 ans plus tôt : journées de février, d'avril, de juin, de juillet, journées « korniloviennes » en septembre et naturellement journées d'octobre. Ni Trotsky ni Serge n'évoquent la phase de retournement contre-révolutionnaire qui intervient d'après eux presque dix ans plus tard et qu'ils nomment « Thermidor ». Pour les anarchistes, la « situation de révolution permanente a été brisée non par les contre-révolutions de la bourgeoisie ou des généraux du tsar mais par le pouvoir communiste », la preuve en étant la répression du mouvement makhnoviste puis de l'insurrection de Kronstadt. C'est pourquoi l'historiographie libertaire insiste sur ces épisodes : en 1938, un ouvrage d'Ida Mett paraît sur les marins révoltés au moment où Trotsky doit se justifier de son rôle dans cette affaire. De cette répression découle la comparaison communisme/fascisme qu'on repère chez les anarchistes dès l'accession de Mussolini au pouvoir<sup>66</sup>.

Celui que les libertaires accusent de tous les maux, le Parti, est au centre du travail de Souvarine qui décrit la formation et le développement d'un appareil politique tentaculaire. Ce faisant, il réduit le processus révolutionnaire à une toile de fond et atteint la limite de l'analyse totalitaire : pour montrer la constitution d'un pouvoir absolu, il minore dans son récit l'importance et le rôle de l'agitation populaire<sup>67</sup>. On ne trouve pas ce genre de considérations chez Serge à propos du « parti du prolétariat ». Chez Trotsky qui a beaucoup élargi le champ qu'il embrasse depuis *L'Avènement du bolchevisme*, le parti reste néanmoins un pivot indispensable à la compréhension même de la révolution : si celle-ci résulte de « l'intervention directe des masses dans les événements

historiques », ces derniers « doivent se conformer à leur propre loi rationnelle ». Entre les deux, il y a « l'importance du gigantesque travail historique dont le parti bolchevik a assumé le fait pour la première fois dans l'histoire mondiale ». Ce parti, considéré philosophiquement comme l'expression consciente du processus historique inconscient, est en même temps celui qui a exclu puis expulsé Trotsky quelques années plus tôt. Dans son *Histoire*, il souligne donc un certain « nombre des hésitations et des erreurs de l'état-major », valorisant Lénine contre ceux des vieux bolcheviks qui l'ont évincé. L'exilé veut incarner la défense du léninisme contre ses représentants agréés<sup>68</sup>.

### *L'influence des communistes français*

En France, le premier numéro des *Cahiers du bolchevisme* en novembre 1924 reproduit un article de la *Pravda* intitulé « Comment il ne faut pas écrire l'histoire d'Octobre » qui s'en prend aux *Leçons d'Octobre* de Trotsky<sup>69</sup>. Dans le même temps, sont écartés du Parti à cause de leurs sympathies trotskistes Monatte et Rosmer, qui étaient déjà partisans de la révolution d'Octobre en 1917 quand Marcel Cachin prônait encore aux Russes la guerre contre l'Allemagne. Avec des fondateurs écartés au profit de ralliés de la 25<sup>e</sup> heure, l'histoire du tout jeune parti communiste est donc devenue suffisamment problématique pour être difficile à magnifier. Le Parti fera de préférence son unité autour d'une autre origine, étrangère et mythifiée, Octobre. La reprise en main du PC est symboliquement dénommée « bolchevisation » et commence par une lutte menée précisément dans le champ de l'histoire de la révolution russe.

Le sujet fait évidemment partie du programme de la formation dispensée aux militants dès 1925. On peut aussi en mesurer l'importance par la place que prend la révolution russe dans l'activité éditoriale du PC<sup>70</sup>. Entre 1924 et 1939, trente-quatre ouvrages consacrés aux événements de Russie de 1917 à 1921 sont publiés. Si cela ne représente qu'un peu plus de 3 % de la production des maisons liées au Parti, le rythme de publication monte tout de même à 2,5 titres par an pendant les phases de

« bolchevisation » et de politique « classe contre classe » (1924-1932) pour se stabiliser à deux par an de 1933 jusqu'à la guerre. Cette baisse correspond à une « nationalisation » du catalogue des éditions avec la politique de Front populaire : les auteurs soviétiques perdent leur prépondérance<sup>71</sup>. Parmi cette trentaine de titres, on compte neuf livres historiques, trois recueils de textes politiques de l'époque, huit témoignages et biographies de militants bolcheviks, six commentaires politiques *a posteriori* et huit textes littéraires.

Un tel corpus, sans équivalent dans le monde éditorial français de l'époque, crée du sens et oriente l'interprétation du lecteur d'autant que la distribution des publications communistes doit plus au réseau militant qu'à la vente en librairie<sup>72</sup>. Il y a des chances que le livre lu ait été conseillé par un *camarade* et sa lecture sera peut-être même commentée. Même un lecteur qui se serait pris d'une passion autonome pour la révolution russe après une première lecture resterait sur des rails en passant des romans soviétiques des Éditions sociales internationales vers les ouvrages plus théoriques de la « Bibliothèque marxiste » des mêmes E.S.I., en passant par la collection des « Mémoires révolutionnaires » au Bureau d'édition.

À trois exceptions près (deux brochures d'agitation et de propagande et *Les Dix Jours qui ébranlèrent le monde* de John Reed), tous les livres ont été écrits par des Soviétiques. Au mieux, le PC français a fait son choix dans un catalogue de produits livrés clé en main. Tous ces objets éditoriaux ont été élaborés à Moscou et transmis par le Komintern. Même la traduction est le plus souvent faite au pays des soviets, par Victor Serge ou Pierre Pascal jusqu'au début des années 1930<sup>73</sup>. Le lecteur français bénéficie ainsi d'une partie de l'énorme travail social, politique, historique, mémoriel et littéraire fourni en URSS pour valoriser le passé révolutionnaire, avec la création dès les années 1920 de l'institut Lénine, des commissions d'histoire du Parti et de la révolution, de la Société des vieux bolcheviks... Toute cette production fait l'objet d'un contrôle politique de l'extérieur, mais, en tant qu'activité organisée, elle est aussi le lieu d'un contrôle réciproque des participants ainsi que d'un contrôle de soi pour conformer le discours au modèle intellectuel et militant du

bolchevik<sup>74</sup>. Le lecteur devra parcourir le même chemin dans l'autre sens, du texte vers l'action. Il intégrera les *exempla* lus comme des guides moraux, à l'image de cette *Natacha, irréductible militante bolchevik* sous-titrée *La vie et l'activité révolutionnaire de K.-N. Samoïlova* (Bureau d'édition, 1933). On ne distingue plus guère la fiction et l'histoire : elles ressortent du même réalisme socialiste.

En plus de la cohérence entre livres narratifs et livres de réflexion, on peut suivre dans ce corpus la construction d'une homogénéité théorique fondée sur l'interaction entre les ouvrages « sérieux » eux-mêmes. La vérité est proposée au lecteur sous forme d'une « trinité » : recueil de textes de Lénine de l'année 17, Histoire du Parti, Histoire de la révolution. *Sur la route de l'insurrection* de Lénine (1924) est complété par *Lénine et le parti pendant la révolution* de Molotov (1924)<sup>75</sup>, et l'*Histoire populaire de la révolution d'Octobre* de Piontkovsky (1927). Une nouvelle *Histoire du Parti communiste de l'URSS (Parti bolchevik)*, écrite par Iaroslavsky, est publiée en France en 1931, un an après le tome XXI des *Œuvres complètes* de Lénine, intitulé *Vers la prise du pouvoir (juillet-octobre 1917)*. Un recueil de Lénine plus court sur *La Révolution d'Octobre* en 1932 précède de cinq ans la grande *Histoire de la Révolution russe* en deux tomes signée Gorki, Molotov et Staline, « ouvrage monumental et unique » d'après la publicité<sup>76</sup>. L'édifice est couronné par le *Précis d'histoire du Parti communiste (bolchevik) de l'URSS*, sorti des presses en 1938.

Au fur et à mesure des éditions, on pourrait suivre quel bolchevik disparaît de l'index après avoir été évincé politiquement à partir de 1927 et éliminé physiquement en 1936-1938. Et quel crédit donner à l'œuvre d'un Iaroslavsky surnommé « le limier » de Staline<sup>77</sup> ? Néanmoins, faute d'avoir accès aux sources primaires, les universitaires reconnaissent des vertus à l'*Histoire du parti* de ce dernier comme à l'*Histoire de la révolution* de 1937 : l'accumulation de faits et de documents comble une lacune réelle<sup>78</sup>. Et il faut mentionner les qualités de l'*Histoire populaire de la révolution d'Octobre* de Piontkovsky. Rééditée tous les ans en URSS de 1923 à 1926<sup>79</sup>, ce n'est certes qu'une histoire de la prise du pouvoir,

comme toujours à l'époque. Toutefois cette synthèse de 184 pages est très complète, équilibrée dans son approche méthodologique entre facteurs économiques, sociaux et politiques et également pondérée dans son appréciation du rôle des uns des autres au sein du parti bolchevique<sup>80</sup>.

Le livre n'a toutefois pas dû rencontrer grand succès car on en trouve toujours la publicité dans les revues *Commune* et *Regards* sept ou huit ans après sa publication. Excepté *Les Dix Jours qui ébranlèrent le monde* de John Reed, tiré à 10 000 exemplaires en 1927 et réédité en 1928 et 1932, aucun des livres du PC sur la révolution russe n'est un *best-seller*. À part l'éventuel manque d'appétence, le lecteur-cible est gêné par la quantité de connaissances préalables requises pour lire même une histoire « populaire » : de l'économie générale au marxisme en passant par les querelles byzantines entre révolutionnaires russes, tout est compliqué mais rien n'est expliqué dans la traduction au lecteur français.

C'est le volontarisme militant qui fera donc le succès d'un livre. Alors que la seconde *Histoire de la Révolution russe* ne bénéficie que de trois publicités dans *L'Humanité* entre 1937 et 1939, le *Précis d'histoire du Parti communiste (bolchevik) de l'URSS* en aura douze, avec de surcroît une véritable campagne promotionnelle de terrain et même l'édition d'une notice explicative<sup>81</sup>. Privilégier le *Précis* qui résume l'histoire du Parti à la lutte incessante contre les déviations de gauche et de droite est un choix politique. Le mouvement communiste veut former un activiste qui sait démasquer les ennemis plus qu'un militant capable de s'orienter dans une situation. Et, comme on lit en conclusion de ce livre que « les bolcheviks nous rappellent le héros de la mythologie grecque, Antée<sup>82</sup> », on comprend qu'on a quitté le terrain de l'histoire, même partisane, pour celui du mythe.

### *Les muses et la révolution*

C'est au même genre qu'appartient le film *Octobre* d'Eisenstein (1928). Tourné en vue du 10<sup>e</sup> anniversaire de la révolution, il est conçu en collaboration avec des vétérans ayant participé aux événements. Trotsky disparaît du scénario quand il devient clair que l'Opposition de gauche

sera exclue du Parti dans l'année. La stylisation géniale du film métaphorise constamment les masses (qui apparaissent sous forme de faux, de baïonnettes...) et n'individualise que les responsables bolcheviques et surtout Lénine, transformé en tribun impétueux, presque en figure romantique. Les seules organisations révolutionnaires sont le Parti et le Comité militaire révolutionnaire car les soviets, réduits visuellement à leur congrès du 26 octobre, apparaissent comme une espèce de parlement et non comme un foyer populaire de débat et d'activité<sup>83</sup>.

En France, en octobre 1928, « La mesure de force du préfet de police, intervenant après la première projection d'*Octobre* d'Eisenstein [...] interdit désormais aux "Amis de Spartacus" [le ciné-club du PC] de poursuivre [...] la projection des œuvres les plus représentatives du Cinéma soviétique<sup>84</sup> ». Comme peu de spectateurs l'auront vu, aucun recul critique n'est possible sur le film, d'autant qu'il a disparu des écrans du fait de la répression. Le mythe filmé devient un film-mythe et *Octobre* associera durablement dans les esprits la révolution russe, l'avant-gardisme esthétique et une certaine idée de l'action culturelle subversive. Le fait que cela ne corresponde rapidement plus à la réalité d'une politique artistique communiste dévouée au réalisme socialiste ne change rien à l'affaire. On le voit avec le groupe Octobre, la troupe théâtrale d'agit-prop de Raymond Bussières, Jacques Prévert, Paul Grimault, Roger Blin... En jouant devant les ouvriers de Citroën en grève, elle porte haut le nom de la révolution bolchevique – *Octobre*. Même si elle peut flirter de 1932 à 1936 avec l'anarchisme et le surréalisme, elle reste tout de même dans la sphère d'influence du parti communiste<sup>85</sup>.

L'alchimie entre art et révolution a pourtant commencé à jouer indépendamment du parti communiste, dans des milieux littéraires moins soumis au « monopole des informations détenu par la presse » et qui ne se soucient pas « d'avoir toute prête une opinion-formule sur les événements ». C'est ainsi que le traducteur Serge Lieskov présente son projet d'un recueil littéraire intitulé *Scènes de la Révolution russe*, édité en 1923. Il présente au lecteur des fragments des auteurs les plus novateurs, Boris Pilniak, Alexeï Rémizov, Ilya Ehrenbourg et Nikolaï Nikitine<sup>86</sup>.

Pierre Mac Orlan a personnellement soutenu l'ouvrage<sup>87</sup> en tant que directeur de collection. C'est dire l'importance de cette fonction : Brice Parain, normalien slavisant un temps proche du PCF, crée avec le musicologue émigré Boris de Schlœzer la collection « Jeunes russes » chez Gallimard en 1926. Un an plus tard, c'est l'apparition de « Russie nouvelle » chez Montaigne<sup>88</sup>. Parain et de Schlœzer sont également traducteurs, de même que le très actif Maurice-Parijanine. C'est le pseudonyme de Maurice Donzel (Parijanine veut dire *Parisien* en russe), qui travailla dans le secteur culturel en Russie révolutionnaire et sympathisa avec l'Opposition de gauche à son retour en France<sup>89</sup>. Comme Victor Serge, il traduit aussi bien des romans que des ouvrages d'histoire ou de politique. À ces passeurs, il faut ajouter Vladimir Pozner, grandi en Russie et ami de nombreux écrivains, qui publie un *Panorama de la littérature russe* accompagné d'une *Anthologie* qui feront date<sup>90</sup>.

Avec les éditions Rieder et celles du PC, c'est une vingtaine de livres qui sont publiés en France avant 1939 et qui tracent des années révolutionnaires un tableau beaucoup plus complet que les productions savantes. « *Le peuple à la guerre, c'est la clé de la révolution russe* » indique justement le préfacier du recueil éponyme de paroles de soldats recueillies par l'infirmière Sofia Fedortchenko : d'un aphorisme à l'autre, on voit monter le dégoût, non seulement de la guerre, mais aussi de l'ordre social (comme dans les mémoires du général Dénikine, d'ailleurs). Avec Tarassov-Rodionov on découvre depuis Petrograd *La Révolution de février* dans son chaos libérateur, alors que Démidov, moins doué littérairement, souligne les mécanismes sociaux et politiques qui entraînent la Russie dans *Le Tourbillon* de 1917. Le monde ouvrier étant peu présent dans ces descriptions, il faut lire le témoignage militant de Naumov sur *Les Journées d'octobre* pour s'en faire une idée. De même, pour se représenter les premiers temps du gouvernement de Lénine, on se référera aux *Souvenirs d'un commissaire du peuple 1917-1918* du S-R de gauche Steinberg<sup>91</sup>.

Il n'est pas de meilleur rendu de l'état du pays pendant la guerre civile que *L'Année nue* de Pilniak, constellation de fragments plus que roman,

œuvre tellurique et hallucinée, louée par Henri Poulaille<sup>92</sup>. La guerre entre « rouges » et « blancs » est parfois montrée du point de vue de ces derniers comme dans le *Train blindé 1469* de Vsevolod Ivanov (*La Garde blanche* de Boulgakov ne sera traduite qu'en 1970). Cette guerre civile prend sa source dans une révolution paysanne (*Virineya* de Seifoulina) qui, sous couvert de politique, oppose les villages entre eux (*Les Blaireaux* de Léonov) et disloque les communautés comme cette *stanitsa* cosaque au centre du *Don paisible* de Cholokhov. La population des villes découvre *La Faim* (Séménov)<sup>93</sup>.

La constitution de l'Armée rouge participe au bouleversement de la société en brassant ruraux et citadins, intellectuels et gens frustrés, Juifs et Gentils (*Cavalerie rouge* de Babel). La création d'un cadre de dirigeants militaires issus des classes populaires est un enjeu fondamental pour le nouveau régime qui y trouve une légitimité plébéienne et une justification de l'autoritarisme (*Tchapaïev* de Fourmanov, *Torrent de fer* de Serafimovitch et *La Défaite* de Fadeev). La pression de la guerre civile se répercute également sur l'appareil civil des soviets et du parti communiste où ceux qui surnagent ne sont pas les plus dévoués à la cause (*La Semaine* de Lebedinsky)<sup>94</sup>.

Au sortir du conflit, les méthodes de commandement expérimentées au front doivent restaurer une économie détruite et une classe ouvrière atomisée (*Le Ciment* de Gladkov). Des dizaines de milliers d'enfants abandonnés créent un enjeu éducatif majeur (*Le Poème pédagogique* de Makarenko) et la famine embrasse tout le sud du pays (*Tachkent, ville d'abondance* de Néviérov). Pendant toute cette période, beaucoup essaient de survivre et de sauvegarder leur famille en changeant leur lieu d'habitation et leur positionnement politique ; l'intelligentsia est particulièrement indécise (*Fédine, Les Cités et les années* ; Alexeï Tolstoï, *Le Chemin des tourments*). Certains se sont opposés au nouveau pouvoir, comme Victor Chklovski, théoricien du formalisme, commissaire aux armées sous Kerensky et terroriste contre les bolcheviks, qui parcourt une bonne partie de l'Europe et de l'Asie Mineure dans un *Voyage sentimental* long de cinq ans. Ivan Chmeliov observe la chute du dernier bastion blanc,

la Crimée, comme une apocalypse accompagnée de la famine et de la terreur (*Le Soleil des morts*)<sup>95</sup>.

Le panorama serait complet si les périphéries de l'ex-empire n'étaient pas quasiment absentes. La littérature de l'émigration est minoritaire (Alexeï Tolstoï, Ivan Chméliov, Rémizov)<sup>96</sup>, mais la critique note que cela n'empêche pas la richesse des points de vue développés chez beaucoup de « compagnons de route » :

C'est aussi pour ce caractère documentaire que nous devons lire les jeunes écrivains russes, car il est plus facile de reconstituer un tableau exact de la révolution [...] dans leurs livres où la ferveur révolutionnaire – lorsqu'elle existe – n'empêche ni la critique, ni l'ironie, qu'à l'aide des ouvrages qui voudraient nous en décrire, didactiquement, les éléments<sup>97</sup>.

Dans cette littérature qui n'est pas aux ordres, l'ambivalence du propos peut même gêner les communistes. Victor Serge fait une mise au point dans *L'Humanité* : « Réfuterons-nous la conception de la révolution-ouragan chère à Boris Pilniak ? [...] Cette conception est à la vérité celle d'une révolution paysanne qui s'est bien produite en Russie mais secondée, dirigée, appuyée, canalisée par le mouvement prolétarien<sup>98</sup> ».

On voit que même chez un des esprits les plus ouverts l'exigence de rectitude politique prend l'ascendant. C'est ce qui se produit dans les traductions des années 1930. Alors que les maisons d'édition les plus russophiles sont victimes de la crise économique et du désintérêt croissant du lectorat<sup>99</sup>, le parti communiste hérite d'un quasi-monopole pour la littérature soviétique. Il met en avant le réalisme socialiste : l'édifiant roman d'apprentissage *Et l'acier fut trempé* d'Ostrovski est publié en 1937 avec une préface de Romain Rolland. Un an avant, triomphait au cinéma « *Tchapaïev*, réalisé par les frères Vassiliev, primitivement interdit par la censure » et que la presse considère désormais « comme le seul grand film que le cinéma russe ait réalisé depuis l'époque héroïque des œuvres d'Eisenstein et de Dovjenko<sup>100</sup> ». Ce genre de films participe de la

formation des jeunes militants<sup>101</sup>. L'époque n'est plus aux expériences formelles, mais bien à l'énoncé d'une vérité qui tient lieu de règle de vie.

Néanmoins, le succès d'un film ou les quelques milliers d'exemplaires de certains romans soviétiques n'ont sûrement pas suffi à modeler l'opinion française qui reste attachée à l'image de la Russie construite par l'alliance franco-russe d'avant guerre. Cette image perdure dans le cinéma français de l'époque qui évoque « une Russie d'avant 1917, celle des tsars, des chants tziganes » intégrant « le stéréotype du cosaque sauvage<sup>102</sup> ». En jouant sur ce fond, l'écrivain Joseph Kessel se taille un beau succès avec une série de romans et nouvelles actualisant ces clichés dans le cadre révolutionnaire : *La Steppe rouge* (1922), *Mémoires d'un commissaire du peuple* (1925), *Makhno et sa juive*, *Le Journal d'une petite fille russe sous le bolchevisme* (1926)... Kessel a participé en 1918-1919 au corps expéditionnaire français envoyé en Extrême-Orient pour contrer les bolcheviks. Il est russophone et connaît bien la littérature qui éclôt au pays des soviets. Mais il est également un anticommuniste fervent, persuadé que « le bolchevisme russe fait songer à quelque danse de fous » et que « la Russie entière est un champ libre pour aventuriers et illuminés »<sup>103</sup>.

Il met ses connaissances et sa technique littéraire au service de cette conviction. Dans *Makhno et sa Juive*, qui clouera au pilori de l'opinion publique un anarchiste exilé sans trop de droit ni de moyens pour se défendre<sup>104</sup>, la violence, omniprésente, est complaisamment décrite : Makhno « piétine les poitrines, les ventres encore chauds, fait suinter le sang des blessures ». Le texte prend le lecteur à témoin : « C'est charmant d'être assis bien au chaud, confortable, devant un bon verre et d'entendre des choses qui vous font hérissier agréablement la peau, tandis que dehors veille une armée de flics sur votre chère petite sécurité<sup>105</sup> ». Qu'en pense le lecteur ? Visiblement, il apprécie : les livres font l'objet de nombreux tirages. Il faut dire que les médias prescripteurs soutiennent cette vision nauséuse, comme la très catholique *Revue des lectures*, à propos de *Steppe rouge* :

Quelles horreurs ! [...] Les abominations de toutes sortes qui se

produisent dans la Russie communiste sont évoquées avec une intensité, un art et une vérité qui glaçant le lecteur d'épouvante. C'est atroce ! Faut-il lire l'ouvrage ? Je ne sais : c'est atroce, vous dis-je<sup>106</sup>.

Mieux que le parti pris simplet de *Tintin au pays des soviets* (Hergé, 1929), les ressorts dont joue Kessel montrent l'attrance malsaine suscitée par la révolution russe en France, dans un pays peut-être victorieux en 1918 mais durablement affaibli et inquiet de l'avenir. Les communistes français, qui entendent porter le drapeau d'Octobre, seraient-ils capables de proposer une alternative à cette culture de la peur et du ressentiment ? On peut en douter en lisant *Le Mors aux dents* de Vladimir Pozner, devenu proche compagnon de route. Composé aussi intelligemment que du Kessel, ce roman sur la guerre civile en Sibérie dresse le portrait du baron blanc Ungern en mélangeant exotisme et sadisme. L'auteur arrive même à introduire Staline dans le récit, sous la forme d'une coupure de la *Pravda* arrivée miraculeusement jusqu'aux steppes mongoles<sup>107</sup>. Le succès du livre montre que la vulgate stalinienne pouvait être assimilée en France à condition d'être adaptée au goût d'un public avide de « violence imaginative<sup>108</sup> ».

## Après 1945 : de l'eau tiède pour la guerre froide

Il reste une plaque commémorant le séjour de Lénine à Paris, dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement. On lit qu'elle fut apposée le 22 avril 1945. Double symbole : le 22 avril est l'anniversaire du leader bolchevique ; à cette date, en 1945, nous sommes à quelques semaines de la capitulation de l'Allemagne nazie face aux Alliés, au premier rang desquels l'URSS. Le statut de Lénine a changé : ce n'est plus l'obscur conspirateur stipendié par l'Allemagne, mais le fondateur d'un État puissant auquel la France doit largement sa libération selon 61 % des Français interrogés à l'époque<sup>109</sup>. Ce philosoviétisme prolonge et amplifie celui des années 1930, fondé sur l'antifascisme, mais il le dépasse car il correspond non seulement à un sentiment à l'origine plutôt marqué à gauche, mais aussi aux intérêts de l'État français. Pour restaurer la représentativité internationale de la France mise à mal par la collaboration Vichy-Berlin, de Gaulle peut compter dès 1943 sur l'appui soviétique afin d'obtenir la reconnaissance du Gouvernement provisoire de la République française malgré les réticences américaines<sup>110</sup>.

Les équilibres intérieurs commandent aussi un regard positif sur le phénomène soviétique. Comptant parmi les principales forces de la résistance intérieure et pesant plus d'un quart des suffrages en 1945, le parti communiste est entré dans ce gouvernement. Il est représenté entre autres par Charles Tillon, ancien marin révolté lors de l'intervention française contre les bolcheviks en mer Noire. Ironie de l'histoire : préposé à l'armement dans un gouvernement d'union nationale, il s'inscrit dans la lignée d'Albert Thomas, « camarade ministre » qui occupait les mêmes fonctions lors de la précédente guerre. Son parcours résume la difficile équation que doit résoudre le PC à la Libération : le Parti, héritier de la

révolution d'Octobre, est désormais partisan d'une nouvelle Union sacrée. Implicitement, son modérantisme politique et social répond à l'accusation de coup d'État communiste que brandissaient les collaborationnistes avant leur défaite<sup>111</sup>.

### *L'apogée du stalinisme à la française*

Tout a donc changé dans l'affichage politique du PC – Section française de l'Internationale communiste en 1920, devenu « parti de la renaissance française » en 1945 –, mais rien n'a changé sur le moment dans sa culture politique. Contrairement à la période du Front populaire, la révolution russe (17 publications) reprend la préséance dans les éditions du Parti devant la Révolution française (11) de 1945 à 1956<sup>112</sup>. La sortie du PC du gouvernement en 1947 et la guerre froide ne modifient pas cette constante, qui était déjà sensible auparavant. Pendant la guerre, le PC avait réédité clandestinement des extraits du *Précis d'histoire du Parti communiste (bolchevik) de l'URSS*, dont les chapitres traitant des années 1914-1917. De 1945 à 1949, les rééditions sont régulières, à l'enseigne des Éditions sociales à Paris comme à celle des Éditions en langues étrangères à Moscou. De même, la publication de *L'Histoire de la Révolution russe* patronnée par Gorki reprend. En 1950, les quatre tomes courant jusqu'à « L'insurrection à Moscou et l'instauration du pouvoir soviétique » sont disponibles. Rééditions ou continuation de séries commencées avant guerre : rien de nouveau ni d'enthousiasmant dans le domaine proprement historique<sup>113</sup>. Selon les mots d'Isaac Deutscher,

le Parti de la Révolution apparaît [...] non pas comme il était en 1917, mais comme l'ombre du Parti communiste [des années 1950] incongrûment projetée sur le passé, reflétée sur l'écran de 1917 avec toute sa grotesque et bureaucratique respectabilité<sup>114</sup>.

Un seul témoignage de militant sur la révolution russe est encore publié,

c'est celui du français André Marty, sur *La Révolte de la mer Noire*, dont c'est la quatrième et dernière édition en 1949, trois ans avant son exclusion en 1952. Sur le front littéraire, les Soviétiques sont toujours hégémoniques avec même quelques nouveautés surprenantes, comme la publication d'ouvrages sur la révolution écrits par des auteurs peu politisés, Vera Inber et Nikolaï Nikitine. Néanmoins, avec la réédition de *Et l'acier fut trempé* d'Ostrovski dès 1945, suivi du *Don paisible* de Cholokhov en 1949 et de *La Défaite* de Fadeev en 1950, on reste dans le noyau dur du réalisme socialiste, complété par le récent roman de Constantin Fédine, *Un été extraordinaire* (1951 et 1952).

Cette production qui se vend mal n'a pas fait la fortune des Éditeurs français réunis (EFR), la nouvelle enseigne du PCF pour la littérature. Il ne faut pourtant pas sous-estimer son impact : les *Pilniak* et *Babel*, perles de la littérature révolutionnaire des années 1920, publiés avant guerre chez Gallimard ou Rieder, ne sont pas réédités. Les romans réalistes-socialistes occupent l'espace laissé vacant, qu'ils plaisent ou non. Et, à défaut de réussir à vendre au grand public, le réseau militant du PCF peut ériger ces livres en lectures souhaitables lors des fêtes et meetings du Parti et il les diffuse à une clientèle captive dans les « organisations de masse » : on retrouve des exemplaires de *L'Histoire du Parti communiste (bolchevik)* dans des Unions locales de la Cgt et des romans soviétiques dans les bibliothèques des comités d'entreprise où ce syndicat est majoritaire<sup>115</sup>.

Entre l'affirmation de l'URSS comme grande puissance et la prédominance d'une littérature exclusivement stalinienne, l'image de la révolution russe dans les milieux communistes tend à se dessécher. Véritable manuel pour les militants, *Fils du peuple*, l'« autobiographie » de Maurice Thorez, résume 1917 en un paragraphe : « le soleil de la révolution » s'est levé à l'Est en mars, les « ouvriers et paysans conduits par Lénine et Staline » réalisent « la Révolution socialiste d'Octobre », en jetant « bas le pouvoir des capitalistes et des gros propriétaires fonciers » et en déclarant « la paix au monde »<sup>116</sup>.

D'autres aspects de la perception d'Octobre par les communistes français sont révélés par le roman de Roger Vailland, *Beau Masque*

(1954), chronique des militants ouvriers d'une petite ville du Bugey. Le narrateur précise : « Quand je les avais rencontrés la première fois, ils venaient de découvrir le *Chemin des tourments* d'Alexei Tolstoï<sup>117</sup> ». Le livre vient d'être retraduit et publié en français par les Éditions de Moscou en langues étrangères, augmenté d'un troisième volume qui en modifie complètement l'orientation. Les deux premiers tomes que le lecteur français avait pu découvrir en 1930 avaient été écrits dans l'émigration et suivaient l'itinéraire d'une famille de la petite bourgeoisie d'emblée hostile aux bolcheviks et qui essayait de survivre et de rester unie dans les troubles de la guerre civile. Rentré en URSS, Alexeï Tolstoï achève symboliquement le troisième tome le jour de l'attaque nazie contre l'URSS : au terme de la guerre civile, ses personnages se sont finalement ralliés au régime soviétique par patriotisme bien compris<sup>118</sup>. Cette morale de l'histoire correspond exactement à la politique du PCF qui entend concilier, jusqu'en pleine guerre froide, ses caractères communiste et national.

Même réduite à sa plus simple expression, l'analyse de la révolution russe garde un caractère discriminant entre « les nôtres » et les autres. Vailland met en scène le personnage de Philippe, directeur de l'usine et fils du patron. Il est séduit par l'héroïne, une militante communiste, et s'efforce de comprendre son engagement :

Dans son bureau de directeur du personnel [... il] était en train de lire une histoire de la Révolution russe, rédigée par un trotskyste, ouvrage qu'il avait d'abord cru favorable à l'Union soviétique, étant, comme beaucoup de jeunes gens de son milieu, très ignorant de l'histoire contemporaine, il commençait à se demander où l'auteur voulait en venir<sup>119</sup>.

Même s'il est assez intelligent pour sentir que le livre qu'il lit n'est pas « dans la ligne », le jeune bourgeois est trop déterminé culturellement (« ignorant de l'histoire contemporaine ») et surtout socialement (par sa classe) pour lire autre chose qu'une histoire trotskiste. De plus, l'enjeu

d'une telle histoire est essentiellement, lit-on, d'être favorable ou non à l'Union soviétique. La portée politique de l'Octobre russe est donc limitée, mais sa sacralisation devient ainsi mieux compatible avec l'importance de la Révolution française dans l'imaginaire communiste<sup>120</sup>. On lit dans le magazine *France-URSS* en 1947 :

On aurait tort de considérer cette révolution de novembre 1917 comme un événement exclusivement russe. Qu'on le veuille ou non, c'est une date qui a une signification internationale, ou si l'on préfère une signification humaine. On ne peut la comparer qu'à notre révolution de 1789 qui ouvrit dans des conditions historiques différentes une voie nouvelle à l'humanité<sup>121</sup>.

### *Prudente université*

Le philosoviétisme ambiant permet à la lecture stalinienne de la révolution russe de déborder les milieux liés au parti communiste. La puissance soviétique et la puissance du PCF lui donnent le droit de cité. Ainsi, les Presses universitaires de France font leur propre partage de Yalta pour développer la collection « Que sais-je ? » : Pierre Pascal, revenu de son engagement révolutionnaire, se voit confier l'opuscule sur *L'Histoire de la Russie des origines jusqu'en 1917*, alors que Jean Bruhat traite *L'Histoire de l'URSS*. « En octobre 1925, [ce dernier était entré] à la SFIC (Section française de l'Internationale communiste) en même temps qu'à la rue d'Ulm<sup>122</sup> ». En 1937, il avait justifié les procès de Moscou en publiant *Le Châtiment des espions et des traîtres sous la Révolution française*, brochure qui stigmatise les « Dumouriez-Toukatchevski » et « Danton-Zinoviev ». Contrairement à ce pamphlet édité par le PCF, le « Que sais-je ? » de 1945 s'adresse à un public non partisan. Il constitue à ce titre une indication intéressante de ce qui pouvait se dire et de la façon dont on pouvait le dire, d'autant que la révolution occupe presque la moitié de l'ouvrage.

Le tribut à l'objectivité scientifique est payé par la reconnaissance du

caractère sensible du sujet (une histoire « mal connue », « déformée », « discutée »), et l'auteur sous-entend plus qu'il n'accuse quand il évoque les Trotsky, Zinoviev et Kamenev. Pour le reste, le livre est à l'époque d'une nouveauté radicale pour la France. Dans le début du récit, la situation économique détermine les classes sociales et les contradictions du développement du pays. C'est la première histoire marxiste de l'événement écrite par un Français. Il a été reproché à Bruhat, non russophone, d'avoir compilé les sources soviétiques. Il s'en revendique plutôt. Critiquant une histoire de l'URSS jusque-là « trop exclusivement étudiée du dehors », il a « donné la parole aux dirigeants soviétiques » et s'appuie sur un corpus communiste, qui, comme nous l'avons vu, est inégalé par l'ampleur des traductions<sup>123</sup>.

Bruhat sait néanmoins prendre des libertés avec la vulgate, dans la ligne du patriotisme promu par son parti. Il minimise systématiquement l'implication française dans les affaires russes, préférant insister sur la germanophilie de la cour du tsar. Il impute l'intervention de 1918-1919 au « gouvernement Clemenceau » et ne mentionne pas la participation d'un certain de Gaulle à la mission Weygand aux côtés de la Pologne contre les soviets en 1920. De plus, le marxisme de Bruhat est un peu court car, dès qu'il s'agit des luttes pour le pouvoir, on lit une histoire politique des plus traditionnelles. La lutte des bolcheviks contre les autres tendances est conclue par la constitution du Conseil des commissaires du peuple, « gouvernement authentique », alors que les institutions révolutionnaires n'ont été qu'énumérées et non décrites. On comprend mal ensuite comment la guerre civile a pu durer si longtemps alors qu'elle est réduite aux initiatives désordonnées des bandes de gardes blancs et de corps expéditionnaires étrangers.

Fondamentalement, Bruhat adopte une écriture rétrospective de l'histoire : il veut déduire « une puissance soviétique considérable » avec son « autorité gouvernementale largement assise » d'une « évolution [...] politique et sociale, économique et intellectuelle ». C'est moins le catéchisme stalinien qu'il récite que la croyance en un processus historique surdéterminé, loin des acteurs. Quand Bruhat est cité comme témoin au

procès Kravchenko en 1949, il réfute les mémoires du transfuge soviétique en affirmant « qu'en comptant les carreaux cassés on ne fait pas l'histoire d'une révolution<sup>124</sup> ». Confronté au texte de Kravchenko, l'historien communiste n'y trouve rien qui ressemble aux schémas évolutionnistes qui lui servent d'analyse : sur les années 1917-1921, ce ne sont que les souvenirs d'un jeune homme de milieu populaire, plutôt acquis aux idéaux de la révolution, mais peu politisé et vite aigri par le chaos de la guerre civile.

Réédité douze fois jusqu'en 1980, le succès de *L'Histoire de l'URSS* de Bruhat répond à une tendance historiographique de l'après guerre. L'école historique des *Annales* gagne en puissance et elle préfère dégager les causes structurelles d'un événement plutôt que d'en suivre les aléas dans leur indécision. C'est prendre le risque de manquer la singularité du moment révolutionnaire. En 1953, Gérard Walter, historien en marge de l'Université, qui s'intéressait depuis longtemps au phénomène révolutionnaire et au communisme, publie le premier volet d'une histoire de la révolution russe. Malgré son impeccable base documentaire en six langues, il ne trouve pas grâce aux yeux de la revue de Fernand Braudel : « Analyser, cela consisterait-il à narrer ? [...] Le récit est entraînant, mais ce n'est pas là un gibier pour les *Annales*<sup>125</sup> ». On peut comprendre le souci des *Annales* de problématiser l'étude du passé, mais les faits de la révolution russe et leur enchaînement n'étaient pas établis de manière si indiscutable en 1955 qu'on pût faire l'économie d'une histoire événementielle fiable.

Dans l'incapacité à produire une histoire de la révolution russe, il faut aussi faire la part du conformisme politique dans les milieux universitaires. En effet, pour qui privilégie la longue durée, la réédition augmentée en 1948 de *L'Ancien Régime et la Révolution russes* de Boris Nolde aurait dû être une bonne nouvelle. « C'est l'histoire russe qui continue pendant les années révolutionnaires », l'événement s'expliquant « par les particularités de l'évolution politique et sociale de ce peuple et par les antécédents de son éducation séculaire ». Mais les émigrés de droite ne sont plus à la mode et ce livre, qui valait bien le « Que sais-je ? » de Bruhat, ne fait

l'objet d'aucun compte rendu. De plus, le juriste, resté fidèle à son libéralisme constitutionnel-démocrate, juge acide le nouveau régime.

Au lieu d'une action quasi spontanée des masses prolétariennes, on était arrivé à construire une vaste bureaucratie à compétence illimitée et puissance absolue. Dès 1920 une des « camarades » de Lénine de la première heure, Alexandrine Kolontaï, se plaignait amèrement que le prolétariat russe « s'était délayé dans des bureaux ».

L'homme qui monte dans les études russes en France à l'époque, Roger Portal, est assez prudent pour ne pas s'engager sur ces sujets. Sa première publication scientifique, intitulée « Une Révolution manquée », n'est pas un clin d'œil et encore moins une provocation : il parle de la révolte de Pougatchev au XVIII<sup>e</sup> siècle. Après un récit événementiel, il a soin de réinsérer cette révolte dans un canevas explicatif plus global. La révolte résulte d'« un système social archaïque, aggravé d'ailleurs par le développement économique lui-même » ; on constate encore la prégnance du modèle déterministe. S'il n'aborde pas lui-même la période contemporaine et particulièrement la révolution, Roger Portal rend compte des ouvrages sur le sujet, autant du côté soviétique qu'anglo-saxon, mais dans le cercle étroit des revues savantes<sup>126</sup>.

### *Des voix dissidentes étouffées*

On ne trouvera pas plus de volonté d'en découdre de la part des intellectuels en vue. Il est frappant de constater que Sartre et Camus abordent au même moment les thèmes du communisme, de la révolution et de la prise du pouvoir dans des pièces de théâtre qui évitent la confrontation directe avec l'Octobre russe. Les deux auteurs tissent des intrigues qui suggèrent des images liées au bolchevisme<sup>127</sup> tout en prenant soin de transposer les lieux et/ou les époques. *Les Mains sales* situe

l'action d'un groupe de communistes dans un pays imaginaire d'Europe de l'Est pendant la Seconde Guerre mondiale. *Les Justes* se passe bien en Russie, mais en 1905 et elle met en scène des S-R (socialistes-révolutionnaires), auxquels les bolcheviks s'opposaient déjà politiquement à l'époque<sup>128</sup>. De plus, pour mettre en garde contre les conséquences potentiellement liberticides d'une action révolutionnaire – réduite à l'assassinat politique –, les deux pièces posent le problème en termes moraux et d'un point de vue strictement individuel. Alors que l'histoire globalisante – sans individus – s'impose, Sartre et Camus en prennent le contre-pied. Mais faute d'envisager l'action dans un cadre collectif, ils sont finalement aussi éloignés du phénomène révolutionnaire que les historiens.

Le parti pris moral n'est cependant pas une garantie politique : les volte-faces de Sartre le prouvent entre 1952 et 1956, quand il oscille entre alignement sur l'URSS et dénonciation de la répression en Hongrie. Camus avait des amitiés plus constantes dans les milieux antistaliniens, noirs et rouges. Il écrit ainsi la préface de *Moscou sous Lénine*, les souvenirs d'Alfred Rosmer. L'ancien délégué du Comité français de la III<sup>e</sup> Internationale essayait de rétablir quelque vérité sur les débuts du mouvement communiste, phénomène beaucoup plus obscurci encore par l'hégémonie stalinienne que le récit de l'année 1917. Terminée en 1949, cette galerie de portraits croqués d'après nature ne trouva d'éditeur qu'en 1953, grâce à l'entremise d'Albert Camus. Dans sa préface, qui justifiait commercialement le livre, ce dernier s'en excusait. « C'est un des paradoxes de ce temps sans mémoire qu'il me faille aujourd'hui présenter Alfred Rosmer alors que le contraire serait plus décent<sup>129</sup> ».

Il est d'autres victimes de ce « temps sans mémoire ». Victor Serge meurt en 1947 après avoir écrit « Trente ans après la Révolution russe<sup>130</sup> », véritable testament où il se demande ce qui reste « des enthousiasmes inoubliables de 1917 » et comment « l'événement le plus chargé d'espoir, le plus grandiose de notre temps, [a pu] s'être retourné tout entier contre nous » sous la forme d'un « système parfaitement totalitaire ». Reprenant une analyse serrée des événements de 1917 à 1921, il tente de séparer les

critiques libérales du bolchevisme (qu'il assimile à des falsifications) « des erreurs et des fautes » que commirent Lénine et Trotsky quant à la répression (Tchéka, Kronstadt...). Néanmoins, l'évolution du régime lui semble avant tout imputable à son isolement. Désillusionné, il pense que « les bolcheviks se sont trompés sur la capacité politique et l'énergie des classes ouvrières d'Occident » et conclut que « la révolution prolétarienne n'est plus, à mes yeux, notre fin : la révolution que nous entendons servir ne peut être que socialiste, au sens humaniste du mot, et plus exactement socialisante, démocratiquement, libertairement accomplie ». Les réflexions désabusées d'un des principaux acteurs et penseurs du bolchevisme en France ne seront connues que du lectorat restreint de *La Révolution prolétarienne* de Pierre Monatte, lui-même pionnier du communisme en France rapidement écarté du PC.

Autre participant ignoré du public, l'anarchiste Voline, compagnon de Makhno, était mort à Paris en 1945, deux ans avant la publication de sa somme, *La Révolution inconnue*. Ouvrage ambitieux, il entendait embrasser « le mouvement révolutionnaire entier, depuis la révolte des *Dékabristes* (1825) jusqu'à [...] la grande explosion de 1917 ». Contrairement à Trotsky, qui avait effacé sa personne derrière l'historien dans l'écriture, Voline passe assez abruptement des généralisations aux souvenirs personnels des événements auxquels il avait participé. De ce fait, son livre est un peu déséquilibré avec un rétrécissement progressif de la focale, des progrès du mouvement révolutionnaire russe (livre premier) à la lutte entre « le bolchevisme et l'anarchie » (livre deuxième) puis aux « luttes pour la véritable révolution sociale », livre troisième qui est surtout consacré à la Makhnovchtchina dont l'auteur fut partie prenante. Le cadre conceptuel est également un peu flou. Voline explique que « le régime "communiste" étatiste n'est qu'une variété du régime fasciste » en même temps qu'une « autre variété du capitalisme » et il présente Lénine et Trotsky comme « des réformistes quelque peu brutaux », des « bourgeois étatistes-réformistes » à qui les travailleurs n'auraient pas dû faire confiance. Ces formules approximatives (qui rencontrent celles de l'ultra-gauche) sont néanmoins puissamment suggestives dans un livre porté de

bout en bout par le souffle de la révolte. Orné d'un bois gravé de foule révolutionnaire rappelant les couvertures de *L'Avènement du bolchevisme* et des *Dix Jours qui ébranlèrent le monde*, le dernier des grands essais-témoignages n'a qu'une diffusion confidentielle et aucun écho médiatique : « cette édition française [...] a été faite par les soins des "Amis de Voline" sans recherche de bénéfice commercial<sup>131</sup> ».

Sous le titre « Les Animaux partout ! », *La Ferme des animaux* d'Orwell, succès mondial de l'immédiat après guerre, connaîtra une diffusion française tout aussi confidentielle que le livre de Voline<sup>132</sup>. Du fait de l'équilibre des forces en France entre zéloteurs de Moscou et conservateurs, tout discours refusant de choisir entre Moscou et Washington est rendu particulièrement inaudible en ce début de guerre froide. Aux États-Unis, l'extrême tension internationale a pour vertu d'aider au développement des études soviétiques. Puisqu'il s'agissait de connaître *l'ennemi*, le paradigme totalitaire s'impose sans mal, mais non sans ambiguïté intellectuelle, tant la distance théorique est grande entre Hannah Arendt et Zbigniew Brzezinski. Grâce au soutien financier de grandes fondations privées et de l'État américain, la Hoover Institution et les universités de Columbia et d'Harvard ouvrent des départements spécialisés<sup>133</sup>. Rien de tel en France. L'Université n'était peut-être pas demandeuse, mais pas plus l'État ; l'anticommunisme subventionné *made in France* se limite à l'agit-prop de l'officine *Paix et Liberté*<sup>134</sup>.

### *Les réseaux anticommunistes*

Il existe pourtant une nébuleuse éditoriale qui reprend et diffuse en France l'analyse totalitariste du phénomène soviétique et de sa révolution. Son mode d'intervention est original et fait pendant à celui du parti communiste. On a vu que le PC diffuse une culture sur 1917 par ses propres canaux (maisons d'édition et réseau militant) mais en déborde soit pour se légitimer intellectuellement (comme avec Jean Bruhat dans les milieux académiques), soit pour intimider ses opposants (procès Kravchenko puis Rousset<sup>135</sup>). Au final, la puissance soviétique ne sert que

de garantie financière des entreprises éditoriales car la propagande communiste s'effectue au grand jour dans les profondeurs de la société française et s'accompagne d'un jeu d'influence plus occulte mais assez classique dans les institutions. Chez les anticommunistes, c'est l'inverse : une surface médiatique prestigieuse mais restreinte accompagne un lobbying institutionnel intense qui se développe selon des réseaux bien dotés et imbriqués les uns aux autres.

Dans ces années 1950, Raymond Aron incarne à lui seul la vigilance intellectuelle et militante contre le communisme. Il fait figure de conscience solitaire : il est un peu en marge du monde universitaire (il enseigne longtemps à Sciences Po Paris et n'intègre la Sorbonne qu'en 1955) et semble n'avoir pour s'exprimer que les colonnes du Figaro et une collection aux éditions Calmann-Lévy, joliment intitulée « Liberté de l'esprit ». Cette collection publie en 1951 un ouvrage grand public, *Lénine, Trotsky, Staline (Les trois qui ont fait la Révolution*, dans le titre anglais) de Bertram D. Wolfe, un ancien communiste américain. La généalogie du mouvement révolutionnaire russe tracée par l'auteur montre un fanatisme idéologique toujours présent et qui, concentré en Lénine, permet la prise du pouvoir avant d'assurer la domination de Staline. La même année, Aron devient contributeur régulier de la nouvelle revue *Preuves*, organe français du Congrès pour la liberté de la culture, mouvement soutenu par les États-Unis (fondations privées et CIA)<sup>136</sup>. La revue publie pour les 35 ans de la révolution de Février en mars 1952 un dossier « Anniversaire perdu » sous la signature, entre autres, de Pierre Pascal.

Revenons en 1951. Aron préface une thèse intitulée *Lénine et la III<sup>e</sup> Internationale*. Il écrit : « Les bolcheviks, vainqueurs grâce à un putsch, prirent l'habitude de confondre leur pouvoir propre avec la révolution annoncée par la doctrine ». Proche toute sa vie d'Aron, l'auteur de cette thèse est Branko Lazitch, un ancien résistant monarchiste yougoslave qu'on retrouve au catalogue des éditions Les Îles d'Or. Cette maison au statut incertain<sup>137</sup> consacre une bonne partie de sa production au communisme, soviétique et international, et, première en France, édite *La Purge permanente* de Brzeziński en 1958. Comme d'autres auteurs des

Îles d'Or (Laurat, I. Lazarévitch...), Lazitch participe également au *Bulletin de l'Association d'études et d'informations politiques internationales (BEIPI, créé en 1949 et renommé Est & Ouest en 1956)*. Totalement dédiée au communisme, la revue consacre plusieurs dossiers « pointus » à la période révolutionnaire en Russie et elle commente l'actualité des pays socialistes à la lumière de cette histoire que les rédacteurs maîtrisent parfaitement. Il faut dire que l'âme du périodique est Boris Souvarine.

Souvarine sait solliciter les meilleurs spécialistes, qui, outre leurs qualités intellectuelles, ont vécu une partie des événements et côtoyé les fondateurs du mouvement communiste : Nikolaï Valentinov (Volski ou Iourevski), marxiste russe, bolchevik puis menchevik, qui avait travaillé au Conseil suprême de l'économie nationale d'URSS avant d'émigrer en France en 1928 ; Boris Nikolaevski et David J. Dallin, mencheviks, exilés au États-Unis ; Paul A. Berline, spécialiste reconnu de Marx en Russie et en URSS, vivant en Europe de l'Ouest depuis 1922 ; Ida Lazarévitch (Mett), originaire de Kharkov, expulsée d'Union soviétique en 1924 pour « activités antisoviétiques », militante anarchiste déjà auteure d'une brochure sur Kronstadt en 1937<sup>138</sup>.

La vision de la révolution russe développée dans la revue est cohérente. La « vraie » révolution populaire a eu lieu en février, Octobre étant un « coup d'État », mieux : un « coup de force ». Les bolcheviks ont démagogiquement trompé le peuple avant de refermer le piège d'un pouvoir absolu par des moyens policiers. Les peuples allogènes auxquels la liberté avait été promise se retrouvent enchaînés encore plus durement qu'avant. En définitive, le régime tsariste s'avère avoir été un « despotisme fort libéral » comparé à celui des soviets. Ne respectant pas la démocratie, les bolcheviks vont également à l'encontre du marxisme pour instaurer un socialisme improbable dans un pays pauvre et rural. L'information sur laquelle se fondent ces analyses est très riche, une large place étant réservée aux documents originaux, souvent traduits pour la première fois. La question nationale (le cas ukrainien en particulier) est traitée avec profondeur et surtout comme partie intégrante du processus

révolutionnaire, ce qui rompt avec une historiographie française largement russocentrée. La culture socialiste et/ou libertaire de beaucoup d'auteurs se lit dans l'attention particulière accordée à la condition ouvrière. La thématique de l'histoire soviétique est articulée au problème de la culture communiste française et une étude serrée de la formation idéologique dans le PCF montre dès 1951 comment les figures staliniennes françaises prennent le pas sur les références russo-soviétiques<sup>139</sup>.

L'équipe de la revue ne se réduit pas à Souvarine et à quelques vétérans des mouvements révolutionnaires russes. Dans la liste des contributeurs au numéro « 1917-1957 – Histoire et bilan de la Révolution soviétique », on trouve – outre Souvarine, Lazitch et Ida Mett – : Lucien Laurat, alias Otto Maschl, économiste marxiste, ancien communiste puis socialiste qui a écrit dans deux revues collaborationnistes « de gauche » pendant l'Occupation ; Maurice Coquet, Claude Harmel (alias Guy Lemonnier) et Georges Albertini, tous trois ex-socialistes passés au Rassemblement national populaire (RNP collaborationniste) de Marcel Déat pendant la guerre... Georges Albertini, qui avait été le second de Déat, est à l'origine du *Bulletin de l'Association*, financé par le Groupe des industries métallurgiques de la région parisienne (GIM) et par la CIA. Ajoutons Alexis Dormont (alias Goldenberg), commissaire de police à la Sûreté, et nous avons une liste de « collabos » et de « flics » qu'on croirait issue d'une diatribe de *L'Humanité* stalinienne contre les anticommunistes<sup>140</sup>.

Dans cette équipe, le réseau propre de Souvarine (Laurat et Coquet qu'il connaît depuis le début des années 1930) s'articule facilement à celui des socialistes devenus collaborateurs justement par anticommunisme. C'est Maurice Paz, ancien communiste oppositionnel, retourné au parti socialiste et surtout à sa carrière d'avocat, qui présente Souvarine à Albertini en 1949, un an après la sortie de prison de ce dernier. Albertini est sur le fond autant d'extrême droite que Souvarine est de gauche : les prises de position politiques leur semblent contingentes par rapport à l'impératif absolu de la lutte contre la main-mise communiste. Les deux hommes ont chacun leur milieu d'action privilégié, Souvarine dans les

cercles intellectuels (jusqu'à Aron, qu'il côtoie à *Preuves* et au *Contrat social*), Albertini dans ceux du pouvoir (« troisième force » sous la IV<sup>e</sup> République, gaullistes sous la V<sup>e</sup>, jusqu'à l'entourage immédiat de Pompidou). Les éditions Les Îles d'Or fonctionnent largement avec les mêmes personnes que la publication de Souvarine et Albertini et avec un amalgame très proche. Souvarine et Nicolas Lazarévitch y sont conseillers éditoriaux. À côté des études soviétiques, elles publient des auteurs vichystes (amiral Auphan) et réactionnaires (Bainville, Maurras). Dans le domaine communiste, aux côtés d'Ida Mett et Lucien Laurat, on trouve au catalogue Ante Ciliga, Julian Gorkin (ex-communiste oppositionnel espagnol devenu membre du Congrès pour la Liberté de la Culture), A. Rossi (Angelo Tasca, exilé antifasciste italien passé par Vichy et la résistance)<sup>141</sup>.

Le ton d'*Est & Ouest*, la revue de Souvarine, sur la révolution russe peut sembler modéré ; il y a peu de marques d'engagement droitier, si ce n'est peut-être l'insistance sur les commanditaires allemands de Lénine. Pensée essentiellement comme une arme politique, l'argumentation est protéiforme : elle est libertaire avec les anarchistes, marxiste avec les socialistes, libérale avec les démocrates. En ajoutant les différents points de vue critiques les uns aux autres, elle en augmente la charge destructive globale. De plus, en privilégiant des acteurs marqués à gauche, elle opère une remise en cause d'Octobre de l'intérieur du discours révolutionnaire. C'est une entreprise de délégitimation qui reproche aux bolcheviks de ne défendre ni les idées de Marx, ni la démocratie directe des soviets, ni les intérêts de la classe ouvrière. Raymond Aron reprend cet angle d'attaque dans *L'Opium des intellectuels* (1955) qui retourne ainsi comme un gant le propos de l'intelligentsia de gauche tant sur la révolution d'Octobre qui n'obéit pas au schéma marxiste que sur le prolétariat qui ne veut pas assumer sa « mission historique ». Cherchant à vacciner l'intelligentsia contre l'infection communiste, Souvarine et Aron s'en prennent particulièrement à cette frange de penseurs incarnant la radicalité sans être au PC. Dans le domaine historique, c'est donc Isaac Deutscher, ex-trotskiste resté à la gauche de la gauche, qui fait les frais de leur esprit

polémique. Sa biographie de Staline est un de ces ouvrages qui « exercent la pire influence défaitiste sur la pensée politique en Occident<sup>142</sup> ».

Peut-on définir le milieu réuni autour de Boris Souvarine comme une alliance « rouge-brun » ? Concernant les « bruns », on a dit qu'après 1945 ils n'agitaient plus les marottes fascistes et antisémites du collaborationnisme et on peut plus justement les qualifier de néoconservateurs. Du côté « rouge », la couleur est également passée. Les anciens communistes et/ou trotskistes avaient rompu avec ce passé et rejoint la SFIO dès les années 1930. Beaucoup se sont vu refuser la reprise de carte après guerre et seul Laurat retrouva « la vieille maison ». Mais peut-on dire que la SFIO des années 1950 était encore *rouge* ? La seule participante au *BEIPI* qui conservait une activité militante contestataire était Ida Mett. Elle était la compagne de Nicolas Lazarévitch, également anarchiste, que Pierre Pascal et Boris Souvarine avaient défendu contre le Guépéou en 1924<sup>143</sup>. Comme les anarchistes considéraient volontiers le bolchevisme comme un ennemi à l'égal du fascisme, il y avait une logique à leur investissement au *BEIPI* ou aux Îles d'Or<sup>144</sup>. Mais il faut remarquer que le couple Lazarévitch constitue l'exception dans les milieux révolutionnaires français où la critique du régime soviétique s'est exercée de façon autonome, sans lien avec l'équipe de Souvarine.

Plus qu'une idéologie, ce qui réunissait Aron, Souvarine et Albertini était la défense de l'ordre établi (même s'ils n'y voyaient pas forcément les mêmes charmes) et ils partageaient également le souci d'influencer le débat public à partir des élites. Le succès ne semble pas être au rendez-vous dans les années 1950. Raymond Aron prêche des convaincus dans les colonnes du *Figaro*. Le *BEIPI/Est & Ouest* est adressé à des « décideurs » politiques et économiques mais Souvarine lui-même conclut au « gâtisme de la bourgeoisie<sup>145</sup> » qui est incapable de prendre la vraie mesure du danger. Le plus frappant est que ce travail d'officine n'arrive pas à populariser la soviétologie à l'américaine dont ils se font les promoteurs. Parmi les quelque trente ouvrages des Îles d'Or sur le bloc soviétique en général, à peine cinq sont cités dans des revues académiques françaises et les critiques sont plutôt négatives, reprochant l'absence d'objectivité et

pointant des problèmes de méthode<sup>146</sup>. Un des livres des Îles d'Or intéresse particulièrement notre thème. Traduit de l'américain, *Les Origines de l'absolutisme communiste : les bolcheviks et l'opposition – 1917-1922*<sup>147</sup> de Leonard Schapiro est un récit de l'élimination de toutes les oppositions de gauche dans la république des soviets, y compris au sein du Parti. Écrit dans une optique clairement totalitarienne, le livre reste une excellente source d'information. Publié par les Îles d'Or en 1957, il n'est jamais recensé dans les publications universitaires !

### *Une révolution apprivoisée*

Le débat en France est donc gelé à la fin des années 1950, la puissance du parti communiste ayant créé une zone d'exclusion autour des événements de 1917 en Russie, exclusion d'autant mieux respectée que l'époque n'est intellectuellement plus à l'histoire événementielle. L'extrême gauche est faible politiquement et totalement marginalisée idéologiquement par la guerre froide. Quant à la mouvance anticommuniste, elle a accompli un travail de fond qui n'a pas abouti sur le moment. Comment un « Français moyen », qui ne serait engagé ni en politique ni à l'université, peut-il alors se représenter la révolution russe et l'URSS ? Les signaux contradictoires alternent. Le rapport Khrouchtchev est signe d'ouverture mais la révolution qui fait parler d'elle en 1956 est celle de Hongrie, écrasée dans le sang par l'armée soviétique. Si l'image de l'Union soviétique en est entachée, elle retrouve un peu d'éclat avec le Festival de la Jeunesse de Moscou et le lancement du Spoutnik en 1957 et surtout avec le sourire de Gagarine en 1961. Désormais installée dans le paysage, l'URSS est une grande puissance par tous les aspects, y compris positifs. La politique gaullienne participe à cette réhabilitation et les voyages officiels de Khrouchtchev en France puis de de Gaulle à Moscou médiatisent largement une image positive, d'autant que le Général salue en russe « le grand peuple soviétique » et s'écrie « Vive la Russie !<sup>148</sup> ».

Par là même, ce grand pays est de moins en moins celui de la révolution. Sans que son image disparaisse, 1917 se dépolitise. On le

constate dans la culture populaire. Même dans le roman d'espionnage, genre de guerre froide par excellence, la révolution russe peut être apprivoisée. Jean Bommart, un des précurseurs du genre dès les années 1930, place deux fois son héros, un officier français, le capitaine Sauvin, alias le Poisson Chinois, au cœur des événements de la fin 1917 – début 1918. Dans *Le Train blindé n° 4* (1948) et *Bataille pour Arkhangelsk* (1961), il le met en contact avec Lénine et Trotsky. L'auteur recycle les clichés descriptifs d'un Claude Anet sur un Trotsky « sinistre » et un Lénine à tête « d'instituteur ». Néanmoins, il adoucit le trait : à la « figure fatiguée » avec « des poches sous les yeux » du leader bolchevique, il ajoute des « yeux étonnants [,] bruns et veloutés, avec pourtant un regard vif et perçant inattendu ». Surtout, il colle à la « ligne Sadoul » car l'agent français aide les bolcheviks dans leurs velléités de s'opposer aux Allemands avant Brest-Litovsk. « Autrement dit, précisa Lénine, tant que nous vous emploierons contre l'Allemagne et que nous serons avec la France, vous vous conduirez envers nous comme un allié fidèle, loyal ». Logiquement, les deux romans sont réédités dans différentes collections dans les années de Gaulle<sup>149</sup>.

Dans un autre registre, le festival de Cannes prime en 1957 *Le Quarante et Unième* de Grigori Tchoukhraï :

La guerre civile en Russie. Un détachement de l'Armée Rouge en mission de reconnaissance dans les sables désertiques d'Asie centrale. Marioutka est l'unique femme au milieu de ces rudes soldats. Elle en est aussi le premier tireur d'élite et a déjà inscrit quarante tués dans les rangs adverses à son tableau de chasse. Au cours de l'opération, les rouges s'emparent d'un lieutenant de la Garde Blanche. Le prisonnier sera la quarante et unième victime de Marioutka. En attendant, les voici seuls face à l'immensité des sables, du ciel et de la mer, en proie à des sentiments aussi violents que contradictoires<sup>150</sup> ...

Distribué en France, le film fait 1 118 928 entrées en salles et, en 1963, il

est diffusé un dimanche soir sur l'unique chaîne de télévision<sup>151</sup>.

Cela prépare le succès extraordinaire d'une autre histoire d'amour contrariée sur fond de révolution. *Le Docteur Jivago*, sorti en décembre 1966, est vu par 9 816 054 spectateurs en France ! Le triomphe du film de David Lean redouble celui du roman de Boris Pasternak, meilleure vente littéraire de 1958 en France avec 300 000 exemplaires<sup>152</sup>. Il s'agit pour partie d'un succès de scandale, l'édition française suivant l'italienne alors que l'ouvrage est refusé en URSS. On n'y trouvera néanmoins pas de prise de position. Le livre

n'est pas communiste et pas tellement anticomuniste. C'est plus grave : il est tout à fait en dehors de ces catégories, et c'est en ce sens que sa critique est radicale. [...] C'est par hasard que son personnage se trouve dans le camp des rouges. Il aurait pu aussi bien être du côté des blancs ou en Papouasie<sup>153</sup>.

Avec la révolution comme simple décor, les lecteurs peuvent satisfaire un appétit de romanesque ouvert par les classiques russes. « Comme dans *La Guerre et la Paix* la toile de fond de cette vaste fresque est une époque de bouleversement national, qui va de 1903 à 1922<sup>154</sup> ».

Le film quant à lui fixe un certain nombre de représentations : l'anarchiste toujours insoumis (interprété par Klaus Kinski), le révolutionnaire inflexible mu par l'esprit de sacrifice (Antipov/Strelkov)... Le tsarisme apparaît comme un régime sanguinaire et la bourgeoisie est désignée à la vindicte du spectateur en la personne de l'ignoble Komarovsky. Yevgraf, le bolchevik dont la silhouette noire est l'ombre négative de Jivago, son frère, correspond tout à fait au portrait dessiné par la soviétologie américaine : froidement calculateur, il s'engage dans l'armée dès août 1914 sur « ordre du Parti [...] pour organiser la défaite. De la défaite sortirait la révolution. Et la révolution serait la victoire pour nous ». Néanmoins, lui et d'autres bolcheviks passablement caricaturaux n'apparaissent pas comme les responsables uniques du tour tragique que prennent les événements. La position du spectateur est celle de Jivago et

de sa famille : plutôt favorables à l'idée de la révolution, ils sont emportés par le torrent de l'enchaînement des circonstances. Du coup, les péripéties de la guerre civile prennent le pas sur le déroulé de l'année 1917. Anticipant sur l'évolution de l'historiographie, le film la résumait en une scène elliptique où l'on suit les soldats qui quittent la tranchée pour rentrer chez eux et massacrent un général qui s'y oppose.

« Ces champs interminables, ces bois de bouleaux, ces jeux de la glace et de la neige : rien ne manque au décor traditionnel » écrit le critique du *Monde*. Il poursuit : « Les époques révolutionnaires ne sont pas propices au bonheur. C'est finalement la leçon que nous tirons de ce *Docteur Jivago*<sup>155</sup> ». Couleur locale et morale du juste milieu, le film augurait bien de l'atmosphère de 1967, l'année du cinquantenaire. Un petit groupe trotskiste en faisait le constat narquois :

Depuis quelques semaines, la Révolution russe est [...] à la mode. Dans les rues de Paris, sur les panneaux d'affichages réservés, la friteuse révolutionnaire sans odeur a fait place à un drapeau qui se veut celui d'Octobre. Les commerçants de l'avenue des Gobelins et de la rue de la Gaîté organisent, sur le thème « la Russie en 1917 », un grand concours de vitrine où l'on peut gagner de la vodka et des cols de fourrure, bref, tout ce qui, pour ces âmes innocentes, doit constituer la panoplie du petit bolchevik. [...] Le film de Frédéric Rossif [*La révolution d'Octobre*] actuellement projeté sur les écrans parisiens est bien représentatif de la manière dont tous ces gens de « gauche » voient la révolution d'Octobre. Du *Monde* à *L'Humanité* en passant par *L'Express*, la critique n'a d'ailleurs pas tari d'éloges à son sujet. Mais on cherche désespérément, derrière [...] la beauté plastique des images [...] le grand souffle révolutionnaire qui balaya l'empire des tzars en 1917. [...] Aujourd'hui, pour les intellectuels [...] de gauche, les dirigeants bolcheviks étaient de doux idéalistes, assez sympathiques dans le fond, mais dont les idées, qui étaient peut-être valables en Russie en 1917, sont bien dépassées<sup>156</sup>.

L'observation semble assez juste quand on exhume un des livres de l'année, *Tout commence à Petrograd ou les Cent jours d'Alexandre Alexandrovitch Teleguine*, signé Pierre Durand et Jean-François Kahn. « L'un [...] est ce que l'autre appelle un journaliste communiste "orthodoxe", l'autre ce que le premier qualifie de journaliste "bourgeois". [...] Mais nous nous sommes dit un jour [...] : cinquante après cette révolution d'Octobre, dont personne ne peut nier qu'elle a [...] façonné en grande partie le monde où nous vivons, est-il possible de reconstituer cet événement au-delà de toutes les divergences, tel qu'il fut pour ceux qui le vécurent ou le firent<sup>157</sup> ? » Outre le refroidissement de l'événement qui n'oppose plus deux camps, on constate une volonté de changer la focale. Le public attend autre chose qu'une histoire de la longue durée et des causes structurelles. Les mémoires et récits événementiels font retour dans l'édition grand public<sup>158</sup>.

## L'occasion manquée des années 68

L'intérêt pour l'événement et ses acteurs est une des causes du renouveau de l'historiographie savante dans les années 1960, mais sans doute pas la principale. L'évolution de l'URSS est un facteur assurément plus important, avec les conséquences de la politique khrouchtchévienne de « déstalinisation ». Celle-ci est très relative dans une série de domaines, mais elle est réelle dans celui de l'histoire dont le nouveau et bouillant secrétaire général du PCUS se sert pour mettre à bas la statue de Staline, son prédécesseur. Couplé au « dégel » culturel, cela réanime une discipline historique moribonde en URSS : les archives quittent le giron du ministère de l'Intérieur (ex-NKVD), les historiens soviétiques peuvent travailler de façon un peu moins contrainte sur la période contemporaine, et les publications, notamment de témoignages gardés sous le boisseau, reflourissent à l'occasion du quarantenaire d'Octobre en 1957<sup>159</sup>.

### *Le renouveau historiographique*

En France également les choses bougent. En 1959, Fernand Braudel parraine le premier numéro d'une nouvelle revue, les *Cahiers du monde russe et soviétique*, dont le titre marque bien l'ambition d'embrasser aussi le XX<sup>e</sup> siècle. La révolution n'en est évidemment pas le sujet unique et sur les trente-sept livraisons de la revue jusqu'en 1969, seuls neuf articles abordent de près ou de loin la thématique révolutionnaire. Cela marque toutefois le retour en grâce d'une histoire de l'événement qui trouve sa place aux côtés d'approches plus structurelles, économiques ou culturelles. Plus décisif, le dégel soviétique permet au même moment d'envoyer de jeunes doctorants en URSS pour découvrir les sources disponibles. À la

charnière des années 1950 et 1960, Marc Ferro, René Girault, Hélène Carrère d'Encausse, Jean-Louis Van Regemorter, François-Xavier Coquin et Alain Besançon forment la première génération qui bénéficie à la fois d'une expérience de terrain<sup>160</sup> impossible auparavant et d'un héritage historiographique qui s'est étoffé. Les comptes rendus d'ouvrages qu'ils signent<sup>161</sup> montrent qu'ils assimilent les acquis de la recherche soviétique, anglo-saxonne, allemande...

François-Xavier Coquin en particulier se frotte à l'école totalitaire américaine et marque ses distances avec une approche trop unilatérale dont, d'après lui, un Brzeziński ou un Fainsod doivent eux-mêmes s'écarter pour traiter leurs sujets<sup>162</sup>. En 1962, le normalien de 31 ans est à même de combler une lacune en publiant *La Révolution russe*. D'après la critique, « si étonnant que cela puisse paraître, le public français n'avait à sa disposition aucune mise en point réellement satisfaisante » sur 1917. F.-X. Coquin « fournit de la Révolution russe un tableau clair, précis et nuancé », équilibrant le poids des facteurs économiques et sociaux avec celui de la dynamique propre des conflits de classes et de partis, tout en surveillant l'horizon d'une vague révolutionnaire européenne. L'auteur prévient : « le lecteur ne trouvera ici nulle "leçon". L'historien ne sermonne pas, il enseigne – en cherchant lui-même à comprendre<sup>163</sup> ». C'est le début en France d'une histoire vraiment scientifique de la révolution, histoire qui sait néanmoins rester passionnée. Les limites de l'ouvrage sont celles des 128 pages d'un « Que sais-je ? », qui oblige à clore le récit à l'été 1918.

Armée d'une bonne maîtrise de l'historiographie et capable d'élaborer une synthèse, la nouvelle génération s'approprie également les sources. Pierre et Irène Sorlin se fondent sur la presse soviétique et occidentale pour présenter *Lénine, Trotsky, Staline*<sup>164</sup> et, au-delà, toute l'évolution du régime au sortir de la guerre civile. Les documents que les autorités soviétiques exhument des *spetskhran* (« fonds spéciaux ») permettent de rétablir des vérités cachées ou falsifiées sous Staline. Une collection des Éditions Maspéro en tire parti pour les mettre à la disposition du public. La « Bibliothèque socialiste » est dirigée par Georges Haupt, personnalité

exceptionnelle dont le parcours rappelle celui des révolutionnaires du début du siècle. Juif roumain, il est déporté en 1944 à Auschwitz (il a 16 ans). Presque seul rescapé de toute sa famille, il s'engage dans la construction d'une Roumanie nouvelle, *populaire*, et est envoyé à Léninegrad étudier l'histoire juste avant la mort de Staline. Devenu un historien marxiste en vue, il est bouleversé par l'année 1956 (tant par le rapport Khrouchtchev que par le destin des contestations polonaise et hongroise) et refuse le rôle de policier de la corporation que le régime veut lui faire jouer. Il s'enfuit et demande l'asile politique en France en 1958 pour poursuivre immédiatement son activité d'historien. C'est en socialiste (au sens que ce terme recouvrait avant 1914) qu'il étudie la II<sup>e</sup> Internationale et ses héritages comme un tout, par-delà les frontières. Attentif aux oubliés de l'histoire, il initie avec Jutta Scherrer l'étude d'Alexandre Bogdanov, « bolchevik de gauche » engagé dans la conception d'une « culture prolétarienne » qui eut son heure de gloire en 1919-1920<sup>165</sup>.

C'est dire que la « Bibliothèque socialiste » participe d'une histoire engagée, ouverte et pluraliste. En 1964, elle publie les procès-verbaux du Comité central du Parti bolchevique d'août 1917 à février 1918, présentés par Giuseppe Boffa. Le communiste italien, ancien correspondant de l'*Unità* à Moscou, a déjà écrit *Les Étapes de la Révolution russe* où il s'efforce de découvrir « les causes des graves erreurs commises sous le gouvernement de Staline ». Renvoyant dos à dos Trotsky et Staline, il prône le retour à Lénine, bien dans l'esprit de Khrouchtchev, suivi par le PCI. En France, comme le PCF refuse la déstalinisation, Maspero publie ses ouvrages<sup>166</sup>.

La réédition commentée des autobiographies de dirigeants bolcheviques telles qu'elles avaient été publiées en URSS en 1927 par l'encyclopédie Granat est l'occasion d'une collaboration de Georges Haupt avec le jeune historien trotskiste Jean-Jacques Marie<sup>167</sup>. Celui-ci avait déjà marqué le champ des études bolcheviques de son empreinte. Dans la collection de poche « Points – politique », il avait présenté le *Que faire ?* de Lénine et *L'Histoire de la Révolution russe* de Trotsky. En 1967, il

publie également une biographie de Staline et une « anthologie bolchévique », intitulée *Les Paroles qui ébranlèrent le monde*<sup>168</sup>. On voit se dessiner une œuvre toujours extrêmement attentive aux sources et soucieuse de les porter à la connaissance du lecteur français.

Également trotskiste, Pierre Broué avait préfacé en 1962 la première publication de la « Bibliothèque socialiste », l'*A.B.C. du communisme*, expression de l'élan utopiste qui avait saisi les bolcheviks au plus fort de la guerre civile<sup>169</sup>. Coauteur d'une histoire de la révolution espagnole de 1936 qui avait fait date, Pierre Broué aborde les questions soviétiques comme un élément au sein d'une constellation révolutionnaire qui va de 1917 à 1938, de la Russie à la Chine en passant par l'Allemagne, du soulèvement à la défaite. Dans ce cadre, il parraine la traduction en français d'ouvrages importants parus dans les années 1950 : *La Révolution bolchevique, 1917-1923* d'Edward Hallett Carr (Minuit, 1969-1973), histoire anglo-saxonne qui refuse le schéma totalitaire, et, sur un sujet fondamental, *Les Soviets en Russie, 1905-1921* d'Oskar Anweiler (Gallimard, 1972). Surtout, Pierre Broué donne en 1963 aux éditions de Minuit un fort volume sous le titre *Le Parti bolchevique, Histoire du PC de l'URSS*. Le livre est emblématique des potentialités mais aussi des limites d'une approche historiographique militante à l'époque. En rendant leur rôle à ceux qui furent éliminés de l'histoire voire de la liste des vivants, le livre restitue l'histoire du Parti en montrant également que son cours n'était pas un long fleuve tranquille : les controverses, nombreuses et âpres, participaient à l'existence d'un organisme vivant. L'analyse trotskiste de la bureaucratisation l'aide en outre à faire du Parti un véritable objet sociologique et non l'arène de simples oppositions de personnes ou de thèses. Mais, pour montrer la justesse de la lutte de l'opposition trotskiste, il reproduit en les inversant les défauts de l'historiographie bolchevique des années 1920 : une tendance du Parti incarne la « ligne juste » et l'historien la sert au détriment des autres. Ainsi, l'Opposition ouvrière ou celle des Décistes (Centralistes démocratiques) sont réduites à la portion congrue<sup>170</sup>. On sent que le livre a été conçu en opposition au *Précis d'histoire du Parti communiste*

(*bolchevik*) de l'URSS, comme un anti-manuel qui se prête « à une utilisation du type “école de formation”<sup>171</sup> » dans les organisations trotskistes. Cela suffit à irriter un lecteur marxiste mais non léniniste<sup>172</sup>.

Indépendamment des choix politiques de tel ou tel, c'est sans doute le défaut des études françaises des années 1960 que de réduire la révolution uniquement à l'action du « Parti » et de ses dirigeants<sup>173</sup> ou à l'interaction entre les « masses » ou « organisations de masse » et le « Parti<sup>174</sup> », au risque de tomber dans une simple exégèse des textes canoniques de Lénine ou Trotsky<sup>175</sup>. Cette configuration s'explique aisément par le poids de la culture communiste en France, redoublé pour les russisants par la fréquentation des sources soviétiques et la familiarité avec les débats du « dégel » : même pour ceux qui s'inscrivent en faux avec l'historiographie stalinienne, le Parti est l'élément central de la révolution et il importe avant tout de connaître sa composition, son activité...

Si un discours de rupture garde nécessairement quelque chose de ce dont il veut se détacher, cela engendre bien des ambiguïtés. Après avoir suivi l'effort de rétablir la vérité falsifiée sous Staline, que retiendra le lecteur en définitive ? La joie de l'authenticité retrouvée ou l'amertume de la tromperie ? L'équipe de Souvarine avait bien compris l'utilité de toute critique, fût-elle anarchiste ou marxiste, pour « déniaiser » l'opinion. Alain Besançon, jeune communiste dans les années 1950 avant de devenir un des principaux représentants de l'école totalitarienne dans les années 1970, avait brièvement été trotskiste en 1956 et considérait ce passage comme un « sas, une chambre de décompression, la dernière étape avant la sortie définitive<sup>176</sup> » du cadre conceptuel marxiste.

À l'inverse, la dénonciation de l'imposture stalinienne pouvait parfaitement renforcer les clichés soviétiques officiels, même inconsciemment et de façon subtile. Un étudiant de Pierre Broué vers 1965 se souvenait quatre décennies plus tard de ses cours sur la révolution russe : « Nous avons devant les yeux non seulement Broué mais les images d'Eisenstein et le souffle de Maïakovski ! » On a vu ce qu'il en était des non-dits d'*Octobre*, mais, de plus, Eisenstein et Maïakovski étaient précisément les icônes promues par les autorités brejnéviennes pour

les jubilés<sup>177</sup>. L'enseignement nouveau et plus objectif n'était assimilé qu'à travers des images anciennes et déformées.

Plus grave pour l'avenir, cette orientation des recherches indiquait que le retard historiographique qu'on constatait en France à la fin des années 1950 n'avait pas été comblé dix ans plus tard, quelle que soit la qualité des travaux et de leurs auteurs. L'école totalitarienne pouvait avoir bien des défauts, mais en se concentrant sur les rapports de pouvoir, elle posait le problème de la révolution dans sa globalité et interrogeait sa finalité. Répondre sur la vertu ou la lucidité de tel militant, telle tendance du Parti ou même du Parti tout entier restait au mieux partiel et surtout inefficace. Pour ceux qui voyaient le système d'oppression auquel la révolution avait finalement abouti, la question n'était pas de savoir si les bolcheviks étaient honorables dans leur projet d'une société plus juste, mais bien pourquoi ce rêve s'était transformé en son contraire. De plus, en opposant le projet originel au « socialisme réel », on restait dans la définition du communisme donnée par les totalitariens : une idée indifférente à la réalité.

### *Vers une histoire sociale*

La seule réponse valable était de revenir au processus révolutionnaire dans l'épaisseur du social. Aux États-Unis, l'hégémonie de l'analyse totalitaire commençait à se fissurer face à des travaux montrant comment le mécontentement populaire venait de loin et s'était exacerbé et radicalisé tout au long de l'année 1917, particulièrement dans le milieu ouvrier. Octobre prenait ainsi de nouveau les traits d'une révolution et non plus d'un coup d'État<sup>178</sup>. De tels questionnements étaient-ils impossibles dans l'Université française ? *A priori* non, car les spécialistes de la Russie réunis à l'École pratique des hautes études (actuelle EHESS) envisagent la société comme point de départ, en s'inspirant de la méthode des *Annales*. Basile Kerblay fonde son étude du monde rural russe dans la longue durée sur ce postulat dès le début des années 1960. Il sort de l'oubli un des penseurs les plus influents sur les questions paysannes dans les années de la révolution, le populiste Alexandre Tchayanov<sup>179</sup>. Moshe Lewin vient

exprès en France pour étudier, sous la direction de Roger Portal, la place de cette même paysannerie dans la formation du système soviétique et devient ainsi un des chefs de file de cette « école révisionniste » qui refuse l'analyse en termes de totalitarisme<sup>180</sup>. Mais Moshe Lewin ne remonte jamais avant 1920.

Travailler sur la révolution russe, c'était en effet se « mettre à dos les communistes, les trotskistes et les gens de droite. Cela faisait du monde », comme le note Marc Ferro. Cette perspective ne le refroidit pas quand il devient étudiant de Roger Portal. Malgré des convictions de gauche trempées dans le maquis du Vercors et l'Algérie des débuts de l'insurrection, il n'a jamais été un homme de parti ou d'idéologie. De plus, par caractère, il a besoin d'avoir de la distance avec son objet d'étude. « Au fond, quand j'ai commencé à faire une recherche sur la révolution de 1917, je l'ai entreprise avec le même esprit que si j'avais eu à écrire sur la lutte du Saint-Siège et de l'Empire ». Sa culture historiographique est donc éclectique, qu'elle remonte aux sources avec Victor Serge et Boris Souvarine, ou qu'elle intègre les travaux récents de différentes écoles, tels ceux de Schapiro et de Carr<sup>181</sup>.

Cette placidité n'est ni de l'indifférence ni de la froideur et Marc Ferro met une véritable passion dans la recherche des sources. Il fait un dépouillement systématique de la presse russe et étrangère de 1917 et s'intéresse aux répercussions européennes de l'événement<sup>182</sup>. Admis aux archives soviétiques dans le cadre de l'idylle gaullienne avec l'URSS, il sait obtenir des documents *a priori* peu communicables à des étrangers et arrive même à forcer la porte des archives du Parti. Par ailleurs, il rencontre Kerenski en Grande-Bretagne et recueille son ultime témoignage, quatre ans avant sa mort en 1970. Au-delà du *scoop*, il y a également chez Ferro la capacité à envisager de nouveaux types de sources. Les quelques bobines de film tournées par les équipes britanniques, françaises et russes lui permettent de renouveler l'appréhension des manifestations de rue, jusque-là filtrée par les commentaires journalistiques ou politiques qui constituaient auparavant les uniques sources de l'historien. Mais pour Ferro, historien proche de

Fernand Braudel, reste la « difficulté à croiser des analyses, qui auraient eu leur place aux *Annales* [...] avec le récit des événements de 1917<sup>183</sup> ».

Ce travail et ces réflexions aboutissent à la publication de trois livres, en 1967, 1976 et 1980. Les deux premiers retracent respectivement Février et Octobre et le troisième pose le problème du passage *Des Soviets au communisme bureaucratique*<sup>184</sup>. Fort de ses découvertes archivistiques, Marc Ferro présente au lecteur les aspirations des différents groupes sociaux et nationaux comme les « cahiers de la Révolution russe ». Leur intérêt historique dépasse même d'après lui les « doléances » des Français au printemps 1789 car les Russes, ayant déjà renversé la monarchie, écrivent plus librement. Cette lame de fond d'espérances ne peut que balayer des institutions fragilisées et les partis qui s'y sont précipitamment installés. La révolution continue donc, au front, au village, à l'usine et dans les périphéries de l'Empire, les bolcheviks étant la seule force organisée soutenant et s'impliquant dans cette contestation multiforme. Jusque-là, on pourrait avoir le sentiment de lire une histoire marxiste assez orthodoxe, revivifiée au contact des archives.

Les archives amènent justement Marc Ferro à contester des pans entiers de la vulgate en observant de l'intérieur les phénomènes de mobilisation populaire. Révolution du « Travail contre le Capital », oui, mais qui se déroule dans l'enceinte fermée de l'usine : les ouvriers visent plus la prise en main de l'outil de production, dans lequel ils voient l'essence du pouvoir, que le renversement d'un gouvernement. Pour Marc Ferro, cela a deux conséquences. D'une part, la politique bolchevique qui entend passer du « contrôle ouvrier » au « pouvoir des soviets » va dès 1917 à l'encontre des aspirations ouvrières, la liquidation de l'autogestion des comités d'usine en 1918 n'étant donc pas un virage. D'autre part, ces ouvriers en lutte sur le lieu de travail participent en définitive peu aux manifestations. Grâce au cinéma d'actualité, Marc Ferro constate que ce sont les soldats qui occupent la rue et forment les unités d'assaut contre le pouvoir d'État.

La définition d'Octobre comme révolution *prolétarienne* n'aurait donc plus rien d'évident si on pratique l'assimilation courante entre prolétariat

et classe ouvrière. C'est un peu le même problème qu'avait soulevé Jacques Rougerie à propos de la Commune de Paris. Si le communard « n'est en aucune façon le prolétaire moderne », il est bien plutôt « l'homme du travail », le « citoyen travailleur »<sup>185</sup>. Les mêmes mots pourraient s'appliquer à 1917 dans la mesure où, même si la classe ouvrière industrielle est peu nombreuse et largement préoccupée de questions corporatives, la masse des plébéiens en révolte tant dans les campagnes qu'à la ville se définissent eux-mêmes comme des travailleurs. Ultérieurement, d'autres historiens confirmeront que « le discours de classe était devenu prédominant » par rapport au discours de citoyenneté dès 1917. Ce discours de classe était « assez flexible pour contenir [...] un large spectre d'identités différentes » et « assez significatif pour unir les différents groupes qui s'y identifiaient »<sup>186</sup>. Les constatations sociologiques de Marc Ferro, loin de masquer les clivages sociaux, permettent au contraire de retrouver les perceptions des acteurs de la révolution et leurs motivations à renverser l'ordre social.

Après la « nature de classe » de la révolution, Marc Ferro remet en cause un autre credo de toute la gauche antistalinienne : des trotskistes aux anarchistes, tous sont d'accord pour incriminer la mort de la *démocratie soviétique* pour expliquer la mise en place de la dictature bureaucratique (le débat entre les uns et les autres se limitant aux causes et à la date de cette mort). Pour Marc Ferro, la bureaucratisation est au contraire consubstantielle au phénomène d'auto-organisation : soviets, comités d'usine, Garde rouge... se dotent spontanément d'un appareil administratif ; chacun de ces organismes nouveaux tente d'affirmer, d'étendre et de défendre ses prérogatives au détriment de l'ancien État, mais aussi au détriment des autres institutions révolutionnaires ; dès avant octobre 1917, la professionnalisation des membres des comités est extrêmement rapide, de même que leur croissance numérique. Ces organes populaires pratiquent également la terreur, sans avoir besoin d'une directive du Comité central du Parti, et leur conception du processus de décision est assez éloignée des canons de la démocratie, même « directe » ou « sauvage ».

Sur le fond d'une tradition de fonctionnarisme héritée du tsarisme, la rencontre de ces processus « d'en bas » avec un absolutisme et un bureaucratisme spécifiquement bolcheviques rend largement compte de l'évolution ultérieure du régime, sans faire appel à la notion de contre-révolution, qu'elle fût « communiste » ou « stalinienne ». En 1985, Marc Ferro pose la question provocatrice : « Y a-t-il “trop de démocratie” en URSS ? » pour montrer que la concurrence institutionnelle qui paralyse l'URSS finissante est un héritage de la révolution<sup>187</sup>. Ceux qui critiquent Marc Ferro voient dans son analyse la légitimation de l'ordre établi post-révolutionnaire auxquels les uns reprochent son caractère finalement réactionnaire, alors que les autres s'en prennent à sa nature communiste<sup>188</sup>.

Malgré une réception positive<sup>189</sup>, cette histoire de *La Révolution de 1917* ne s'est pas imposée dans le paysage français. Sans doute Ferro n'a-t-il pas assez creusé son sillon, lui qui a abordé des thématiques très éloignées et n'a pas fondé d'« école ». Pour l'historien néanmoins, la raison est surtout politique :

Les trotskistes, les communistes et leurs périphériques passaient mes travaux à la trappe. À l'École des Hautes Études, il en allait de même, mais là c'était le fait des anciens communistes qui ne supportaient pas que je m'abstienne de partir en croisade anticommuniste avec eux<sup>190</sup>.

Au-delà des problèmes de personnes et des querelles corporatives et partisans, il y a un vrai enjeu politique. La parution des livres de Marc Ferro entre 1967 et 1980 encadre exactement les années 68, dont on sait qu'elles virent reflourir les portraits de Lénine, Staline et Trotsky dans l'espace public et s'affirmer « *La Dernière Génération d'Octobre* »<sup>191</sup>. Il faut donc interroger la place de la révolution russe dans l'agitation qui a secoué la France après Mai.

*La fin de la domination communiste*

Dans les années 1970, l'hégémonie communiste sur la question semble aussi indiscutable qu'elle est devenue universelle. La modernisation et la massification de l'enseignement secondaire dès les années 1960 sont concomitantes avec l'entrée de l'histoire contemporaine dans les programmes d'histoire. Or, à feuilleter des livres scolaires, on constate que l'histoire est désormais lue selon la grille des *Annales*, alors que, concernant 1917, la vision soviétique s'est imposée. En première année de BEP en 1973, la moitié du manuel (160 pages) amène les élèves du paysage géographique aux caractéristiques de l'économie moderne en passant par l'étude des hommes, pour se clore sur « les transformations de la vie quotidienne », bien dans l'esprit de Braudel. Avant un dernier tiers consacré à une histoire plus classique de la France dans le monde depuis 1929, 45 pages traitent du socialisme, du marxisme et du syndicalisme. Dans ce cadre, deux pages nous renseignent sur la révolution russe. La guerre de 1914, provoquée par « les rivalités entre pays capitalistes », aggrave la misère en Russie « où l'autoritarisme des tsars a perpétué une particulière exploitation des ouvriers et des paysans ».

Théoricien, Lénine analyse une situation historique précise. [...] Homme d'action, il saisit l'opportunité [:] la guerre fait l'unanimité de ses victimes et permet le regroupement des masses. Lénine conduit ensuite la Révolution avec autant d'énergie que de souplesse. Ainsi, il a su élargir la base de l'armée révolutionnaire, affiner le sommet (le « parti ») et organiser « la marche en avant » sous la ferme autorité de l'État<sup>192</sup>.

Le souci pédagogique de montrer que la connaissance historique procède des sources conduit à cette époque à multiplier les reproductions de documents dans les manuels : les extraits de textes de Lénine deviennent récurrents.

Le parti communiste règne donc, mais il ne gouverne plus car sa propre production historique est en baisse. La déstalinisation khrouchtchévienne a tari la source des précis définitifs sur l'histoire du

Parti ou de la révolution. Dans son *Histoire de l'URSS*, Louis Aragon s'astreint à coller à ce qui reste de consensuel dans le monde communiste, comme l'opposition entre Trotsky et Lénine<sup>193</sup>. Le PCF se réfugie dans une vision du pays des soviets qui privilégie le résultat sur la méthode. La révolution a permis d'aller « du moujik au spoutnik », de sauter « du moyen âge aux temps modernes », mais cette « victoire qui coûte cher » laisse un pays détruit, ce qui n'est pas sans expliquer le « phénomène stalinien »<sup>194</sup>. Face à une histoire devenue trop complexe, les communistes français privilégient de plus en plus l'aspect mémoriel et national. Pour le cinquantenaire, Jacques Duclos évoque *Octobre 17 vu de France* avec le « légitime sentiment de fierté en regardant le chemin parcouru, car c'est ce chemin qui a conduit à la victoire du socialisme ». Dix ans plus tard, le journaliste Pierre Durand recueille le témoignage de vétérans soviétiques de 1917 qu'il appelle « Les Sans-culottes du bout du monde » et s'intéresse moins à la révolution qu'à la contre-révolution et à l'intervention étrangère<sup>195</sup>.

Il existe toutefois une tentative d'historiographie communiste et scientifique incarnée par Jean Elleinstein. Devenu très jeune responsable du Parti, enseignant l'histoire contemporaine à l'université, il avait publié en 1967 un petit livre plutôt hagiographique, *La Révolution des révolutions*<sup>196</sup>. Participant à l'ouverture du PCF qui accompagne le rapprochement avec les socialistes, il a « le monopole de l'histoire de l'URSS à l'école [centrale du Parti] de 4 mois<sup>197</sup> » et commence en 1970 la rédaction d'un livre sur le sujet. Le premier tome sort aux Éditions sociales en 1972. La même année, il a cosigné une histoire de *La Révolution d'Octobre* avec Marc Ferro. La répartition des tâches entre les deux auteurs est instructive : à Ferro les deux révolutions et les huit mois qui les séparent alors qu'Elleinstein traite « l'État et la société sous l'ancien régime » et « les débuts du nouveau régime ». Dans la lignée du marxisme de Bruhat, Elleinstein reprend donc l'analyse des « causes profondes » de la révolution et de la singularité bolchevique en laissant les événements à l'« historien bourgeois ». Sur les questions sensibles, le *gentlemen's agreement* est inversé : quand Marc Ferro cite à peine

Trotsky, Elleinstein reconnaît son rôle au Conseil des commissaires du peuple et à l'origine de l'Armée rouge et l'explication qu'il donne de la stratégie révolutionnaire de Lénine dans un pays sous-développé ressort quasiment de la théorie de la révolution permanente<sup>198</sup>.

Dans le chapitre conclusif sur la guerre civile, Elleinstein évoque incidemment la Terreur stalinienne mais prend de front le problème du parti unique : c'est le résultat des circonstances. Il décrit ce parti composé à 98 % d'adhérents d'après Octobre dont la « formation politique et idéologique est modeste ». De plus, « l'échec de la révolution en Europe pose inévitablement la question de la construction du socialisme dans un seul pays » alors qu'en 1921 « la Russie était ravagée par les sept années de guerre civile et étrangère » et en proie à la famine. On voit qu'Elleinstein s'approche des tabous et dépasse les limites posées par les Soviétiques dans la déstalinisation de l'histoire : la situation politique et sociale porte en elle les germes du stalinisme, au-delà des défauts personnels de Staline soulignés dans le testament de Lénine<sup>199</sup>. Cette analyse, esquissée dans l'histoire de la révolution, posera surtout problème pour le second volume à venir de l'histoire de l'URSS aux Éditions sociales ; un responsable de la « Section intellectuels et culture » du Parti met en garde en rappelant « la nécessité de ne pas marcher sur les plates-bandes des Soviétiques<sup>200</sup> ». Comme un vent de changement souffle alors au PCF, l'*Histoire de l'URSS* d'Elleinstein est tout de même publiée jusqu'au bout<sup>201</sup>.

Dans les années suivantes, l'historien communiste radicalise ses positions, critiquant *ab origine* l'existence d'un parti unique, la restriction du droit de vote pour les classes possédantes<sup>202</sup>... Il va bien au-delà de l'ouvrage collectif *L'URSS et nous* qui est censé clarifier les relations idéologiques entre communistes français et soviétiques et auquel il n'est d'ailleurs pas associé<sup>203</sup>. Malgré les frictions, Elleinstein reste formellement au PCF jusqu'en 1980 et s'il finit par « s'exclure lui-même » c'est principalement à cause de la rupture de l'union de la gauche qu'il critique<sup>204</sup>. Octobre 1917 a perdu son statut de critère central d'orthodoxie. L'événement n'est même plus un élément d'identité fondamental car on

constate qu'en 1978 la révolution russe n'apparaît plus au programme des écoles de formation du PCF<sup>205</sup> (peut-être suite à l'éloignement du spécialiste, Elleinstein).

### *1917 à l'épreuve de 1968*

Le parcours d'Ellenstein semble prouver que toute brèche dans la *doxa* stalinienne sur la révolution russe aboutit nécessairement à un abandon à terme des références communistes. Dans la galaxie gauchiste qui acquiert de la visibilité après mai 1968, les maoïstes se prémunissent contre ce danger en érigeant l'histoire en article de foi. Ils rééditent à l'identique un recueil de textes de Staline sur la révolution d'Octobre ou le *Précis d'histoire du Parti communiste (bolchevik) de l'URSS*. Rien de nouveau, on le voit. Le souci de réincarner le PCF des années 1930 à 1950 est sensible jusqu'à la création d'un « Nouveau Bureau d'édition » qui reprend la publication des œuvres de Staline interrompue après 1953<sup>206</sup>. Le volume des ouvrages sur 1917 est néanmoins faible car les maoïstes regardent moins vers Moscou que vers Pékin : la révolution russe reste une référence incontournable, mais de second plan ; sans être officiellement dépassée, on sent qu'elle est passée.

Le même mouvement s'observe dans d'autres courants d'extrême gauche. Les années 68 ayant rouvert l'espace éditorial, Maspero rend disponibles les classiques trotskistes (Victor Serge, *L'An I* ; Alfred Rosmer, *Moscou sous Lénine*) en format de poche comme le Seuil l'avait fait dès 1967 avec *L'Histoire de la Révolution russe* de Trotsky. Si le monopole stalinien est ainsi définitivement brisé, cela ne se traduit pas par un regain d'intérêt pour 1917. Une tentative de « bibliographie de la révolution », qui reprend les références à Boffa, Broué, etc., ne comporte pas de rubrique spécifique consacrée à l'événement<sup>207</sup>. Les trotskistes subissent eux-mêmes l'attraction exotique des nouvelles révolutions : dans la production de brochures de la Ligue communiste révolutionnaire jusqu'en 1980, on compte deux publications sur les révolutions cubaine puis nicaraguayenne pour la réédition de trois textes de Lénine et Trotsky

sur 1917<sup>208</sup>.

Ce versant tiers-mondiste qui est un des aspects de l'idéologie de Mai 1968 peut donner naissance à des analyses sinon originales du moins hétérodoxes. L'économiste marxiste Charles Bettelheim, qui avait conseillé la Guinée ou Cuba, devient pro-chinois à la fin des années 1960 et entame l'écriture d'une histoire très idéologique des *Luttes de classes en URSS* à partir de 1917, ouvrage chaudement accueilli par les zéloteurs de Pékin<sup>209</sup>. Or, entre la description d'une bourgeoisie d'État en formation et la critique de l'« économisme » qui aurait soumis la pensée bolchevique aux exigences du productivisme, Bettelheim conclut que la révolution russe a accouché d'un capitalisme d'État.

Sans vraiment reconnaître sa dette, Bettelheim rejoint l'analyse des courants « ultra-gauche » qui, à la gauche du trotskisme, partagent le bilan tiré par les anarchistes d'une dictature du Parti en l'assortissant d'une rhétorique marxiste. Deux groupes ayant eu une certaine influence intellectuelle sur Mai, *Socialisme ou Barbarie* ainsi que l'Internationale situationniste, défendaient cette position avant 1968, même s'ils s'intéressaient peu aux événements de 1917-1921. D'après les situationnistes, « le même moment historique, où le bolchevisme a triomphé pour lui-même en Russie, et où la social-démocratie a combattu victorieusement pour le vieux monde » montre que « la représentation ouvrière s'est opposée radicalement à la classe ». En conséquence, si Guy Debord utilise dans son film *La Société du spectacle* des plans d'*Octobre* d'Eisenstein ou de *Ceux de Kronstadt* d'Efim Dzigan, c'est en tant que « détournement » des images trompeuses de « cinéastes bureaucratiques des pays dits socialistes<sup>210</sup> ». Les deux fondateurs de *Socialisme ou Barbarie*, Cornélius Castoriadis et Claude Lefort, n'ont guère été plus diserts. Castoriadis reconnaît peu de temps avant la dissolution du groupe que la question de savoir « comment une révolution ouvrière peut [...] donner naissance à une bureaucratie, et comment cela s'est [...] produit en Russie, nous l'avons examinée sous sa forme théorique, mais nous ne l'avons que peu abordée sous l'angle de l'histoire concrète<sup>211</sup> ». Lefort et Castoriadis avaient insisté sur le rôle de la forme d'organisation qu'est le

« parti » et sur celui de l'idéologie. Ils adoptaient ainsi dès les années 1950 une attitude très proche de la soviétologie américaine (jusqu'à l'usage massif du terme de totalitarisme), même s'ils évoluaient indépendamment de ses propagateurs français du *BEIPI* avec Souvarine.

Dans le même article, Castoriadis soulevait un problème important : « ce ne sont pas les ouvriers qui écrivent l'histoire » et « l'enregistrement documentaire » relatif à la révolution est donc « orienté et sélectif ». C'est un des problèmes récurrents que rencontre l'histoire militante dans ces années, entre propension à penser l'histoire du point de vue du « guide<sup>212</sup> » et absence de sources<sup>213</sup>. La pénurie documentaire est criante sur des sujets populaires dans l'après Mai, telle l'autogestion. Libertaires et marxistes développent leurs désaccords dans différentes publications sur le contrôle ouvrier en Russie rouge, mais sur la base d'un unique texte traduit en français : la brochure éditée en 1923 par Pankratova, bolchevique qui a vécu les événements avant de devenir historienne<sup>214</sup>. Le livre de Marc Ferro fait donc écho aux questions que tout un milieu se pose au début des années 1970. Mais son livre paraissait à la fin de la décennie alors que le mouvement gauchiste était en déclin, et, s'il pouvait servir de base à des réflexions politiques, il ne fournissait pas de réponses univoques.

On n'observe donc pas de véritable réappropriation de la révolution russe à la faveur de la politisation après Mai 1968. La mouvance libertaire fait toutefois exception. Il faut dire qu'elle avait un retard à rattraper. Autant le courant trotskiste avait toujours trouvé à s'écouler, même réduit à un filet au plus fort de la guerre froide, autant l'édition libertaire s'était tarie à la source après guerre. Les rééditions d'Archinov, Makhno et Voline en 1969-1970 font figure de véritables découvertes et profitent pleinement de l'atmosphère politique : dans *Le Monde*, Pierre Sorlin déduit de la lecture de *La Révolution inconnue* le constat d'une « révolution inachevée ». L'évolution vers l'anarchisme de Daniel Guérin, militant respecté de l'extrême gauche antistalinienne, connu également pour ses travaux historiques, crédibilise l'expérience libertaire ukrainienne. Preuve de l'intérêt pour ces questions, les travaux de l'historien américain Paul Avrich sur *Kronstadt* et sur *Les Anarchistes*

*russe* sont assez rapidement traduits. Ils sont d'autant plus facilement assimilés qu'ils résultent d'une histoire de facture très traditionnelle qui ne choque pas les militants. De plus, ces ouvrages sont assez équilibrés pour être lus au-delà des chapelles libertaires<sup>215</sup>.

L'intérêt renouvelé pour le mouvement anarchiste en 1917-1921 favorise aussi la publication d'études écrites en France. Ida Mett s'intéresse au rôle de la paysannerie et Alexandre Skirda commence à se faire un nom en traduisant et présentant des textes libertaires d'époque. Dans la décennie suivante, il concentre son travail sur Nestor Makhno<sup>216</sup>.

### *Révolution russe et pop-culture*

Dans les années 1970, le leader paysan ukrainien acquiert en effet la stature d'un héros d'« épopée », voire d'une icône, et il commence à sortir d'une culture militante savante pour apparaître dans la culture populaire. La *Makhnovtchina* fait l'objet d'une chanson apocryphe dans un disque situationniste et d'une bande dessinée de François Hombourger<sup>217</sup>. Dans les deux cas, la figure du paysan anarchiste est réinsérée dans une histoire révolutionnaire plus large. La chanson reprend l'air du chant des partisans *rouges* de la guerre civile, « Par les Monts et par les plaines ». Le scénario de la BD suit un jeune spartakiste allemand qui, réfugié en Russie et déçu par les bolcheviks, finit par rejoindre Makhno. Le mouvement libertaire commence ainsi à mettre en cause la légitimité communiste dans la représentation des événements de 1917-1921. Supérieurement dessinés, les albums trotskisans de Guido Crepax n'y changent rien : soit il conçoit un western assez plat sur fond de guerre civile, soit il dénude son héroïne récurrente, Valentina (un sosie de Louise Brooks), au milieu de projections fantasmées et psychédéliques de la Révolution<sup>218</sup>.

Dans le domaine de la BD, la concurrence est plus sérieuse du côté d'Hugo Pratt dont le *Corto Maltese en Sibérie* paraît en France en 1978<sup>219</sup>. Le héros se retrouve pris dans la guerre civile en Extrême-Orient, entre interventionnistes américains et japonais, révolutionnaires mongols et atamans blancs. Un de ces derniers occupe le centre du récit : Roman von

Ungern-Sternberg, qui se voyait en continuateur de Gengis Khan. Indéniable réussite scénaristique et artistique, l'album est intéressant en ce qu'il marque la réapparition publique d'une lecture d'extrême droite de la révolution russe. Le discours traditionnel du complot judéo-maçonnique avait subsisté marginalement<sup>220</sup> mais il avait le défaut d'être un discours de vaincus, surtout dans ces années qui voient les régimes « communistes » progresser dans le monde dans la foulée des révolutions anticoloniales. Après la guerre d'Algérie, l'écrivain Jean Mabire, promoteur d'idées néopaïennes et paneuropéennes qui rappellent le nazisme, écrit une biographie d'*Ungern, le baron fou*. Cette figure historique apparaissait dans un texte au statut incertain – mémoires ou roman –, publié en France au début des années 1920 et qui avait déjà inspiré Vladimir Pozner pour *Le Mors aux dents* (cf. *infra*). Personnage déséquilibré et sanguinaire, Ungern devient, sous la plume de Mabire, un héros nietzschéen accomplissant son destin. Cela réhabilite la contre-révolution la plus extrémiste tout en transformant une défaite politique et militaire en victoire morale : de quoi plaire aux vaincus de l'Algérie française rescapés de l'OAS. Hugo Pratt reprend ce schéma tel quel, en y ajoutant le panasiatisme des Mongols rouges, ce qui ne change guère l'orientation idéologique de l'ensemble. Depuis, le « baron fou » continue de fasciner et inspire régulièrement des bandes dessinées et des chansons<sup>221</sup>. Rajoutons que Mabire était lié à Dominique Venner, autre écrivain d'extrême droite qui se piquait d'histoire, militaire notamment. À ce titre, il écrivit une histoire de la guerre civile russe qui fut longtemps la seule disponible en français et bénéficia d'une large diffusion auprès d'un lectorat de non-spécialistes<sup>222</sup>.

À la fin des années 68, l'image d'une révolution russe uniformément rouge est donc paradoxalement écornée et, une dizaine d'années après la nuit des barricades rue Gay-Lussac, Paris devient « la capitale de la réaction intellectuelle européenne » selon les mots de l'historien britannique Perry Anderson<sup>223</sup>. La reconquête semble avoir été brusque. On a vu néanmoins que, dans le secteur du front qui nous occupe, la forteresse était encore pavoisée mais plus guère défendue. Même les apparentes victoires remportées dans les années 1970 sont grosses de la

défaite imminente.

### *Le retournement de l'opinion*

En 1979, l'exposition « Paris-Moscou, 1900-1930 » qui se tient au centre Beaubourg consacre l'image avant-gardiste de la révolution russe sur le plan artistique, d'autant que la scénographie organise l'espace en fonction de l'événement : « Aile droite : avant 1917 ; aile gauche : après 1917. Entre, une rotonde : la révolution [...] autour de la maquette de la tour de Tatline » dédiée à la III<sup>e</sup> Internationale<sup>224</sup>. Effet retardé du « dégel » qui avait permis de sortir des réserves muséales soviétiques des œuvres abstraites condamnées sous Staline, le projet rencontrait un courant d'intérêt en France, au confluent des questions esthétique et politique.

Anatole Kopp avait publié *Ville et Révolution* et *Changer la ville, changer la vie* où il dégagait les racines utopistes de l'urbanisme soviétique. Architecte français d'origine russe, il avait mené de front des engagements esthétique (moderniste), politique (communiste) et social (participant aux programmes de logement de la jeune République algérienne, enseignant à l'université de Vincennes). Grâce à des relations avec ses collègues soviétiques, il avait participé dans les années 1960 à la redécouverte de l'architecture d'avant-garde des années 1920-1930. En s'interrogeant sur les motivations socio-politiques des architectes et urbanistes, il avait peu à peu remis en cause la *doxa* soviétique. La rupture autoritaire stalinienne lui était désormais si insupportable qu'il devint l'artisan de la première édition française des *Questions du mode de vie* de Trotsky en 1976<sup>225</sup>. Le même souci d'opposer une révolution liée à l'avant-garde artistique à un réalisme socialiste littéralement réactionnaire anime Jean-Michel Palmier. Ce spécialiste de l'Allemagne des années 1920, qui enseigne également à Vincennes, se penche sur les rapports entre *Lénine, l'art et la révolution* en écrivant une histoire institutionnelle des arts autour de la rupture de 1917, centrée sur le parti bolchevique et le Commissariat du peuple à l'Instruction. Il présente son livre comme celui d'un « compagnon de route<sup>226</sup> ».

Les Soviétiques utilisent cette image positive de l'art révolutionnaire, mais à l'exportation seulement : l'album *La Flamme d'Octobre – Art et révolution* du critique Mikhaïl Guerman qui présente des reproductions de Kandinsky, Lissitzki, Malevitch... a connu des éditions française et anglaise mais pas soviétique<sup>227</sup>. Le concours soviétique à l'exposition « Paris-Moscou » ressort du même souci de séduction culturelle. Le public de l'exposition, nombreux et enthousiaste<sup>228</sup>, n'est sans doute pas conscient de l'aspect politique de l'opération mais, pour une intelligentsia en plein *aggiornamento*, c'est l'occasion de rompre publiquement avec Moscou. En face d'un colloque « officiel » intitulé « Les intellectuels dans la Révolution russe » qu'organise le centre Pompidou dans le cadre de l'exposition, une rencontre « Culture et pouvoir communiste » est organisée en « off » par David Rousset, Manès Sperber, Jean-Marie Domenach et Emmanuel Le Roy Ladurie. Certains des participants, comme Marek Halter et André Glucksmann, vont à Beaubourg porter le scandale<sup>229</sup>. Face à un establishment culturel qui semble lié à l'État français et à ses impératifs diplomatiques, la vieille génération des anticommunistes passés par le PC a fait la jonction avec les ex-soixante-huitards devenus « nouveaux philosophes ». Dans ce conflit médiatisé autour de la valeur de 1917, on ne saurait mieux marquer le changement d'époque en France.

Il faut toutefois noter l'incertitude idéologique grandissante que reflètent ces initiatives. La revue communiste *France nouvelle* donne la parole à un participant du colloque officiel, le slaviste Léon Robel, qui pointe les apories de l'exposition :

Non seulement l'environnement historique, économique, social, politique, n'est pas présenté [dans l'exposition] (ce qui peut sembler bien paradoxal pour un pays dont le marxisme est la doctrine officielle !), mais rien ne permet de se faire une idée claire des rapports entre la culture et les masses populaires ni les contradictions (voire des conflits, et il y en eut de très violents !) entre les diverses écoles, tendances, groupes<sup>230</sup>.

Malgré le caractère clairement « anticommuniste » de l'initiative, Anatole Kopp intervient quant à lui au contre-colloque, dont les actes sont publiés dans *Recherches*, la revue fondée par Felix Guattari<sup>231</sup>... Sur le terrain politique également, les repères se brouillent. Au grand débat télévisé de la campagne présidentielle de 1981, c'est le candidat de droite, Valéry Giscard-d'Estaing, qui est accusé de complaisance vis-à-vis de l'URSS au point d'être qualifié de « petit télégraphiste » de Moscou par François Mitterrand, le représentant de la gauche<sup>232</sup>.

La culture populaire montre également qu'au début des années 1980 il est devenu impossible de tenir un discours d'adhésion sur la révolution russe. Tant dans le film *Reds* de Warren Beatty (865 000 entrées en France en 1982) que dans l'album de bande dessinée *Partie de chasse* de Pierre Christin et Enki Bilal (1983), la révolution est analysée selon un point de vue double et contradictoire. La fin du film oppose John Reed, qui veut encore croire au bolchevisme, à l'anarchiste Emma Goldman, qui en est revenue. Dans la bande dessinée, la vie du personnage principal, un vieux hiérarque soviétique, est racontée deux fois, la première est « présent[ée] sous la lumière exaltée de la construction du socialisme », de la lutte clandestine à « la création d'une nation nouvelle sur les ruines de l'empire des tsars », la seconde évoque Kronstadt, la mise au pas de la Géorgie, etc. Il faut désormais dresser un bilan en deux colonnes, sans s'aventurer à l'estimer « globalement positif »<sup>233</sup>.

Plus profondément, c'est comme si les signes « plus » ou « moins » qui précédaient de façon subliminale les publications sur la révolution russe étaient devenus réversibles. C'est particulièrement vrai avec la publication tardive d'un certain nombre de mémoires de participants de la révolution. *Les Pensées intempestives* de Gorki<sup>234</sup> révèlent que la future gloire de la littérature soviétique était farouchement opposée aux bolcheviks en 1917. Les carnets de Pierre Pascal et les souvenirs de Marcel Body, premiers des Français devenus communistes en Russie dans le feu des événements, sont clairement marqués par la désillusion, non seulement par rapport à l'évolution finale du régime soviétique, mais vis-à-vis du « système étatique instauré par Lénine et Trotsky » (Body)<sup>235</sup>. Les livres de deux

figures clés de l'anarchisme, Emma Goldman et Alexander Berkman, qui arrivent au lecteur français avec 40 à 50 ans de retard, renforcent cette vision négative<sup>236</sup>, de même que les témoignages de deux militantes socialistes, Ekaterina Olitskaïa et Angelica Balabanoff. La première a milité contre les bolcheviks au sein du parti S-R pendant la guerre civile avant de passer presque trois décennies dans les camps ; la seconde, militante italienne, a collaboré à l'Internationale communiste à Moscou pour prendre ses distances dès 1922<sup>237</sup>.

## Après 1991 : de l'histoire d'un « crime » à l'histoire de ses victimes

Avec la traduction de ces témoignages auparavant inédits en français, l'explosion d'une critique radicale car faite de l'intérieur du discours révolutionnaire pose question tant elle correspond à l'esprit « anti-totalitaire » qui s'impose soudainement et remet en cause les idéaux révolutionnaires qui semblaient prévaloir avec 68<sup>238</sup>. On peut certes voir une visée politique anticommuniste chez Branko Lazitch, le collaborateur de Souvarine à *Est & Ouest* qui préface les souvenirs de Balabanoff, ou chez le dissident Leonid Pliouchtch<sup>239</sup> qui introduit ceux d'Olitskaïa. De même, les traducteurs d'Emma Goldman « adaptent » son autobiographie en faisant des coupes dans la partie américaine de sa vie, rythmée de fréquents séjours dans un système carcéral « démocratique », ce qui déséquilibre nécessairement le propos d'ensemble<sup>240</sup>. Il faut aussi faire la part de l'évolution politique des témoins eux-mêmes, comme Pierre Pascal qui sélectionne et agence ses notes pour la publication afin de relativiser son engagement pour le régime soviétique assez loin dans les années 1920<sup>241</sup>.

Un autre logique est à l'œuvre, mais largement inconsciente celle-là : le cinquantenaire d'Octobre et Mai 1968 avaient enfin rendu disponibles en français les classiques, de Victor Serge à Nicolas Soukhanov. La vague suivante devait logiquement ramener à la surface des figures et des courants moins connus, comme l'anarchisme. L'ensemble de ces témoignages donnait un tableau riche et cohérent des événements et de l'atmosphère de la Russie révolutionnaire. Mais comme l'édition française était perpétuellement en retard dans ce domaine, le lecteur avait toujours l'impression de découvrir à l'instant une vérité cachée auparavant et en

concevait de la défiance pour ce qu'il avait auparavant accepté comme une nouvelle *doxa* (qui remplaçait elle-même la précédente...).

### *Soljenitsyne contre Lénine*

On peut en dire autant au sujet des dissidents et de la dénonciation du régime concentrationnaire en URSS : le dessillement est à la mesure de l'aveuglement. Après n'avoir écouté ni Serge, ni Kravchenko, on « découvrait » le problème avec la publication à Paris de l'*Archipel du Goulag* de Soljenitsyne en 1973-1974<sup>242</sup>. Le sous-titre de l'ouvrage, *1918-1956*, se justifie par le décret du 5 septembre 1918 prescrivant de « protéger la République des soviets contre les ennemis de classe en les isolant dans des camps de concentration ». L'auteur ne vise pas le stalinisme mais bien le communisme. En s'appuyant sur un élément de la guerre civile, il frappe à un point faible dans l'opinion française qui ne peut avoir lu que des études et récits de l'année 1917 (si l'on excepte *L'An I* de Victor Serge). Le public peut donc avoir l'impression de découvrir la Terreur rouge grâce à l'*Archipel du Goulag*. Néanmoins, le projet de Soljenitsyne se veut encore plus radical. Une fois expulsé d'URSS, il reprend l'écriture de *La Roue rouge*, « récit en segments de durée » organisé en « nœuds » chronologiques censés éclairer le destin de la Russie de la déclaration de guerre à la Révolution<sup>243</sup>. Dans ce cadre, le dissident publie en 1975 *Lénine à Zurich* qui reprend l'antienne accusant le dirigeant bolchevique d'être à la solde de l'Allemagne. Disons à la décharge de l'auteur qu'un projet *littéraire* n'est pas une étude *historique*. Mais, bien que partageant l'objectif de dénoncer le communisme *ab origine*, Boris Souvarine lui-même critique l'ensemble du cycle pour les libertés prises avec la réalité des faits et pour son analyse trop conspirationniste<sup>244</sup>.

L'énorme impact de Soljenitsyne dépasse les idées qu'il professe. Si son apparition médiatique est l'occasion de tant de retournements et d'abjurations<sup>245</sup>, c'est non seulement en raison de ses idées mais aussi à cause du parcours qui les légitime : celui d'un homme seul ayant refusé de

plier face au pouvoir. Avec la figure de l'exilé politique russe, l'histoire engagée fait retour. En effet, pour les dissidents, l'histoire de la révolution russe est un enjeu politique au présent, le moyen de lutter contre la puissance effective d'un État et de ses dirigeants. On est loin de l'historien universitaire qui met sciemment de la distance avec son objet ou au contraire du « gauchiste » qui use de 1917 métaphoriquement dans sa lutte contre l'ordre capitaliste qu'il veut abattre 60 ans plus tard et à 3 000 km de Moscou. À la lecture de *L'Utopie au pouvoir* de Michel Heller et Alexandre Nekrich, publié en 1982 dans la collection dirigée par Raymond Aron, on sent l'urgence d'une lutte à mener ici et maintenant. Les deux historiens de formation avaient eu à subir dans leur patrie au mieux l'interdiction de publier, au pire le camp. Suite à la publication, Michel Heller sera d'ailleurs déchu de sa nationalité soviétique<sup>246</sup>.

Constatant que le vainqueur « pren[d] possession du passé, s'empar[e] de la mémoire », les auteurs écrivent un récit à contre-pied de l'histoire soviétique officielle afin de prouver que la révolution n'obéissait pas à une nécessité inexorable. Ils citent Soljenitsyne : 1917 fut « non pas un prolongement, mais une cassure brutale de la colonne vertébrale » de l'histoire russe. Pour Michel Heller qui écrit le début de cette histoire, la Russie connaissait une croissance économique prometteuse qui a été brisée par la guerre et surtout par la révolution. La faiblesse du pouvoir après Février fait qu'il y a régression et « la révolution devient une révolte » anarchique dont Lénine tire parti. « Le bolchevisme avait vaincu facilement car il proposait l'utopie : tout, pour tous et tout de suite ». Alors que les intellectuels, les ouvriers et les paysans perdent peu à peu leurs illusions, les bolcheviks ont déjà mis en place l'appareil policier qui leur permet de garder le pouvoir. Cette histoire de combat reprend les grandes lignes de l'historiographie totalitaire, mais elle sait les enrichir en décrivant la guerre civile non seulement comme un affrontement des Rouges avec les Blancs et l'intervention étrangère, mais comme une « guerre paysanne » de grande ampleur<sup>247</sup>.

Le retentissement de cette littérature dissidente accompagnait le retournement de l'opinion intellectuelle plus qu'il ne l'expliquait car, au

sein des opposants soviétiques, il existait d'autres voix. Celle de Varlam Chalamov sur les camps restait fidèle à une certaine éthique révolutionnaire d'inspiration populiste, là où Soljenitsyne la rejetait en bloc au profit d'une morale chrétienne. Quant à savoir si *La révolution d'Octobre était inéluctable*, Roy Medvedev avait déjà posé la question et tenté de répondre selon la méthodologie marxiste pour donner raison aux bolcheviks, ne serait-ce que jusqu'au printemps 1918<sup>248</sup>. Mais l'époque n'est plus à ces distinguos. *Le Monde*, philosoviétique depuis 1945, rompt peu à peu l'envoûtement. En 1975, il accueille positivement *Lénine à Zurich* qui s'en prend au « surmoi de Lénine, le super Lénine, l'homme de la violence, de la rupture et bientôt de la terreur ». En 1977, le journal du soir exprime son enthousiasme pour la réédition du *Staline* de Souvarine dans une tribune signée Leroy-Ladurie qui reproche tout de même à l'auteur sa « vieille tendresse (intermittente...) [...] pour son maître Lénine ». En 1982, c'est André Fontaine, bientôt directeur du *Monde*, qui accueille chaleureusement *L'Utopie au pouvoir* :

Heller et Nekrich, [...] montrent bien avec quelle brutalité les bolcheviks, dès les lendemains de la révolution d'Octobre, s'en sont pris à la réalité – c'est-à-dire à la résistance des hommes, vite assimilée au « sabotage » ou au « complot » – dès qu'elle faisait mine de s'écarter de leurs schémas<sup>249</sup>.

Un choix s'est opéré, et, quelles que soient les réserves exprimées par tel ou tel quant aux aspects trop réactionnaires de sa pensée, Soljenitsyne a montré la voie. Il a su orienter stratégiquement le débat contre Lénine. Comme le note Alain Besançon, « Soljenitsyne a repéré dans Lénine la cellule germinale du communisme<sup>250</sup> ». Ce tournant dans l'approche de la révolution russe correspond à une évolution intellectuelle plus générale. En juillet 1976, la revue *Esprit* intitule sa livraison « Retour du politique », avec des articles de Marcel Gauchet sur « l'expérience totalitaire » et de Paul Thibaud sur le Goulag. En septembre, le dossier où écrivent François Furet et Claude Lefort est consacré à « Révolution et totalitarisme ».

Privilégier le politique, c'est s'en prendre aux idéologies censément dominantes chez les historiens de l'époque, le marxisme et les *Annales*. En présentant le soviétologue américain Martin Malia, Alain Besançon assume cette posture et s'en prend à « l'histoire à système » à la française.

Quel système ? Moins souvent le marxisme qu'un sociologisme qui en dérive inconsciemment, porté par l'air du temps, le milieu où se recrutent les historiens, les facilités qu'il autorise. « Économie, société, civilisation... » Un tel sociologisme n'est nulle part plus inapplicable qu'au régime soviétique<sup>251</sup>.

Le sociologisme, utilisable pour dénoncer le conformisme du « milieu où se recrutent les historiens » serait incapable d'aider à la compréhension d'une révolution *sociale* ?

Première réduction : en retranchant à la période 1917-1921 les processus sociaux, il ne reste qu'une lutte pour le pouvoir. Deuxième réduction : le pouvoir vainqueur, c'est Lénine. Un large front peut ainsi se constituer, depuis une extrême gauche antiautoritaire jusqu'à la droite la plus conservatrice, pour envoyer « Lénine au purgatoire ». Des biographies anglo-saxonnes qui retracent l'irrésistible ascension du chef bolchevique sont traduites et, dans un esprit assez semblable, Hélène Carrère d'Encausse écrit *Lénine, la Révolution et le Pouvoir*. Les premières dénonciations de la répression bolchevique, qu'elle ait visé les communistes oppositionnels, les anarchistes, les mouvements populaires ou la Géorgie menchevique, sont rééditées en 1975 sous le titre *La Terreur sous Lénine*<sup>252</sup>. En 1977, Alain Besançon publie *Les Origines intellectuelles du léninisme* et en 1982 paraît *Le Léninisme* de Dominique Colas. Ces deux derniers ouvrages, tentatives de penser la doctrine du leader dans un cadre qui s'éloigne de l'histoire traditionnelle, méritent qu'on s'y arrête.

On avait laissé Alain Besançon s'éloignant du communisme dans les années 1950 pour commencer à étudier l'histoire russe. Il développe une vision de l'histoire très large, intégrant l'art et utilisant aussi bien les

apports de la psychanalyse que du marxisme critique. C'est sans doute trop pour l'époque, car sa thèse, publiée sous le titre *Le Tsarévitch immolé* (1967), est classée en littérature et non en histoire<sup>253</sup>. Après Mai 1968, il devient en réaction aux événements « une sorte de militant<sup>254</sup> ». Il prend position pour le dissident Andreï Amalrik et surtout publie en 1976 un pamphlet, le *Court Traité de soviétologie à l'usage des autorités civiles, militaires et religieuses*, préfacé par Raymond Aron. Il veut mettre en garde les élites occidentales contre la politique de « détente » qui, d'après lui, est une simple tactique du système soviétique dont l'objectif est toujours d'exporter la révolution. Le ton est plus académique dans *Les Origines intellectuelles du léninisme*, mais le but de l'étude est de remonter à l'origine de l'idéologie qui est, suivant Soljenitsyne, « l'essence du régime soviétique, invariable depuis le 7 novembre 1917<sup>255</sup> ». Pour ce faire, Besançon déploie une généalogie assez classique, faisant le tri des influences qui ont formé la doctrine de Lénine : pensée française, pensée allemande, mais surtout pensée de ses devanciers russes, dont Bakounine et Tkatchev, l'anarchiste et le jacobin. Le point le plus original est de récuser la similitude entre idéologie et religion comme entre idéologie et philosophie. Selon Besançon, la doctrine de Lénine est une gnose, qui donne à ses adeptes le sentiment d'une révélation du secret du monde et, partant, un sentiment d'invincibilité que jamais la réalité ne mettra en doute.

Chez Dominique Colas, étudiant de Maurice Duverger, l'objet étudié est encore plus restreint car il n'embrasse même pas les éléments de la formation du guide. Son travail pour définir *Le Léninisme* « consiste en une lecture du texte de Lénine et de lui seul », tel qu'il apparaît dans les 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> éditions des *Œuvres* publiées en URSS. L'auteur fait un énorme travail de classement thématique et lexicologique qu'il restitue dans un tableau ordonné : hystérie, forces et paroles, modèles (orchestre, armée, machine, usine), centralisme, dictature du parti unique et dictature dans le parti unique, contrôle, épuration ; terreur et brutalité. Chaque thème est traité de façon synchronique pour reconstituer un « code léniniste » invariant. On comprend que, tout au long des trente ans d'activité de

Lénine, ce code aurait peu subi l'influence des événements extérieurs et n'aurait fait l'objet d'une évolution intellectuelle qu'à la marge. Il deviendra ensuite le « code génétique » de tout le mouvement communiste. Dans le monde achronique des signifiants, on peut faire la lecture dans les deux sens, aussi bien de Lénine vers le mouvement communiste que du mouvement communiste vers Lénine. Cette méthode a des vertus heuristiques extraordinaires comme on peut le constater au chapitre VIII :

[le] parti léniniste [...] repose sur un principe d'épuration dont la forme extrême est la mort [...] En raison de] l'isomorphisme du parti et de la société [...] les formes génocidaires du communisme – au Cambodge par exemple – ne peuvent être taxées de déviations anti-léninistes, mais au plus de variations à l'intérieur du léninisme, car l'impératif de la propreté du parti et de la société est inscrit au cœur du projet léniniste<sup>256</sup>.

Pour commencer la démonstration, l'auteur reprend l'exergue du *Que faire ?* de Lénine : une citation de Lassalle dans une lettre à Marx en 1852. Toujours peu soucieux de la chronologie et du contexte, Dominique Colas déroule ensuite tout le vocabulaire utilisé par Lénine indifféremment entre 1902 et 1922 contre ses différents adversaires : fumier, détritrus, parasites, poux... La seule concession à l'historicité faite dans l'ouvrage est la mise en scène de deux moments clés de la carrière de Lénine, au début et à l'extrême fin. En 1900, « Lénine devient léniniste » en se défaisant de son amour/admiration pour Plékhanov. En 1923, un « Lénine hystérique et momifié » subit les avanies de Staline et d'un appareil qu'il a contribué à édifier. Le retentissement de l'ouvrage est tel<sup>257</sup> que Dominique Colas se voit confier la rédaction d'un « Que sais-je ? » sur *Lénine et le léninisme* (1987).

Après des décennies d'hagiographie et une succession de biographies peu critiques<sup>258</sup>, la figure de Lénine avait peut-être mérité d'être bousculée. L'écrivain Dominique Noguez s'y était brillamment employé avec *Lénine dada*, un pastiche de thèse universitaire qui pose Vladimir

Ilitch comme l'inspirateur d'un nihilisme artistique dont il aurait représenté le versant politique<sup>259</sup>. Pour autant, en visant Lénine, d'authentiques universitaires pouvaient-ils s'en prendre à Clio ? La muse de l'histoire aurait pu s'accommoder d'une méthode issue des sciences politiques voire de la gnoséologie. Elle peut aussi bien faire son miel d'une approche synchronique<sup>260</sup>, à condition qu'on veuille au moins faire de l'histoire, c'est-à-dire donner du sens aux phénomènes se déroulant dans le temps. Ici, la préoccupation est tout autre. Alain Besançon constate que « la fêlure qui s'était ouverte d'abord dans l'esprit d'un seul homme, puis ensuite, le 7 novembre 1917, dans une ville entière, ne s'est pas refermée et continue de s'élargir dans le monde entier ». Dominique Colas pose en 1982 une question rhétorique : « Par exemple le PCF et le Parti communiste afghan n'obéissent-ils pas à des mécanismes semblables alors qu'ils sont localisés dans deux sociétés radicalement étrangères l'une à l'autre ? » Mettre Lénine au purgatoire était surtout le moyen d'envoyer « L'URSS au purgatoire », pour reprendre Hélène Carrère d'Encausse, qui résume ainsi le basculement de l'opinion française entre 1975 et 1985<sup>261</sup>. La lutte contre le spectre du communisme qui hante toute la planète commande le raisonnement ; elle légitime un vocabulaire finalement aussi douteux que celui qui est reproché à Lénine. Chez Colas, il est question de « polymorphisme des perversions politiques », lesquelles se développent « sous une forme massive et organisée ». Besançon compare « le fou et l'idéologue » pour conclure qu'à la différence du second, le premier est enfermé quand il devient dangereux<sup>262</sup>. En fait, ces auteurs produisent un envers d'idéologie soviétique, une construction intellectuelle anhistorique qui surplombe la réalité plus qu'elle ne l'explique.

Décevante si on la compare aux apports des Leonard Schapiro ou Merle Fainsod, la soviétologie française était peut-être moins victime de son orientation politique que de son extrémisme méthodologique. Son optique conservatrice n'empêche pas Hélène Carrère d'Encausse de penser de façon féconde le rapport entre *Bolcheviks et nations* de 1917 à 1930<sup>263</sup> car, dans l'aller-retour entre les sources et l'analyse, le lecteur a toujours la possibilité de se former un jugement. L'« idéocratie » (pour reprendre le

terme de Martin Malia) décrite par Besançon et Colas est un système trop fermé pour satisfaire quiconque ne partage pas les présupposés des auteurs. En phase avec le renouveau de la guerre froide qui marque les années Reagan, cette approche occupe néanmoins l'espace intellectuel et institutionnel à un moment charnière où le passage du PS et du PC au pouvoir a dissipé les rêves formés à gauche depuis le Front populaire et Mai 1968. Si les « les trotskistes, les communistes et leurs périphériques » que brocardait Marc Ferro ont disparu, restent seulement les « anciens communistes » et leurs alliés dans la nouvelle « croisade anticommuniste »<sup>264</sup>.

Un milieu d'historiens adeptes de l'histoire sociale continue d'exister, comme en témoigne un numéro spécial des *Annales* consacré en 1985 à « L'URSS actuelle, ses origines, son analyse » et où Marc Ferro donne le ton. Les comptes rendus d'ouvrages<sup>265</sup> que publie la revue montrent surtout la vitalité de ce même courant aux États-Unis. Or l'édition française ne suit pas. Qui irait traduire des études sur les ouvriers de Moscou et Petrograd en 1917 ou, pire, sur la Garde rouge, alors que le drolatique *Avenir radieux* du dissident Alexandre Zinoviev est réédité pour la troisième fois en français<sup>266</sup> ? Et, dans la lutte d'influence qui se joue en France autour de l'histoire de l'URSS, il y a ce qui ne laisse pas de trace écrite, comme les règlements de comptes entre « collègues » pour désaccords idéologiques. Les anticommunistes bien en cours dans les institutions de recherche parisiennes pouvaient accuser tel spécialiste d'être lié au KGB pour la simple raison que ses opinions de gauche étaient connues, alors que ces opinions, hérétiques par rapport à l'histoire soviétique officielle, lui valaient l'interdiction d'accès aux sources à Moscou<sup>267</sup>.

L'opinion profonde change moins brusquement, sans doute car elle évolue au rythme plus lent des représentations qui associent toujours Octobre 17 à la grande geste du progrès humain. C'est en tout cas ce qu'on constate dans le gigantesque défilé organisé par le publicitaire Jean-Paul Goude pour le bicentenaire de la Révolution française le 14 juillet 1989. Sur les Champs-Élysées se succèdent les « tribus planétaires » dont

les Soviétiques. Des gardes de l'armée rouge, dans la tenue militaire de 1920 défilent au pas de l'oie, sous la neige artificielle lancée par des camions marqués *Glasnost*. Ils portent des drapeaux où est écrit en russe « liberté, égalité, fraternité ». Les danseuses du ballet Bierevska dansent sur un chœur russe. Un (faux) ours et une patineuse évoluent sur une patinoire portée par des marins soviétiques. Un char où évoluent des danseurs dans un décor et des tenues inspirées du « constructivisme » russe des années 1910<sup>268</sup>.

L'empilement des clichés liés à 1917 – de l'hiver russe à l'avant-garde artistique – est en équilibre instable. Les Soviétiques qui aident à la préparation du défilé n'aiment guère le parfum de parodie qu'exhale le cortège mais, à l'inverse, un commentateur télévisuel est gêné de leur simple présence : « Si on a du mal à fêter quelquefois 1793 en France, alors il est encore plus difficile de fêter certains moments, certaines perspectives, certains prolongements de la révolution soviétique ». Il semble que Jean-Paul Goude y tenait « précisément à cause de ce qui se passe actuellement en Union soviétique<sup>269</sup> », c'est-à-dire de la *perestroïka*. Ce chant du cygne d'un communisme apaisé et démocratique – présentable – ravive de l'intérêt voire de la sympathie pour la révolution russe en France. La biographie de Trotsky, que Pierre Broué préparait depuis des années aux archives de la Hoover Institution<sup>270</sup>, bénéficie de cet engouement. L'embellie est cependant trop brève pour que des travaux aient le temps d'émerger. En effet, le cours des événements est devenu plus rapide que celui de l'écriture. La quatrième de couverture de la petite histoire richement illustrée d'Antonella Salomoni présente la révolution russe de 1917 à 1924, moment de « l'émergence de l'une des grandes puissances de notre temps<sup>271</sup> ». Or, au moment de la publication, l'Union des républiques socialistes soviétiques n'existe plus depuis presque deux ans.

*D'Illusion en Livre noir*

Avec l'effondrement de l'URSS, l'argument majeur des études soviétiques en France depuis la guerre s'effondre aussi. Jean Bruhat ouvrait son « Que sais-je ? » de 1945 en célébrant « une puissance soviétique considérable, une autorité gouvernementale largement assise » qui apparaissaient comme la « conclusion normale d'une évolution qui fut à la fois politique et sociale, économique et intellectuelle ». Ce qui est réel est rationnel, la rationalité étant déduite de l'existence. Ce qui disparaît perd donc sa raison d'être et même sa raison d'avoir été. Du purgatoire, la révolution russe peut désormais être précipitée en enfer.

Le nautonier qui lui fait traverser l'Achéron n'a pas l'aspect revêché de Charon mais le sourire mélancolique de François Furet, qui publie en 1995 *Le Passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au XX<sup>e</sup> siècle*. Le ton est posé et la façon dont l'auteur embrasse tout un siècle de passions violentes lui confère la stature d'un sage. Quant à la révolution russe, il n'en dit guère de mal, vu qu'il n'en parle pas. L'essai porte sur l'*idée* et s'intéresse moins aux faits qu'à leur retentissement et moins aux hommes qu'à l'écho de leurs querelles. La stratégie de dévalorisation tient à ce jeu de miroirs constamment réorientés pour modifier l'image à convenance et surtout dissimuler l'objet premier. « Cette bénédiction donnée par l'histoire à un événement qui n'en méritait pas tant est due pour une grande part à la conjoncture exceptionnelle de 1917-1918 ». Hommage du vice à la vertu, la petite phrase assassine est aussi la reconnaissance de l'à-propos de la révolution d'Octobre, si bien que Furet n'ose pas réduire carrément l'événement à un « putsch rendu possible par l'occasion<sup>272</sup> ».

Pour le reste, le spécialiste de la Révolution française, qui ne cite en référence sur 1917 que *L'Utopie au pouvoir* d'Heller et Nekrich et l'histoire récemment traduite de Richard Pipes, reprend les lieux communs de l'historiographie totalitaire. Lénine « a inventé le parti idéologique à fidélité militaire [...] promettant aux initiés le pouvoir absolu au prix de leur obéissance aveugle ». Adoptant le point de vue d'une démocratie libérale peut-être imparfaite mais sûrement indépassable, Furet renvoie régulièrement dos à dos fascisme et communisme, tous deux « grandes réactions antilibérales et antidémocratiques de l'histoire européenne au

xx<sup>e</sup> siècle ». Il présente néanmoins le fascisme avant tout comme une réaction au danger communiste. Sa rencontre intellectuelle avec l'historien allemand Ernst Nolte, l'auteur de *La Guerre civile européenne 1917-1945*, n'a donc rien de fortuit. Mais, là encore, cette affirmation qui a choqué à l'époque n'est que la reconnaissance en creux des enjeux très réels de la révolution russe en Europe : l'extension de la vague révolutionnaire à toute l'Europe<sup>273</sup>.

Un autre terme employé par Furet fera également polémique à retardement, celui de « crime » imputé au communisme. Utilisé dès le premier chapitre du *Passé d'une illusion* sur « la passion révolutionnaire », on retrouve ce mot de « crime » en couverture du *Livre noir du communisme*, au-dessus du bandeau de l'éditeur annonçant 85 millions de morts. Le livre sort en novembre 1997, exactement pour le 80<sup>e</sup> anniversaire de la révolution bolchevique. La bombe médiatique espérée par l'éditeur explose. Stéphane Courtois, qui se prévaut d'une relation privilégiée avec Furet, fait de cette notion de crime du communisme le centre de sa problématique dans une introduction qui concentrera la polémique. Le premier et plus substantiel chapitre du *Livre noir*, « Un État contre son peuple, Violences, répressions, terreurs en Union soviétique<sup>274</sup> », qui couvre toute l'histoire de l'Union soviétique depuis 1917, fait moins l'objet de critiques. D'ailleurs, l'auteur de la contribution sur l'URSS, Nicolas Werth, s'est publiquement désolidarisé de l'introduction de Courtois<sup>275</sup>. La contribution de Werth s'ouvre sur quinze pages qui résument brillamment l'année 1917, et qui, sans abandonner la rigueur analytique, donnent à sentir l'embrasement populaire.

En cette même année 1997, il a publié dans la collection « Découvertes Gallimard » *La Russie en révolution*, qui a les mêmes qualités en plus d'une iconographie magnifique. L'idée fondamentale de Werth est de montrer la multiplicité des révolutions qui agitent le pays tout au long de l'année, sans lire l'ensemble du processus à la lumière de sa conclusion bolchevique. Pour la première fois, on sort totalement de la scansion en deux temps – Février/Octobre – qui rythmait tous les récits, pour redécouvrir le foisonnement de discussion et d'organisation qui avait saisi

toute la société russe, faisant de l'ex-empire des tsars « le pays le plus libre du monde ». Le vent libertaire qui souffle dans certaines pages de sa *Russie en révolution* donne corps à l'affirmation qui ouvre son chapitre dans le *Livre noir*. Il se présente comme un de ces historiens « qui refusent le schéma simpliste de l'historiographie libérale aujourd'hui dominante » et, sans adhérer à « la vulgate marxisante », il se réclame plutôt de la démarche de Marc Ferro et ne se situe pas du tout dans la filiation d'une analyse réactionnaire. C'est sans doute une des raisons de la tempête provoquée par le *Livre noir* : les auteurs font la critique du communisme « parce qu'ils demeurent ancrés à gauche », selon les mots de Courtois<sup>276</sup>.

Dans le *Livre noir*, la démonstration de Nicolas Werth qui suit cette déclaration de principes est d'autant plus implacable. Comme Marc Ferro avant lui, il montre le décalage entre ce que les soldats, les paysans, les ouvriers ou les allogènes mettent derrière le « pouvoir aux soviets », derrière les slogans de Paix, de Terre, de Contrôle ouvrier et de Droit des peuples, et le contenu qu'en donnent les bolcheviks. Seule force réellement organisée dans un pays qui se délite, ils prennent le pouvoir grâce à ce malentendu et s'y maintiennent par la force. Après quinze pages de révolution, suivent quatre-vingt-dix pages de répression en tout genre (notamment contre les protestations ouvrières) qui amènent le lecteur jusqu'en 1922. Les citations sont nombreuses et l'érudition difficile à prendre en défaut. Comme le notait Alain Blum,

Si on [...] aborde [les chapitres concernant l'URSS écrits par Nicolas Werth] dans une perspective autonome, séparée du cadre de l'ouvrage, on observe un véritable et remarquable travail d'historien – recueil de documents, synthèse des nombreux travaux aujourd'hui publiés, recherches originales.

Cet autre spécialiste de l'Union soviétique poursuivait :

Cependant, deux questions surgissent : l'une tient au parti pris de construire ce texte uniquement autour des victimes et des drames,

en laissant de côté l'analyse du système de pouvoir dans son ensemble, ou de la société et de ses oppositions ; la seconde tient à l'insertion de ces chapitres dans l'ensemble de l'ouvrage<sup>277</sup>.

Nous laisserons pour le moment la seconde question (qui tient plus au projet de Stéphane Courtois) pour nous concentrer sur la première qui touche au cœur de l'appréhension de la révolution russe. On pourrait dire que Nicolas Werth n'instruit le dossier qu'à charge. La brève description de l'année 17 connaît les nuances et les « paradoxes » alors que les cinq années suivantes n'apparaissent que sous le jour des organes de répression du nouveau régime. L'auteur qui reprochait à la vision libérale le récit de « la violence infligée à une société passive » le reproduit sur des dizaines de pages. L'opposition multiforme au bolchevisme n'est éclairée que par le feu des armes des tchékistes contre elle. En conséquence, l'appareil répressif qu'édifient les rouges semble opérer seul, non plus comme des unités de combattants dans une guerre civile mais comme une équipe de bourreaux avec des condamnés. Le fait que le choix soit assumé – « La Terreur bolchevique, la seule que nous évoquerons ici<sup>278</sup> » – n'enlève rien au problème épistémologique, d'autant plus qu'on ne disposait toujours pas à l'époque d'une histoire de la période 1918-1921 en français qui permette au lecteur de mettre en perspective l'action des bolcheviks.

De plus, même en ce qui concerne les « institutions de force » bolcheviques, le regard est trop rapide et englobant. La description du « bras armé de la dictature du prolétariat » commence par l'évocation du Comité militaire révolutionnaire de Petrograd, qui organisa l'insurrection d'Octobre, pour passer à la Tchéka, la Commission extraordinaire de lutte contre la contre-révolution, la spéculation et le sabotage. Les deux institutions sont clairement assimilées l'une à l'autre alors qu'elles n'ont absolument pas la même fonction, sauf à considérer *a priori* que la prise du pouvoir par les bolcheviks étant illégitime, tous leurs appareils politico-militaires relèvent du domaine de la répression. La confusion entre les instances répressives devient carrément tendancieuse quand l'expression « camp de concentration » voisine avec celle de « camp de la mort », alors

que, dans un article, Nicolas Werth avait expliqué que l'expression de *kontsentratsionny lager* désignait des camps d'internement et non des camps de travail forcé<sup>279</sup>. Le portrait de ceux qui s'engagent aux côtés des rouges est à peine esquissé, si ce n'est à travers une citation empruntée à l'historien italien Andrea Graziosi :

dévotion à la cause (ou plutôt au nouvel État) et indéniables capacités opérationnelles [,] conscience politique et sociale balbutiante, fort carriérisme, [...] brutalité avec les subordonnés, alcoolisme, népotisme [:] bon exemple de la manière dont l'« esprit » de la révolution plébéienne pénétrait le nouveau régime<sup>280</sup>.

Le parti pris semble évident, d'autant que Nicolas Werth avait su consacrer une étude aux « Premiers Tchékistes ». Elle montrait comment des activistes de l'année 17 étaient devenus des policiers, par exemple à l'occasion d'une fermeture d'usine mettant les anciens permanents des Comités d'usine dans l'obligation de trouver un nouveau gagne-pain<sup>281</sup>. En somme, le schéma d'un « État contre son peuple » qui donne son titre au chapitre ne semble pas pertinent pour la période révolutionnaire dans la mesure où l'État soviétique et le parti communiste se construisent largement *ex nihilo* à partir de membres des plus basses couches de la société.

Il faut aussi revenir aux présupposés de l'auteur qui disait s'inscrire en faux avec la « vulgate libérale » pour laquelle la révolution d'Octobre aurait été le « résultat d'une habile conspiration tramée par une poignée de fanatiques disciplinés et cyniques, dépourvue de toute réelle assise dans le pays ». Ici, il y a tromperie sur la marchandise dans la mesure où on nous présente comme « libérale » une vision de l'histoire totalitaire, nettement conservatrice, avec des tendances conspirationnistes. Différente, la vision libérale est fondée sur l'opposition État/société civile, cette dernière étant peut-être diverse, mais pas irrémédiablement fracturée. Exprimant sa pluralité par des corps intermédiaires, la société civile

conserve assez de cohésion pour faire valoir ses droits face au pouvoir, et elle tente de façonner l'État de façon à ce qu'il respecte la volonté générale et les libertés de chacun. À ces conditions, une révolution est légitime d'un point de vue libéral.

C'est en ce sens que la vision libérale s'oppose à l'analyse marxiste qui pointe d'abord les contradictions entre groupes sociaux et voit l'État comme l'outil d'une des classes en présence. Sans demander à Nicolas Werth de devenir marxiste, on peut mettre en évidence le point aveugle du tableau qu'il présente : s'il constate l'opposition radicale entre classes, nations, etc., c'est comme une exception à la norme. Les pages « libertaires » qu'il consacre au bourgeoisement d'auto-organisation du printemps 1917 servent de toile de fond à la description d'un pouvoir en pleine déréliction. Les mesures démocratiques prises par le gouvernement provisoire sont présentées comme autant de preuves de faiblesse et donc, « face à l'attentisme du gouvernement, la société continua à s'organiser de façon autonome ». Le regret est net et il fait penser aux notions d'excès et de surenchère dont François Furet usait et abusait pour « penser la Révolution française<sup>282</sup> ». Or elles ne permettent pas de comprendre que, si le pouvoir était faible sous Kerensky, c'est justement parce que la société était fracturée : plus personne ne croyait à un « intérêt général ». Chaque classe et nation cherchait de plus en plus une solution pour elle-même et, à un niveau très général, la coercition bolchevique est la tentative de « tenir tout le monde ensemble ».

Faute de reconnaître le déchirement du tissu social et la volonté largement partagée à l'époque de trouver une solution *radicale* aux problèmes, Nicolas Werth en revient forcément au rôle de la « poignée de fanatiques disciplinés » : Lénine a toujours voulu déchaîner la violence et son slogan internationaliste de « transformation de la guerre impérialiste en guerre civile » en 1914 le prouve ; c'est toujours lui qui coupe volontairement les ponts avec les autres tendances pour gouverner seul. Chez Werth, la logique de cette analyse finira par l'emporter sur les professions de foi. En 2007, il reprend le relevé lexicographique de Dominique Colas (« insecte nuisible », « poux », « vermine »,

« microbes ») et adopte sa théorie qui explique largement les massacres par le vocabulaire de l'épuration chez Lénine<sup>283</sup>.

Si la démarche de Nicolas Werth reste empreinte d'une certaine ambiguïté<sup>284</sup>, celle de Stéphane Courtois est claire. Dans sa propre activité d'historien, il s'était toujours employé à dénoncer l'action du PCF, particulièrement pendant la guerre et surtout d'un point de vue assez « policier », en jetant la lumière sur telle ou telle « affaire ». Avec le *Livre noir*, il vise moins le communisme soviétique déjà défunt qu'une « culture révolutionnaire » typiquement française et dont « beaucoup de gens n'arrivent pas à s'arracher »<sup>285</sup>. En ce sens, Courtois, l'ancien maoïste, poursuit bien l'œuvre de Furet, l'ancien stalinien. Et, par la volonté de brouiller les pistes idéologiques, il emprunte au Souvarine des années 1950-1960. Ainsi, il entraîna Jean-Louis Panné et Sylvain Boulouque au siège du syndicat révolutionnaire CNT pour présenter l'ouvrage. Assumant le rôle du « diable », Courtois était ravi de semer la zizanie dans des rangs libertaires partagés entre la volonté de dénoncer le communisme autoritaire et la conscience des visées littéralement contre-révolutionnaires du *Livre noir*<sup>286</sup>.

On peut se demander ce qui a fait le succès de gens qui n'ajoutaient pas grand-chose à ce que Souvarine avait déjà dit cinquante ans plus tôt. Plus que l'originalité du propos, c'est sa cohérence et sa prégnance qui ont marqué l'opinion. De Besançon et Colas à Courtois et Werth, une vision globale de la révolution russe s'est formée et imposée en vingt ans, de la même façon que celle du PCF avait gagné l'hégémonie entre les années 1930 et 1950. Rappelons que le PCF avait défendu sa version d'Octobre par les moyens parfaitement démocratiques de l'édition dans un système pluraliste. Il avait proposé au public une large gamme d'ouvrages allant du roman à l'essai politique en passant par le témoignage et le livre d'histoire, exprimant tous la même idéologie. Finalement, à la faveur du philosoviétisme d'après guerre, ce pilonnage éditorial avait porté ses fruits et tant l'opinion savante que le grand public avaient adopté une version édulcorée du récit stalinien sur 1917.

Les points communs avec la vague anticomuniste des années 1980

sont patents, même s'il y a une différence fondamentale. Le parti communiste avait œuvré consciemment pour promouvoir son approche alors qu'il n'y a pas de « chef d'orchestre clandestin » derrière le succès du dénigrement de la révolution russe. Pour le reste, on retrouve néanmoins, dans une inspiration idéologique commune, la constitution d'un corpus éditorial large, incluant des textes narratifs (*La Roue rouge* de Soljenitsyne, les mémoires de militants anti-bolcheviques) et analytiques (de l'approche théorique du léninisme à la fresque de Furet et aux travaux pratiques du *Livre noir*). De même que *L'Histoire de la Révolution russe* patronnée par Gorki s'était imposée dans les milieux académiques malgré son orientation et grâce à sa richesse documentaire et factuelle, la maîtrise des sources dont Nicolas Werth fait montre donne du crédit au projet de Courtois. L'ensemble de ces publications accompagne et confirme le retournement de l'opinion entamé dans la décennie suivant 1968 et participe ainsi d'une démarche politique.

### *L'ère des victimes*

Pour être audible, une réponse aurait dû être globale (en embrassant tous les problèmes soulevés, de la révolution au communisme) et structurée (en privilégiant un axe argumentatif). C'était impossible, tant pour des raisons politiques et idéologiques qu'intellectuelles. Politiquement, quel contre-projet opposer à ceux qui, de Besançon à Furet et Courtois, se réclament de la démocratie ? Idéologiquement, l'époque étant à « l'affaissement des grands paradigmes », il n'était pas question de déconstruire le marxisme pour réinstaurer une philosophie de l'histoire. Ce qui avait par ailleurs choqué les milieux universitaires dans le *Livre noir* était une mise en scène et une médiatisation qui sortaient des us et coutumes académiques et qu'il ne convenait donc pas d'imiter. La lutte contre le *Livre noir* s'annonçait dès lors inégale, en tout cas sur le terrain de l'opinion publique.

Écrit en réponse au projet de Courtois, *Le Siècle des communismes* assume le handicap d'une attitude académique vertueuse. L'introduction, cosignée dans une démarche collective par les sept architectes du livre,

insiste pour briser d'un même mouvement tant l'ancien prêt-à-penser stalinien que le nouveau, totalitarien. Dans l'histoire du mouvement communiste à travers le monde au long du xx<sup>e</sup> siècle, on ne peut déduire aucune unité *du* communisme ; on doit au contraire constater la pluralité *des* communismes. De même, pour les auteurs, la notion de classe (ouvrière notamment) fait plutôt écran à la compréhension des phénomènes<sup>287</sup>. Dans le même esprit de remise en cause des *doxas*, les deux contributeurs qui évoquent la Russie en 1917-1921 refusent d'y voir une rupture et insistent sur les continuités de l'histoire russe à l'œuvre dans la constitution du régime soviétique.

Claudio Sergio Ingerflom détaille les traits du pouvoir communiste généralement associés au totalitarisme et qui sont en fait un héritage de la Russie tsariste : une société trop fragmentée pour qu'existe une réelle lutte des classes, trop polarisée dans un rapport individu/autocrate pour que se constitue un citoyen, trop violente pour permettre la confrontation démocratique des idées. La conception léniniste du Parti est une tentative, dans la lignée du « mouvement de libération russe », pour briser la fatalité de l'asiatisme (*aziatchtchina*) et de l'auto-oppression (*samodurstvo*) qui pèse sur les peuples de l'empire. Or, distinct de la société grâce à la stricte sélection de ses membres mais intervenant sur elle, le Parti reproduit à une échelle plus vaste les tares du mode de fonctionnement autocratique, et sa prise du pouvoir à la faveur de la révolution est bien le signe du manque de maturité de la société. Claudio Sergio Ingerflom résumait la thèse qu'il avait développée en 1988 dans *Le Citoyen impossible – Les racines russes du léninisme*<sup>288</sup>, ouvrage qui avait pris le contre-pied du léninisme désincarné présenté par Alain Besançon et Dominique Colas. Néanmoins, en contestant le cadre explicatif de ces auteurs, Ingerflom confirmait nombre de leurs observations. Surtout, à soixante ans de distance, il retrouvait les conclusions du juriste libéral émigré Boris Nolde :

C'est l'histoire russe qui continue pendant les années révolutionnaires. Le peuple russe a pu, au cours de son existence, former un grand État et le doter d'un pouvoir énorme. Mais ses

destinées historiques ne lui ont pas permis de faire naître le *citoyen* et de créer une charpente sociale forte et résistante. C'est le *sujet*, non le *citoyen*, qui a fait la révolution russe<sup>289</sup>.

Dans une démarche similaire, l'historien américain Peter Holquist traite la question de la violence dans *Le Siècle des communismes* et démontre de façon convaincante que toutes les pratiques énumérées dans le *Livre noir* (réquisitions de vivres, exactions contre des populations préalablement recensées de façon bureaucratique, militarisation de la politique, utilisation des moyens de la guerre moderne contre des civils...) avaient déjà été utilisées par les gouvernements précédant les bolcheviks, ces derniers n'ayant fait que les systématiser. En résumant les acquis de sa recherche sur la région du Don de 1914 à 1921, Peter Holquist rejoint les travaux qui constatent une montée générale des violences institutionnelles depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle et observent les effets de la brutalisation des populations induits par la Première Guerre mondiale. Néanmoins, dans l'article qu'il destine au lecteur français dans *Le Siècle des communismes*, les dynamiques révolutionnaires sont absentes. À force d'insister sur les continuités, on méconnaît la rupture, réelle. Concernant la Russie de 1917, *Le Siècle des communismes* ne tient pas sa promesse d'étudier « l'utopie d'un pouvoir politique *effectivement* exercé par les classes populaires », d'autant que les chapitres spécifiques sur les paysans ou les ouvriers sont trop rapides pour appréhender le problème<sup>290</sup>.

Les auteurs du *Siècle des communismes* voulaient dépasser la querelle historiographique des années 1970-1980, quand l'« histoire sociale » s'opposait à l'approche politique de l'école totalitarienne. Sabine Dullin se demande « si le recours à des modèles est nécessaire pour comprendre l'URSS » et elle en appelle à « une histoire sociale du politique ». D'autres retourneront la proposition en promouvant par la suite une « histoire politique du social »<sup>291</sup>. Ce qui détermine désormais l'appréhension de la révolution n'est plus le choix entre histoire politique et histoire sociale, mais la définition d'un objet d'étude. On le voit en comparant les travaux de Peter Holquist à ceux du plus fervent défenseur de l'histoire sociale en

France, Jean-Paul Depretto. Alors qu'Holquist prend comme périodisation les années 1914-1922, Jean-Paul Depretto choisit comme cadre de son ouvrage les années 1918-1936 et exclut ainsi les années de guerre mondiale et de révolution. Contrairement à Holquist qui fait une généalogie de la violence et de l'autoritarisme pour contextualiser le bolchevisme, Depretto aboutit à des conclusions assez similaires à celles de Nicolas Werth. Il observe uniquement après Octobre la répression contre la paysannerie ainsi que la perte d'indépendance des coopératives et des syndicats conçus comme des organisations de la société civile. Son « histoire sociale du régime soviétique » est donc aussi bien une « histoire sociale de la dictature soviétique »<sup>292</sup>.

On comprend alors pourquoi la modération du propos n'évite pas au *Siècle des communismes* des accusations en idéologie<sup>293</sup>. Toute mise en contexte de la violence bolchevique passe désormais pour une justification chez les historiens français. Les oppositions les plus directes à François Furet et Stéphane Courtois s'expriment donc ailleurs. Eric Hobsbawm publie en anglais en 1994 *L'Âge des extrêmes – Histoire du court XX<sup>e</sup> siècle*, couvrant presque exactement le « siècle soviétique », de 1914 à 1991. Dans ce vaste tableau, l'historien marxiste n'accorde qu'une place mesurée à la révolution russe, mais il a justement le mérite de la replacer dans son contexte. Une « guerre de trente et un ans » déchire l'Europe jusqu'en 1945. Le bolchevisme est une réponse à la crise ouverte en 1914, réponse qui s'improvise dans le chaos russe de 1917 pour devenir une proposition de « révolution mondiale » dans le champ de ruines qu'est l'Europe en 1918. On voit chez Hobsbawm à la fois la tendance à « particulariser » le communisme pour éviter l'accusation d'universalisme totalitaire et le souci de contextualiser la guerre civile européenne pour sortir du simple affrontement communisme/nazisme mis en scène par Nolte et Furet. En France, la réception est glaciale. Si la revue *Le Débat* consacre un numéro à l'ouvrage, c'est pour le critiquer devant un public français qui n'y a pas accès et qui, d'après elle, ne s'y intéresserait pas de toute façon<sup>294</sup>. Seul l'engagement du *Monde diplomatique* en permet la traduction en 1999 et son succès en librairie prouve l'existence d'un public

qui attend autre chose qu'un *Livre noir*<sup>295</sup>.

Dans les années qui ont suivi, le problème de la guerre civile européenne a été étudié en France par Enzo Traverso. À partir d'une interrogation sur l'extermination des Juifs, il est remonté aux sources de la barbarie en Europe, cherchant, après Hannah Arendt, à dégager tant l'origine du concept de totalitarisme que la généalogie des meurtres de masse, dans les colonies particulièrement<sup>296</sup>. Prenant position contre l'anticommunisme des Furet, Courtois et Nolte<sup>297</sup>, Traverso assume une position d'intellectuel critique et pas seulement de spécialiste. Ainsi, menée essentiellement sur le plan de l'histoire des idées, sa recherche recoupe celle de Peter Holquist menée à partir des archives russes pour mettre en évidence la continuité des pratiques de violence. Mais, à la différence de l'historien américain, Enzo Traverso garde au centre de sa réflexion la question de l'émancipation qui anime la révolution russe et lui sert à différencier aussi bien « violence chaude » et « violence froide » qu'autoritarisme bolchevique et totalitarisme stalinien<sup>298</sup>.

Embrassant tout le xx<sup>e</sup> siècle, Hobsbawm et Traverso sont forcément trop brefs sur les événements de Russie. Dans un esprit voisin du leur, l'historien américain Arno J. Mayer a en revanche consacré un gros livre spécifiquement aux phénomènes de *Violence, vengeance, [et de] terreur aux temps de la Révolution française et de la révolution russe*<sup>299</sup>. Traduit dès 2002, l'ouvrage intervient à bon droit dans le débat français. En effet, Mayer en avait eu l'idée en France en 1989 en constatant à la fois la mode comparatiste entre terreur robespierriste et terreur léniniste et l'indigence historique de ces rapprochements. Ce spécialiste de l'Europe au seuil de la Shoah considère que les deux révolutions étaient l'unique porte d'entrée vers la modernité. Totalement à rebours de Furet, Courtois et Werth, il rappelle que la Terreur ne naît pas d'une idéologie mais de la déstabilisation de l'ordre social, dans une dialectique entre révolution et contre-révolution. L'exacerbation des conflits se nourrit également des contradictions villes/campagne, particulièrement fortes en 1789 comme en 1917.

En plus de la leçon venue d'outre-Atlantique, les défenseurs de la

nouvelle vulgate se virent également reprendre par Claude Lefort. L'ancien animateur de *Socialisme ou barbarie* dans les années 1950 avait été un des artisans du retournement « antitotalitaire » vingt ans plus tard, en promouvant la figure de Soljenitsyne<sup>300</sup>. Néanmoins, en lisant *Le Passé d'une illusion* de Furet et *La Tragédie soviétique* de Martin Malia, Lefort prend conscience que le concept de totalitarisme, qu'il a toujours promu, est désormais synonyme d'*idéocratie*. Le communisme, qui apparaît ainsi sans enracinement dans le réel, n'aurait été qu'une illusion et son règne une parenthèse. Sans revenir sur son rejet du léninisme<sup>301</sup>, Lefort soutient que « si seul le bolchevisme a réussi à établir un nouveau régime », c'est qu'« il a su répondre » à des aspirations, « donner un débouché » à des courants de la société russe. Et Claude Lefort de rappeler ce qu'est une révolution aux oublieux qui s'en proclament les spécialistes :

La révolution consiste [...], dans son premier mouvement, en un soulèvement populaire. Des individus en masse, dans des lieux divers, dont la condition requérait l'obéissance à des supérieurs tenus pour légitimes, enfreignent leurs ordres et affirment leurs droits comme s'ils avaient la loi de leur côté<sup>302</sup>.

Avis divergents, mises au point et réserves pèsent peu au tournant des années 2000 : la machine antitotalitaire lancée dans l'après 68 a pris du poids et de la vitesse. Volant au secours de la victoire, les mécanismes institutionnels embrayent sur la dynamique idéologique. Les médias se font concurrence pour relayer le nouveau credo. *Le Figaro Magazine*, évidemment, fait son miel du *Livre noir*. Dans sa présentation d'un entretien croisé entre Stéphane Courtois et Ernst Nolte, Jean-François Revel « de l'Académie française » affirme que « l'extermination hitlérienne fut aussi méticuleusement programmée que l'extermination léniniste<sup>303</sup> ». Le magazine *L'Histoire* publie trois dossiers aux titres évocateurs : « Révolution et tragédie : le siècle communiste » (1998), « Cent millions de morts ? Les crimes du communisme » (2000), « Archives inédites : les crimes cachés du communisme de Lénine à Pol

Pot » (2007). Pour évoquer la révolution, Dominique Colas et Nicolas Werth convergent pour mettre en cause « Lénine, aussi coupable que Staline ». Pour le 90<sup>e</sup> anniversaire d'Octobre, la rédaction cite Anatole France au premier degré : « La folie de la Révolution fut de vouloir instituer la vertu sur Terre. Quand on veut les hommes bons [...], on est amené fatalement à vouloir les tuer tous<sup>304</sup> ». Pour ne pas être en reste, *Le Monde* consacre une série d'articles à l'événement : « Un étrange coup d'État », « La griffe de Lénine », « Tout est permis<sup>305</sup> ». Dans une habile mise en scène, le journaliste Jan Krauze escamote la révolution populaire déclenchée en février 1917 pour se concentrer sur le cénacle bolchevique. Dès le second paragraphe, il place Staline aux côtés de Lénine. Par ailleurs, il brode sur cette trame des inventions et des descriptions tendancieuses puisées dans le livre de Claude Anet (1917-1919) qui venait d'être réédité. Reconnaissons donc que Jan Krauze s'inscrit dans une certaine tradition journalistique française.

Les programmes scolaires d'histoire reflètent aussi l'influence du *Passé d'une illusion* et du *Livre noir*. À partir de 1998, la période 1914-1945 est étudiée en classe de troisième sous le titre « guerres, démocratie, totalitarisme ». En mettant « démocratie » et « totalitarisme » au singulier, on est clairement dans une vision ultra-furetienne qui met communisme et nazisme sur un pied d'égalité. Comme cette assimilation excédait le comparatisme désormais promu au rang de *credo*, le ministère de l'Éducation nationale revient partiellement au pluriel en 2002 : « Guerres, démocraties et totalitarismes<sup>306</sup> ». De toute façon, la révolution russe n'a plus d'intérêt qu'en tant qu'origine d'un système de domination. Sous le titre « L'URSS de Staline »,

l'étude porte sur la naissance de l'URSS et la construction d'un régime totalitaire qui impose la collectivisation de l'économie et l'encadrement de l'homme et de la société (3<sup>e</sup>, 1998).

Indépendamment de son biais politique, cette vision rétrospective de l'histoire reproduit le récit stalinien d'une prédestination de l'événement.

Elle fait bon marché des luttes politiques et sociales qui ont eu pour cadre la Russie entre 1917 et 1921, voire 1929. De ce point de vue, ce n'est pas seulement le communisme qui est visé, mais bien tout le phénomène révolutionnaire. On ne peut s'empêcher de penser au programme de Stéphane Courtois visant à éradiquer la « culture révolutionnaire<sup>307</sup> ». Depuis 2000, aucune des multiples réformes de l'Éducation et des incessantes polémiques sur les programmes d'histoire n'est venue mettre en cause cette inflexion. La même présentation de l'histoire s'est également diffusée à l'Université comme on le constate à la lecture de la synthèse sur l'URSS écrite par Andrea Graziosi dans la collection *Nouvelle Clio*<sup>308</sup>. D'ailleurs, dès les années 1990, le terme de « communisme » avait peu à peu supplanté celui de « stalinisme » pour qualifier les caractères dictatoriaux du régime soviétique indifféremment de 1917 à sa fin.

Au-delà du dénigrement, on assiste tout bonnement à l'effacement de l'événement sur le tableau noir<sup>309</sup> et les générations grandies après 1991 n'en sauront presque rien. Réduite à la portion congrue, la révolution russe à l'école n'est sauvée en tant que telle que par un autre courant ascendant des années 1990. Parallèlement à la question du totalitarisme, celle de la « brutalisation » des sociétés s'est imposée à mesure que la guerre de 1914-1918 occupait un espace mémoriel croissant. Le programme de troisième de 2013 résume ainsi les enjeux : « La Première Guerre mondiale bouleverse les États et les sociétés : elle est caractérisée par une violence de masse ; avec la révolution russe, elle engendre une vague de révolutions en Europe<sup>310</sup> ». Sans entrer dans le débat autour du concept de « brutalisation<sup>311</sup> », envisageons le changement de point de vue sur l'histoire qu'induit l'attention prêtée à la violence.

Auparavant, l'Histoire jugeait les acteurs à l'aune de leurs ambitions : les guerres de Louis XIV ou de Napoléon étaient néfastes parce qu'elles avaient finalement affaibli la nation. Quand on compare le destin historiographique des deux conflits mondiaux, on voit que ce critère de l'adéquation au projet fonctionnait encore au XX<sup>e</sup> siècle. « Guerre du droit » finalement incapable d'instaurer la justice entre les nations, la

Première Guerre mondiale n'entérine que la défaite de la civilisation européenne. La Seconde au contraire garde l'image d'une victoire des démocraties contre la barbarie nazie. Depuis les années 1960, le retour de la mémoire de l'extermination des Juifs a inauguré « l'ère du témoin » qui est aussi « l'ère des victimes »<sup>312</sup>. Au lieu de porter le regard sur les acteurs traditionnels, sur ceux qui « faisaient l'histoire », on s'intéresse désormais à ceux qui ont enduré des violences et plus généralement qui ont subi le processus historique. Pour une révolution russe enfermée dans le carcan du récit totalitaire, c'est la dernière échappée possible pour retourner au concret.

En 2007, la traduction de *La Révolution russe, la tragédie d'un peuple* d'Orlando Figes arrive donc à point en France, même si c'est plus de dix ans après la première publication. En avant-propos, l'auteur affirme que « la façon la plus commode de donner une idée de l'ampleur de la révolution est de dresser la liste des diverses façons dont elle consomma des vies humaines ». Il énumère les victimes de la répression tsariste, comme celles des groupes révolutionnaires, les morts au combat des insurrections et de la guerre civile, les martyrs des terreur, blanche et rouge, les morts de maladie et faim... Certes, l'historien britannique a

tâché de présenter les grandes forces sociales – la paysannerie, la classe ouvrière, les soldats et les minorités nationales – comme des acteurs de leur propre drame révolutionnaire plutôt que des “victimes” de la révolution. [Toutefois] c'est l'histoire de gens [...] qui agissent animés de nobles sentiments, pour découvrir plus tard que le résultat était très différent<sup>313</sup>.

Dans cette histoire qui connaît des causalités mais qui n'a plus de sens, même totalitaire, des pans entiers des explications traditionnelles disparaissent : « peu de place pour la révolution industrielle, pour la dimension impériale de la Russie, la politique internationale » note Alain Blum<sup>314</sup>.

Dégagé de la nécessité de démontrer, l'historien peut être assez

équitablement critique avec les acteurs en présence. S'il s'en prend aux bolcheviks et au système qu'ils mettent en place, il n'épargne ni leurs opposants ni les anciens maîtres de la Russie. L'ordre qui manque donc dans la marche de l'Histoire est restauré par l'écriture. L'auteur « met en scène » la révolution avec talent et dans un cadre à sa mesure. En ouvrant le récit par la famine de 1891 pour le clore à la mort de Lénine en 1924, il se donne les moyens de broser un véritable tableau de la société. Il en a néanmoins une conception assez subjectiviste.

Le récit de *La Révolution russe* se faufile entre les sphères privée et publique. Chaque fois que c'est possible, j'ai tâché de souligner l'aspect humain de ses grands événements en écoutant la voix d'individus dont la vie s'est trouvée emportée dans la tempête<sup>315</sup>.

En intercalant des fragments de carnets ou de correspondance d'anonymes et de célébrités dans la narration, Figes rend son livre très vivant. Cette habileté de l'écrivain qui propose au lecteur des personnages auxquels s'identifier est en même temps la marque de l'écriture victimaire : on glisse de la réflexion vers l'empathie et la compassion peut être ressentie également pour des personnes ayant fait des choix antagoniques.

Préfacier bienveillant mais distancié, Marc Ferro s'interrogeait : « Le magnifique ouvrage d'Orlando Figes ouvre-t-il une renaissance des analyses sur les sociétés en révolution ? » On peut en douter. En effet, Enzo Traverso a pointé le risque que « l'humanitarisme » soit transformé en « clé de lecture de l'histoire qui efface toutes les causes des conflits »<sup>316</sup>. Un récent ouvrage, un des rares consacré par un chercheur français à la période révolutionnaire ces dernières années, donne à y réfléchir. Thomas Chopard traite de l'année 1919 dans le centre de l'Ukraine sous ce titre sans équivoque : *Le Martyre de Kiev*. Fondé sur un remarquable travail d'archives croisées avec des témoignages, le livre entend écrire sur « guerre et révolution, une histoire au ras du sol ». Il choisit de limiter le propos aux problèmes de violence. « C'est surtout le pire de ce qu'a engendré la guerre civile qui se dégagera des détails de

cette chronique ». L'auteur oppose les processus de « stigmatisation sociale, politique et ethnique » qui animent la guerre civile dans l'ex-Empire russe au consensus du « deuil collectif [...] matérialis[é] dans les pays occidentaux [par] les figures du soldat inconnu ou les monuments aux morts ». La violence à l'est n'est pensée qu'en référence au traumatisme de la guerre à l'ouest de l'Europe<sup>317</sup>.

Dès la première page, la révolution apparaît donc comme un phénomène subsidiaire, sinon un produit dérivé de la guerre.

En 1919, tandis que l'Europe recouvrait une paix précaire, les débris de ses empires s'enfonçaient dans une nouvelle guerre. Aux frontières occidentales de l'ancien empire russe, où la révolution de 1917 achevait de dissoudre l'emprise des capitales impériales, des souverainetés nouvelles s'étaient esquissées<sup>318</sup>.

L'auteur ne situe pas son travail dans « l'analyse des sociétés en révolution », mais plutôt dans l'étude de la sortie du conflit mondial. Même s'il est attentif à la dynamique des groupes sociaux et nationaux ainsi qu'aux prises de positions idéologiques, sa vision est sans doute moins influencée par la conscience du moment où l'ordre du monde chancela vers 1917 que par le spectacle sanglant et absurde des guerres civiles auquel on assiste depuis 1991.

### *Retrouver les acteurs de l'histoire*

À rebours des interprétations qui dominent aujourd'hui, une autre lecture de la révolution russe reste possible. Elle n'émane pas d'une « école » constituée mais suppose de parcourir des chemins de traverse dans la bibliographie. On trouvera ainsi des ouvrages francophones qui n'ont pas reçu l'attention méritée, des livres étrangers qui attendent toujours leur traducteur<sup>319</sup> et des articles qui montrent la possibilité d'ouvrir de nouvelles voies de recherche.

Le nœud de contradictions (économiques, sociales et politiques) que présente la Russie d'avant 1917<sup>320</sup> n'est pas sans évoquer la situation de bien des pays du « Sud » de nos jours, emportés dans le tourbillon de la mondialisation. L'existence d'un milieu révolutionnaire soudé par une éthique commune<sup>321</sup> est sans doute une clé pour comprendre le passage de la révolte à la révolution en Russie alors que les « printemps » contestataires contemporains semblent aboutir à des impasses. La place du bolchevisme dans cette nébuleuse contestataire continue de faire débat. À rebours d'un Lénine souvent décrit comme intrinsèquement sectaire et/ou purement russe, des travaux récents soulignent son enracinement dans les problématiques du temps. Jean-Jacques Marie rappelle le caractère empirique et pragmatique de la pensée et de l'action du leader bolchevique et Lars Lih insiste sur l'influence profonde de la social-démocratie allemande et singulièrement de Kautsky sur lui<sup>322</sup>. De plus, le rapport entre « masses » révoltées et intellectuels révolutionnaires n'a rien de simple et n'a pas connu un développement continu.

L'intelligentsia radicale avait fait beaucoup d'efforts pour inclure les ouvriers dans la [...] la Russie Clandestine [révolutionnaire]. Quand ces efforts portèrent leurs fruits [avec la révolution de 1905], une fraction significative de l'intelligentsia s'était désenchantée de la mythologie radicale. Une situation paradoxale s'était créée, assez douloureuse pour les deux parties. Indépendamment de la volonté de l'intelligentsia, des éléments de la mythologie qu'elle avait créée étaient adoptés et réanimés dans le cadre du mouvement ouvrier<sup>323</sup>.

Le ressentiment des classes pauvres contre ceux qui s'en étaient voulu les guides avait une longue histoire et l'isolement du bolchevisme par rapport à la « société éduquée » était l'autre face de sa proximité avec les classes laborieuses, bien avant l'automne 1917. Dans cette lignée, il serait intéressant de suivre jusqu'en 1917 et au-delà les itinéraires biographiques de plébéiens radicalisés par la première révolution russe de 1905.

La guerre, on le sait, a fait elle aussi sourdre la révolte<sup>324</sup>. Elle n'a pas agi sur les esprits seulement par dégoût des combats et des destructions. Elle a provoqué un gigantesque brassage de population, de réfugiés, de déportés et tout simplement de soldats, arrachés de leur cadre de vie pour être projetés dans un environnement social inconnu. L'influence délétère de la guerre sur les mœurs a été notée par les historiens. Alors que les migrations provoquées par les guerres et la misère occupent aujourd'hui la une des médias, rappelons que les déplacements et déracinements de 1914-1917 ont été l'occasion d'une prise de conscience sociale et ont joué le rôle d'un ferment révolutionnaire. Un soldat russe déclarait à l'infirmière Sophia Ferdortchenko :

C'est qu'avant je ne savais pas à quel point les riches vivaient bien. Ici [au front,] on a commencé à nous loger dans des maisons réquisitionnées et j'ai vu à quel point c'était bien ; j'ai vu par terre et sur les murs toutes les sortes de choses qu'ils possèdent ; partout dans la maison, il y a des choses chères, belles et qui ne servent à rien. Maintenant, je vivrai de cette façon et pas avec les cafards<sup>325</sup>.

On connaît la trajectoire d'écrivains majeurs comme Victor Chklovski ou l'Ukrainien Mykola Khvylovy<sup>326</sup>, des tranchées aux comités de régiment et à l'engagement dans la guerre civile. Mais qu'en est-il du reste de la « génération du feu » dans l'Empire russe ?

Concernant l'année 1917, on est encore loin de pouvoir s'en faire une idée complète en français. Les ouvrages fondamentaux de Rabinowitch, Smith, Wade, Koenker et Rosenberg<sup>327</sup> ne sont toujours pas traduits. La publication de documents originaux reste également peu développée. Si Marc Ferro y a contribué, un recueil en anglais, malheureusement encore indisponible en français, a donné la priorité aux « voix d'en bas » et à l'analyse du « langage de la révolution populaire »<sup>328</sup>. Un livre important, là encore non traduit en français, aide également à décoder « le langage et les symboles de 1917<sup>329</sup> ». Il est coécrit par Boris Kolonitskii, un des rares historiens russes s'intéressant à la question, et Orlando Figes. Il rend sans

doute mieux justice aux qualités d'historien de ce dernier que la monumentale *Tragédie d'un peuple*, un peu trop scénarisée. Cet ouvrage souligne de façon originale la montée du culte du chef, notamment autour de la figure du général Kornilov, et revient sur les formes de radicalisation des ouvriers et des paysans.

Le traitement de ces deux groupes sociaux n'est pas équilibré dans l'historiographie française. En raison de son opposition aux bolcheviks, la paysannerie a fait l'objet d'une certaine attention<sup>330</sup> alors que la classe ouvrière est rarement évoquée chez nous. En plus de ceux de Jean-Paul Depretto, les travaux de l'historien russe Dmitri Tchourakov, lui aussi peu suspect de sympathie pour les bolcheviks, mériteraient d'être plus largement connus. Ils éclairent les pratiques autogestionnaires et les protestations émanant des usines en 1917-1918<sup>331</sup>. De façon ambitieuse et originale, Rita di Leo, formée dans l'extrême gauche *opéraïste* italienne, a tenté de raisonner sur l'expérience soviétique en adoptant le « point de vue ouvrier ». Considérant que « le destin des ouvriers, des paysans et du peuple » était « intrinsèque au destin du socialisme et du communisme », elle en a tiré la conclusion – malheureusement un peu courte – que l'effondrement final du régime était de leur responsabilité<sup>332</sup>. Le sort du monde ouvrier dans la guerre civile – moment crucial – reste finalement toujours méconnu.

Encore plus ignoré du lecteur français, l'élan utopique de la révolution russe a fait l'objet d'un livre roboratif de l'historien Richard Stites, intitulé *Rêves révolutionnaires*<sup>333</sup>, où il évoque non seulement les écrits mais surtout les pratiques. Sans angélisme, il sort de l'oubli autant les pratiques qui remettent en cause les pouvoirs (les orchestres sans chef, par exemple) que celles qui semblent anticiper l'ordre stalinien (le culte de la machine notamment). Dans la même veine, Lynn Mally a fait redécouvrir la « culture prolétarienne » (*Proletkult*)<sup>334</sup>. Longtemps assimilée à la littérature prolétarienne par laquelle Staline imposera la chape du réalisme socialiste dans les années 1930, c'était en fait un large mouvement de masse pendant la guerre civile, inspiré par l'idée que les classes pauvres pouvaient avoir une activité culturelle autonome, au même titre qu'elles

intervenaienent par elles-mêmes en politique ou en économie. Deux thèses ont été consacrées en France aux tentatives de mode de vie communautaire, c'est-à-dire aux *communes*. En dehors de mon propre travail, il y a eu celui de Dominique Durand en 1978, mais qui n'a été publié qu'en Russie à l'initiative d'une spécialiste de ces questions<sup>335</sup>. Ces thèses permettent de relativiser la mauvaise image qui avait été donnée des communes dans la presse soviétique des années 1920, alors qu'une tendance littéralement réactionnaire s'exprimait déjà largement sur les « questions du mode de vie<sup>336</sup> ».

Comme dans les autres domaines, les grands textes en anglais sur la guerre civile ne sont toujours pas traduits. C'est d'autant plus dommage que, depuis longtemps, ils donnaient à réfléchir à cette période de conflit comme à une « expérience formatrice<sup>337</sup> » pour les bolcheviks et le système qu'ils mettent en place. En effet, l'histoire sociale donne des éclairages sur des enjeux fondamentaux pour l'évolution du régime, comme la composition de l'appareil d'État soviétique<sup>338</sup> ou les méthodes de commandement. On peut néanmoins se réjouir de disposer enfin d'une bonne présentation de la guerre civile russe en français sous la plume de Jean-Jacques Marie. L'auteur y intègre les sources exhumées depuis 1991 pour présenter un tableau extrêmement vivant de la période où les commandants rouges risquent plus leur vie à imposer la discipline à leurs soldats qu'à combattre l'ennemi. Jean-Jacques Marie montre également le caractère multilatéral de l'affrontement et son enracinement dans les campagnes. Dans le même esprit, son livre sur l'insurrection de Kronstadt en 1921 et son écrasement par le nouveau pouvoir tire parti de documents auparavant inaccessibles<sup>339</sup>.

Ce moment paroxystique où des formes de violence extrême se sont déployées témoigne d'un approfondissement des antagonismes révélés par 1917 et aboutit à un déchirement du tissu social qui met à nu des trames moins faites d'idéologies que de classes, d'ethnies<sup>340</sup> et de genres. La guerre civile n'est donc pas tant une lutte de l'État, ici désormais soviétique, contre le « peuple » qu'une lutte entre différents groupes sociaux qui se protègent en se dotant d'appareils politico-militaires. Dans

ce cadre, on peut entrevoir comment les dynamiques d'émancipation des différentes catégories dominées (classes pauvres, minorités ethniques, femmes, jeunes...) s'associent ou s'opposent les unes aux autres et étudier les modes d'action de ces groupes, leurs usages de la force, leur rapport aux institutions (auto-organisées, de l'État soviétique, du parti communiste...) <sup>341</sup>. L'évolution du PC au pouvoir se comprendrait ainsi mieux.

La révolution russe a longtemps servi de modèle, de marche à suivre pour aller vers l'avenir radieux. Aujourd'hui, elle ne semble plus inspirer qu'une réflexion désabusée sur le Mal et ses victimes. Or l'histoire n'est ni un mode d'emploi ni une morale, mais avant tout une réflexion sur l'action humaine et ses modalités. Avec ces pistes de lecture et de recherche, il ne s'agit pas d'opposer des « bons » à des « méchants », ni d'ignorer les impasses souvent sanglantes où la révolution russe a pu se perdre, mais de rappeler que les hommes et les femmes font leur histoire.

## Conclusion

Au terme de cette étude, force est de constater que la révolution russe n'a été au centre des débats français qu'aux moments où elle servait de caisse de résonance à des préoccupations nationales. Passée la commotion provoquée par la « défection russe » en 1917-1918, elle est largement ignorée dans les deux décennies suivantes dans la mesure où la menace bolchevique paraît somme toute lointaine. À l'issue de la Seconde Guerre mondiale, elle change de statut avec la montée en force du parti communiste et surtout avec l'affirmation de l'URSS comme grande puissance. Cette deuxième séquence motive une certaine complaisance envers le discours soviétique. Elle correspond aux intérêts bien compris de la « Grande Nation » française devenue une puissance moyenne sinon secondaire. Elle s'intègre aussi au consensus sociopolitique des « Trente Glorieuses » où le PCF avait sa place. La mise en accusation de 1917 et des bolcheviks correspond à la fin de ces équilibres internationaux et nationaux. Mai 1968 avait ranimé la peur de la subversion tout en marquant le début de l'affaiblissement du parti communiste. L'heure de la revanche idéologique sonne une dizaine d'années plus tard et, après la disparition de l'URSS, il n'y a plus rien pour retenir les discours dénonciateurs.

Les courants intellectuels et les conditions de recherche dans lesquels s'exerce l'activité des historiens ont bien évidemment leur part dans ces évolutions. Dans les années 1950-1960, l'importance que l'école des *Annales* donne aux facteurs économiques et à la longue durée s'accorde bien avec la lecture déterministe de 1917 inspirée par les Soviétiques qui légitime la « nécessité historique » d'Octobre. Dans l'autre sens, l'effet des publications s'attaquant au « mythe d'Octobre » est décuplé par

l'ouverture des archives soviétiques après 1991 : les lieux communs conservateurs et/ou totalitariens repris à cette occasion passent pour des révélations. Néanmoins, il ne faut pas exagérer l'influence des modifications internes au champ historiographique. Si les travaux d'un Boris Nolde ou d'un Victor Serge n'ont pas atteint un large public, si l'écho des ouvrages de Marc Ferro a été finalement assourdi, cela s'explique avant tout par des configurations politiques qui se reflètent dans le domaine éditorial et académique.

D'autres interprétations avaient bénéficié d'une meilleure diffusion. Ceux qui développèrent l'analyse criminologique du communisme surent combiner stratégiquement positions académiques et surface médiatique. Avant eux, le parti communiste avait mis en branle toute une entreprise éditoriale et militante au service de la vision stalinienne d'Octobre. L'action du PCF se distingue par son caractère planifié et par son public-cible. C'est une tentative assez unique pour intégrer un élément d'histoire étrangère dans la culture politique d'un parti français, qui plus est en visant les classes populaires. Si le succès n'est pas éclatant (les militants communistes étaient sans doute plus attachés à l'URSS qu'à la révolution russe), il n'est pas négligeable tant il va à l'encontre du tropisme franco-français de la vie politique.

Il n'y a cependant pas de rapport mécanique entre les moyens mis en œuvre au service d'une interprétation historique et son succès. Représentant un courant politique marginal et éloigné des centres de pouvoir tant à Moscou qu'à Paris, Trotsky put néanmoins voir diffuser son *Histoire de la Révolution* grâce à son double statut d'acteur-témoin et d'écrivain reconnu. En revanche, Souvarine, qui déploya une activité considérable dans ses publications, rencontra peu de succès. Diffusant de solides analyses par des réseaux d'influence visant les élites, il se heurta finalement à leur indifférence. Contrairement à l'ancien communiste qui voyait le « totalitarisme » soviétique comme un danger pour les libertés en Occident, les décideurs français avaient peut-être compris que l'URSS n'était plus une menace de subversion et que la mythification d'Octobre participait somme toute du maintien de l'ordre dans un monde bipolaire.

Le rôle des institutions (partis, maisons d'édition, université, école...) dans la formation de l'opinion publique ne semble d'ailleurs pas déterminant en tant que tel. Les « appareils idéologiques d'État » (soviétique ou français) ont pu limiter la diffusion des opinions qu'ils jugeaient gênantes, mais l'efficacité de leur action positive semble se limiter à voler au secours de la victoire en promouvant les idées qu'autorise et légitime une situation politique. La meilleure garantie du statut historique de la révolution russe fut la puissance soviétique, et la disparition de l'URSS en tant qu'État explique finalement mieux la chute de 1917 de son piédestal que tous les « secrets d'archives » dévoilés depuis par les historiens.

Si la production historiographique peut s'avérer décevante pour le lecteur, la littérature et l'art de la période révolutionnaire gardent leur pouvoir d'émotion et d'évocation par-delà les années, d'autant que de nouvelles traductions ont continué d'enrichir le tableau de ces années<sup>342</sup>. Il faut certes garder à l'esprit l'inscription de l'artiste dans son temps et rester vigilant sur les instrumentalisation des œuvres et de leurs créateurs. Ainsi, le poète Alexandre Blok, l'un des rares artistes à n'avoir pas condamné Octobre, a été longtemps annexé par la critique soviétique qui en a fait rétrospectivement le premier compagnon de route. De l'autre côté, le journal intime de la poétesse Zinaïda Hippus qui poussa l'antibolchevisme jusqu'au délire, est présenté comme une source historique dans la France de 1992, dans l'excitation de « l'effondrement du communisme<sup>343</sup> ». Or, lues en regard, les réactions respectives à la révolution de Blok et Hippus<sup>344</sup> donnent avant tout à voir le désarroi d'une intelligentsia qui avait longtemps cru être au centre du processus de l'histoire. *L'Octobre* d'Eisenstein, dans ses non-dits comme dans son caractère iconique, est le signe d'une nouvelle configuration. Les parvenus qui dirigent l'État soviétique se font mécènes et laissent la bride sur le cou à des créateurs audacieux à condition qu'ils soient les chantres de leur geste. Plus tard, dans les années 1960, *Docteur Jivago*, comme une bonne part du cinéma de David Lean, témoigne d'une époque où l'Occident voulait encore se représenter ce qu'était le souffle de l'Histoire.

On est bien loin de tout ça aujourd'hui et les traces de la révolution russe sont devenues quasiment indécélables dans la culture contemporaine. L'écrivain français Antoine Volodine l'a bien compris, lui qui met régulièrement en scène des révolutionnaires égalitaristes éternellement vaincus, mais qui se raccrochent à des lambeaux de discours et de rites bolcheviques, comme à « un répertoire lyrique qui appartenait à un autre monde, un monde défunt, au monde de la Première Union soviétique<sup>345</sup> ». Dans une société qui les écrase, les révolutionnaires de Volodine y voient le moyen de perpétuer entre eux un idéal caché, un peu à la manière des marranes dans l'Espagne de la Reconquista.

Politiquement, la noirceur de Volodine est sans doute encore au-dessous de la vérité. La révolution est devenue totalement « inactuelle, [c'est-à-dire] autre que l'actuel, intempestive, contre l'esprit du temps<sup>346</sup> » écrit Miguel Abensour. On pourrait objecter l'omniprésence du terme depuis 1989. Dans les anciens pays « socialistes », on a vu la « révolution de velours » tchécoslovaque et la « révolution roumaine » (1989), la révolution serbe (2000), la « révolution des roses » (Géorgie, 2003), la « révolution orange » (Ukraine, 2004), la « révolution des tulipes » (Kirghizie, 2005). En 2011, elles ont été suivies par la vague des « révolutions arabes » : le terme s'est imposé dans le vocabulaire journalistique. En fait, après que le XIX<sup>e</sup> siècle et le début du XX<sup>e</sup> ont cherché les voies d'une révolution *sociale*, on est revenu à la définition libérale, étroitement politique, du terme : il est légitime de rétablir les libertés menacées par l'État même par un soulèvement, mais pas de s'attaquer au régime de propriété et aux hiérarchies sociales. L'Angleterre du XVII<sup>e</sup> siècle avait fixé les choses en qualifiant de « glorieuse révolution » la résistance parlementaire au coup de force royal en 1688 alors que le bouleversement de la société de 1641 à 1649 ne fut qu'une « guerre civile » qui aboutit à la dictature de Cromwell.

L'interprétation libérale s'étant imposée, les références à la révolution russe ont disparu de la culture de la gauche, même « radicale ». Quand j'ai présenté mon premier livre intitulé *Le Communisme tout de suite !*, au village du livre de la fête de l'Humanité il y a quelques années, j'ai eu tout

loisir de m'apercevoir qu'elle n'évoquait plus rien ! De ce point de vue, « l'autophobie » diagnostiquée chez les communistes par Domenico Losurdo s'ajoute au recul général de la politisation et de la conscience historique<sup>347</sup>. Dans cette débâcle universelle, seul le courant libertaire tire un peu son épingle du jeu. Les questionnements surgis de l'effondrement de l'URSS ont donné une certaine visibilité à la figure de Nestor Makhno<sup>348</sup> et le récit libertaire cherche à toucher un public plus large. Un documentaire sensible sur l'anarchiste ukrainien réalisé par Hélène Châtelain, une collaboratrice d'Armand Gatti, a été diffusé à la télévision en 1997. Un bel album présentant le point de vue libertaire sur la révolution russe a été publié en 2000. Plus récemment, la bande dessinée *Matteo* de Jean-Pierre Gibrat a mis en images le parcours d'un anarchiste, des tranchées de la Somme à Petrograd en révolution en passant par les mutineries de poilus<sup>349</sup>.

Le discours libertaire sur 1917 a toute sa légitimité, et il a la qualité d'être le dernier tant soit peu audible à considérer la révolution russe comme un mouvement populaire d'émancipation. Mais son relatif succès actuel reflète plus qu'il ne contredit l'évolution du regard sur la période. Considérant le bolchevisme comme un pouvoir fondamentalement comparable aux autres formes de pouvoir hiérarchique, les anarchistes concluent généralement que la révolution russe a été vaincue très rapidement. Dès 1917-1918, les bolcheviks monopolisent les soviets et comités d'usine. L'écrasement de Makhno et surtout de Kronstadt sont un « crépuscule sanglant » (Ida Mett). Les libertaires rappellent d'ailleurs que la citadelle des marins révoltés s'était tue sous les coups de canon bolcheviques un 18 mars, jour anniversaire de la Commune de Paris. L'analogie est porteuse de sens. Cela revient à dire que la révolution russe s'ajoute ainsi à la longue liste de ces soulèvements réprimés qui laissent quelques beaux exemples d'héroïsme désespéré mais peu d'enseignements positifs.

Cette appréciation est discutable d'un point de vue historique car trop simpliste. Marc Ferro l'avait bien montré en pointant de manière provocatrice le caractère plébéien et « démocratique » du régime

soviétique jusque sous Brejnev. Ce legs de la révolution doit dès lors inciter à ne pas faire un tri entre le « bon grain » et l'ivraie mais à envisager globalement les années 1917-1921 pour en comprendre la dynamique. Il n'y pas eu une simple lutte des forces d'émancipation contre les forces d'oppression, mais un mouvement complexe d'affranchissement qui a charrié avec lui des modes de sujétion, certains anciens et d'autres nouveaux.

Il y a encore beaucoup à creuser dans cette ambivalence pour tenter de rendre leur statut d'acteurs à ceux qui ont vécu les événements, pour essayer de retrouver leurs raisons d'agir. Cette orientation de recherche obéirait non seulement à un intérêt pour le passé mais aussi à la nécessité de penser une transformation sociale à venir. Il y a certes peu de chances que la révolution russe redevienne un enjeu politique central, car le fil de la transmission militante a été rompu depuis longtemps. Inactuelle, elle n'est pourtant pas devenue anachronique.

L'état du monde contemporain, tel qu'il se dégrade, fait parfois penser qu'on est sorti du xx<sup>e</sup> siècle pour revenir à l'avant 1917. Le « modèle social-démocrate » et « l'État-providence » qui devaient représenter l'alternative pacifique au communisme n'ont guère survécu à la disparition de ce dernier. Si l'on parle beaucoup de montée de l'individualisme, ce sont pourtant bien les « masses » qui font leur retour, masses de travailleurs appauvris, précarisés, voire de réfugiés et de migrants. Les partis politiques ne suscitent plus l'adhésion mais la défiance, et l'institutionnalisation des conflits sociaux recule, tant le rapport de force s'est modifié en faveur des patrons, qui jouent sur la peur du chômage. La déstructuration peut même toucher les appareils d'État, à cause d'une dette impossible à rembourser ou d'une clanisation sanglante autour du contrôle des richesses. Les politologues parlent désormais d'« États faillis », pas très différents des « maillons faibles de la chaîne impérialiste » qu'observait Lénine. La résurgence des nationalismes agressifs et des jeux d'alliances les plus ouvertement cyniques sonnent d'ailleurs le glas des rêves de « sécurité collective » formés par le président américain Wilson en 1917.

Les tensions qui s'aiguisent actuellement devraient nous faire réfléchir à la révolution russe, et ce précisément au moment où on l'oublie le plus. Peut-être faudrait-il d'abord prendre conscience des enjeux du présent pour comprendre de nouveau le moment de basculement sans précédent que représenta 1917.

# Notes

1. Cf. Korine Amacher, « Révolutions et révolutionnaires en Russie : Entre rejet et obsession », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, n<sup>o</sup> 45 (2014), pp. 129-173.
2. Cf. Eric J. Hobsbawm, *Aux Armes, historiens. Deux siècles d'histoire de la Révolution française* (1990), Paris, La Découverte, 2007.
3. Gérard Granier et Yves Poncelet (dir.), *Accompagnement des programmes d'histoire et géographie, classes de première des séries générales*, s.l., Centre national de documentation pédagogique, 2003, p. 28.
4. Lucien Bianco, *La Récidive. Révolution russe, révolution chinoise*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 2014, pp. 467, 480.
5. Daniel et Gabriel Cohn-Bendit, *Le Gauchisme, remède à la maladie sénile du communisme*, Paris, Seuil, 1969 (en référence à Lénine, *Le Gauchisme, maladie infantile du communisme*, 1920).
6. Rappelons que jusqu'en janvier 1918 la Russie suivait le calendrier julien en usage dans l'Église orthodoxe et non le calendrier grégorien des catholiques que l'expansion occidentale avait largement imposé au reste du monde. Le décalage de treize jours qui en découle explique que la « révolution de Février » a eu lieu en mars 1917 et celle d'Octobre, en novembre.
7. Cf. Nicolas Lebourg, *Mort aux bolchos, Un siècle d'affiches anticommunistes*, Paris, Les Échappés, 2012.
8. D'après le titre du reportage militant de John Reed, *Les Dix Jours qui ébranlèrent le monde*, (1919) Paris, Tribord « Flibuste », 2011.
9. Vélimir Khlebnikov, *Nouvelles du Je et du monde*, préface et traduction de Jean-Claude Lanne, Paris, Imprimerie nationale, 1994.
10. Cf. Pierre Broué, *Histoire de l'Internationale communiste 1919-1943*, Paris, Fayard, 1997.
11. Cf. *L'Abominable Vénalité de la presse française*, recueil d'archives diplomatiques et policières russes repris et complété en volume à la Librairie du travail en 1931. Martin Marc, « Retour sur "l'abominable vénalité de la presse française" », *Le Temps des médias*, 1/2006 (n<sup>o</sup> 6), p. 22-33. Voir aussi les regrets du slaviste Raoul Labry, « Comment nous avons été renseignés sur la Russie », *Mercure de France*, 15 mars 1920.
12. *Ouest-Éclair*, une du 17 mars 1917. Marc Cellini, « La Révolution russe de 1917 à travers *Le Petit Niçois* et *L'Éclaireur de Nice* », *Recherches régionales*, n<sup>o</sup> 159 (octobre-novembre 2001), pp. 78-98.
13. *Journal d'Aubenas*, une du 24 mars 1917.
14. Archives de l'école de la rue Noire à Nantes, [http://www.archives.nantes.fr/PAGES/EDUCATIF\\_NEW2/dossiers\\_peda7\\_niveau3.html](http://www.archives.nantes.fr/PAGES/EDUCATIF_NEW2/dossiers_peda7_niveau3.html).
15. Jacques Bainville : *L'Action Française* cité par *Le Matin* du 18 mars ; « Comment est née la Révolution russe », *Revue des Deux Mondes*, avril 1917 (2<sup>e</sup> quinzaine), p. 893.

16. Jean Jaurès, « La Révolution russe », *L'Humanité*, 1<sup>er</sup> juillet 1905.
17. Sous la plume d'un vieil exilé, Élie Roubanovitch.
18. *L'Humanité*, 5 avril ; *Action socialiste nationale et internationale*, 11 avril. Cf. Jean-Louis Robert, *Les Ouvriers, la patrie et la révolution : Paris 1914-1919*, Paris, Besançon, Les Belles Lettres, Presses universitaires de Franche-Comté, 1995, pp. 115, 120.
19. Cf. Sophie Cœuré, *La Grande Lueur à l'Est : Les Français et l'Union soviétique, 1917-1939*, Paris, Seuil, 1999, pp. 21-49.
20. Marylie Markovitch (alias d'Amélie de Nery) : chroniques de mars 1916 à octobre 1917 dans la *Revue des deux Mondes* ; *La Révolution russe vue par une Française*, Paris, Perrin, 1918. Pierre Gilliard : articles dans *L'Illustration* en janvier 1921 ; *Treize Années à la cour de Russie. (Peterhof, septembre 1905 - Ekaterinbourg, mai 1918) : le tragique destin de Nicolas II et de sa famille*, Paris, Payot, 1921. Princesse Véra Narischkine-Witte : « Perdue dans la Révolution russe », *Revue des Deux Mondes*, avril (2<sup>e</sup> quinzaine) et mai (1<sup>re</sup> quinzaine) 1919 ; *À Petrograd pendant la Révolution - Notes et souvenirs*, Paris, éd. Baudinière, 1925. Maurice Paléologue, *La Russie des tsars pendant la Grande Guerre*, *Revue des Deux Mondes*, du 15 décembre 1921 au 15 juin 1922 ; Paris, Plon-Nourrit, 3 vol., 1921-1922.
21. *Revue des Deux Mondes*, mai (1<sup>re</sup> quinzaine) 1919, p. 168.
22. Claude Anet, *La Révolution russe*, Paris, Payot, 4 vol., 1917-1919 (rééd. Paris, Phébus, 2007, pp. 557, 564).
23. Serge de Chessin, *Au pays de la démenche rouge, la Révolution russe (1917-1918)*, Paris, Plon-Nourrit, 1919, pp. VI-VII, 1, 44, 104.
24. Jules Destrée, *Les Fondateurs de neige : notes sur la révolution bolchevique à Petrograd pendant l'hiver, 1917-1918*, Bruxelles et Paris, G. van Oest, 1920, p. 89.
25. Paul Mantoux, *Délibérations du Conseil des Quatre (24 mars-28 juin 1919)*, *Notes de l'officier interprète*, tome I, Paris, CNRS, 1955, notes du 25 mars 1919. Georges Clemenceau, *Discours prononcé [à] Strasbourg le 4 novembre 1919*, Paris, Lang, Blanchong et C<sup>ie</sup>, 1919, p. 25.
26. Cf. Sophie Cœuré, *Pierre Pascal. La Russie entre communisme et christianisme*, Lausanne, Noir sur Blanc, 2014, pp. 39-64.
27. Paris, La Sirène, 1919 (rééd. Paris, Maspero, 1971).
28. Victor Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire et autres écrits politiques, 1908-1947*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2001, p. 695.
29. Métonymie explicite dans Jacques Sadoul, « L'esprit de révolution », *Bulletin communiste*, n<sup>o</sup> 4, 8 avril 1920, pp. 4-5.
30. Sadoul, *Notes, op. cit.*, p. 83.
31. Victor Serge, *Pendant la guerre civile, Petrograd, mai-juin 1919 : impressions et réflexions*, Paris, Bibliothèque du travail, 1921, reproduit dans Serge, *Mémoires, op. cit.*, pp. 106, 127.
32. Victor Serge, « Révolution-légende et révolution-réalité », *Bulletin communiste*, n<sup>o</sup> 46-47, 27 octobre 1921, pp. 735-736.
33. Victor Serge, « La révolution d'Octobre à Moscou », *Bulletin communiste*, n<sup>o</sup> 36-37 du 1<sup>er</sup> septembre 1921, p. 620.

- 34.** Cf. « La Révolution Russe et le mouvement ouvrier français, 1917-1919 », *Les Cahiers du CERMTRI*, n° 128, mars 2008.
- 35.** L. Trotzky, *L'Avènement du bolchevisme*, Paris, E. Chiron, 1919, pp. 7, 10. Les soviets « s'appuient directement sur des groupements organiques, comme l'usine, l'atelier, la commune, le régiment, etc. [...] Les électeurs du soviét [...] restent pour toujours unis entre eux par les conditions mêmes de leur travail et de leur existence, et ils ont toujours l'œil sur leur délégué ; à chaque instant ils peuvent l'admonester, lui demander des comptes, le révoquer ou le remplacer par un autre » (p. 42).
- 36.** N.I. Boukharine, « Du nouveau dans la Révolution russe », *Bulletin communiste*, n° 49, 16 décembre 1920, p. 10 (traduit de la *Pravda* du 7 novembre 1920).
- 37.** Ossip-Lourié, *La Révolution russe*, Paris, Rieder « Bibliothèque socialiste », 1921, p. 99. L'auteur, Juif russe, avait émigré en Europe de l'Ouest en 1892, enseignant à Paris et à Bruxelles.
- 38.** Cf. Alfred Rosmer, *Le Mouvement ouvrier pendant la Première Guerre mondiale*, 2 vol. (1936, 1959), rééd. Pantin, Éditions d'Avron, 1993.
- 39.** Pierre Berthet, *Les Libertaires français face à la révolution bolchevique en 1919 autour de Raymond Péricat et du Parti communiste*, Pantin, Noir et Rouge, n° 29, 1993, pp. 75, 83.
- 40.** Jacques Veyrenc, « Histoire de la slavistique française », *Beiträge zur Geschichte der Slawistik in nichtslawischen Ländern*, éd. Josef Hamm, Günther Wytzens, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften (Schriften der Balkankommission, Linguistische Abteilung, t. XXX), 1985, pp. 258 sv.
- 41.** Jean Lescure : *Les Origines de la Révolution russe : l'Ancien Régime et le problème social*, Paris, Sirey, 1927 ; *La Révolution russe, Bolchevisme, Communisme et NEP*, Paris, Gamber, 1929. Henri Rollin, *La Révolution russe : ses origines, ses résultats*, 2 vol. (*Le Parti bolchéviste ; Les Soviets*), Paris, Delagrave « Bibliothèque d'histoire et de politique », 1931. Georges Méquet dans les *Annales d'histoire économique et sociale* : « La Vie économique dans la Russie révolutionnaire. Sources et instruments de travail », n° 3, 1929, pp. 399-410 ; « Le Problème agraire dans la Révolution russe », n° 6, 1930, pp. 161-192. Lydia Bach, *Histoire de la Révolution russe. I : La Révolution politique*, Paris, Valois, « Histoire de la Révolution mondiale », 1930.
- 42.** Boris Nolde, *L'Ancien Régime et la Révolution russes*, Paris, Armand Colin, 1928, pp. 201, 214.
- 43.** Pierre Pascal, « Mémoires et Études », *Revue historique*, t. 182, fasc. 2, (1938), p. 367.
- 44.** Édouard Herriot, *Orient*, Paris, Hachette, 1934, p. 166 (cité par Fred Kupferman, *Au pays des soviets. Le voyage français en Union soviétique (1917-1930)*, Paris, Gallimard-Archives, 1979, p. 88).
- 45.** Pierre Pascal, « Mémoires et Études », *Revue historique*, t. 185, fasc. 2, (1939), p. 417.
- 46.** Théorie que la grande presse avait, rappelons-le, diffusée. Cf. A. Netchvolodow, *L'Empereur Nicolas II et les Juifs : Essais sur la Révolution russe dans ses rapports avec l'activité universelle du judaïsme contemporain*, Paris, Étienne Chiron, 1924. Léon de Poncins, *Les Forces secrètes de la révolution, F.·M.· - Judaïsme*, Paris, Bossard, 1928.
- 47.** A. Gorovtseff, *Les Révolutions : comment on les éteint, comment on les attise* (préf. de Jacques Bainville), Paris, F. Alcan, 1930.
- 48.** Antoine Hadengue, *Les Gardes rouges de l'An II : l'armée révolutionnaire et le parti hébertiste*

(préf. de Louis Madelin), Paris, Plon, 1930 (rééd. sans la préface, Paris, Taillandier « Historia », 1989).

**49.** Jean Jacoby : *Le Tsar Nicolas II et la Révolution*, Paris, Fayard, 1931 ; *Lénine*, Paris, Flammarion, 1933, p. 92.

**50.** Curzio Malaparte : *Technique du coup d'État*, Paris, Grasset, 1931 ; *Le Bonhomme Lénine*, Paris, Grasset, 1932, p. XII.

**51.** Nicolas Berdiaev, *Les Sources et le sens du communisme russe*, Paris, Gallimard « Essais », 1938 (rééd. Gallimard « Idées », 1963, p. 7).

**52.** Franco Venturi, *Les Intellectuels, le peuple et la révolution. Histoire du populisme russe au XIX<sup>e</sup> siècle*, [1952] Paris, Gallimard « Bibliothèque des histoires », 1972. Alain Besançon, *Les Origines intellectuelles du léninisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1977. Claudio Sergio Ingerflom, *Le Citoyen impossible. Les racines russes du léninisme*, Paris, Payot, « Bibliothèque historique », 1988.

**53.** Berdiaev, *Les Sources*, op. cit., p. 244. Nicolas Berdiaeff, *Un nouveau Moyen Âge : réflexions sur les destinées de la Russie et de l'Europe*, Paris, Plon, « Le Roseau d'or », 1927 (rééd. dans une nouvelle traduction, *Le nouveau Moyen-Âge*, Lausanne, L'Âge d'homme « Sophia », 1986, pp. 92, 94).

**54.** Jules Martov, *Le Bolchevisme mondial [1919-1923]*, Paris, Nouveau Prométhée, 1934, pp. 40-41, 56. Cf. Jean-Paul Depretto, « Un menchevik face à la défaite : Martov et la révolution d'Octobre », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2003/2, n<sup>o</sup> 50-2, p. 112-130. *La Révolution russe* de Rosa Luxemburg est publiée par « Les Cahiers Spartacus » de René Lefeuve en 1937 (rééd. en 1946 et 1977).

**55.** Cf. Albert Thomas, *Bolchevisme ou socialisme ?*, Nancy-Paris, Berger-Levrault, 1919.

**56.** Marcel Mauss, « Observations sur la violence », *La Vie socialiste*, articles du 5 mars au 14 avril 1923 ; « Appréciation sociologique du bolchevisme », *Revue de métaphysique et de morale*, vol. XXXI/1, janvier 1924 ; « Socialisme et bolchevisme », *Le Monde slave*, II sér., II an, n<sup>o</sup> 2, février 1925.

**57.** Marcel Mauss, *Écrits politiques*, Paris, Seuil, 1997, pp. 531, 542.

**58.** Mauss, *Écrits*, op. cit., p. 538. Th. Dan, « Le X<sup>e</sup> anniversaire de la dictature bolcheviste », *Le Populaire*, 7 novembre 1927 : « Est-ce l'anniversaire d'une nouvelle révolution, celle d'Octobre, prolétarienne, distincte de celle de Mars, bourgeoise ? Non, certes. Le 7 novembre 1917 a simplement commencé une nouvelle phase qui n'est, à toutes ses étapes, que le même mouvement ». Les critiques du livre de Nolde expriment tous leur soulagement à la dénégation du caractère supranational de la Révolution russe : G. de P., *Revue des études historiques*, A. 94, 1928, p. 449. Léon Leclère, *Revue belge de philologie et d'histoire*, année 1928, vol. 7, n<sup>o</sup> 4, p. 1639-1642 ; Henri Sée, *Revue historique*, t. 160, fasc. 1 (1929), p. 166.

**59.** Aulard, « La Révolution française et la Révolution russe, lettre aux citoyens de la libre Russie », *La Révolution française, Revue [...] de la Société de l'histoire de la Révolution française*, t. LXX, 1917, pp. 196-197, 202-204. Albert Mathiez, *Le Bolchevisme et le Jacobinisme*, Paris, Librairie de l'Humanité, 1920, p. 2-4, 8 (comités ouvriers), 18 (soviets), 19. François Furet, *Penser la Révolution française*, (1978) Paris, Gallimard « Folio Histoire », 2002, p. 140-141. Alphonse Aulard, « Les soviets et la Révolution française », *Floréal*, 24 janvier 1920, pp. 77-78. Le versant russo-soviétique de la comparaison a été brillamment étudié par Tamara Kondratieva, *Bolcheviks et*

*Jacobins. Itinéraires des analogies*, Paris, Payot, « Bibliothèque historique », 1989.

60. Piotr Archinov, *L'Histoire du mouvement makhnoviste (1918-1921)*, Paris, Libr. Internationale, « Collection des écrits subversifs », 1924 (rééd. fac-similé, Cœuvres-Et-Valsery, Ressouvenances, 2000). Nestor Makhno, *La Révolution russe en Ukraine (mars 1917-avril 1918)*, Paris, La Brochure mensuelle, 1927. Victor Serge, *L'An I de la Révolution russe. Les débuts de la dictature du prolétariat, 1917-1918*, Paris, Librairie du travail, 1930. Léon Trotsky, *Histoire de la Révolution russe (t. I-II, La Révolution de février ; t. III-IV, La Révolution d'Octobre)*, Paris, Rieder, 1933-1934. Boris Souvarine, *Staline. Aperçu historique du bolchevisme*, Paris, Plon, 1935 (rééd. Champ libre/Ivrea, 1992).

61. « Un scandale », *La Révolution prolétarienne* du 15 juin 1930, p. 16. « Curieuse rencontre », *Les Nouvelles littéraires* du 10 février 1934, p. 6. « Boris Souvarine, *Staline...* », *Revue des lectures* du 15 octobre 1935, p. 1217. Charles-Albert Cingria, *La Nouvelle Revue française*, juillet 1933 (*in* Jérôme Meizoz, « Genre littéraire et posture d'auteur. Charles-Albert Cingria et la NRF, juillet 1933 », *Littérature*, n° 140, 2005, pp. 110-111). *Revue historique*, t. 174, fasc. 2 (1934), p. 350.

62. « Pour l'éducation ouvrière. La Révolution russe », *La Voix du peuple*, 1934, n° 5, p. 341 et n° 6, p. 398. Régis Messac, « Staline », *Les Primaires*, n° 8 (1936), pp. 477, 480.

63. Pseudonyme de Serge dans le mouvement anarchiste.

64. Chazoff parle du « coup d'État » de Février puis de la « révolution prolétarienne » d'Octobre (*Le Mensonge bolcheviste*, Paris, Éditions de la Librairie sociale, (1924) (rééd. La Bussière, Acratie, 1998, p. 8). Makhno parle du « coup d'État d'Octobre », des « événements révolutionnaires d'Octobre [...] ouvrant la voie au début de la deuxième Révolution russe » (Nestor Makhno, *Russkaâ revolúciâ na Ukraine [ot marta 1917 g. po april' 1918 god], Kniga 1*, Paris : Biblioteka Maxnovcev/Federaciâ anarxo-kommunističeskix grupp Severnoj Ameriki i Kanady, 1929, pp. 93, 95). Chez Archinov, *oktiabrski perevorot* est traduit par « révolution d'Octobre » (p. 21). Trotsky utilise indifféremment les deux termes (Léon Trotsky, *Ma vie*, Paris, Gallimard, « Folio », 2004, p. 403-408).

65. Pierre Broué, *Trotsky*, Paris, Fayard, 1988, p. 666.

66. Archinov, *op. cit.*, p. 378. Ida Mett, *La Commune de Cronstadt, crépuscule sanglant des soviets*, Paris, Spartacus, 1938. Leon Trotsky, « Hue and Cry Over Kronstadt », *The New Internationalist*, vol. 4, n° 4, April 1938, pp. 103-106. A. Ciliga, « L'insurrection de Cronstadt et la destinée de la Révolution russe », *La Révolution prolétarienne*, n° 278, 10 septembre 1938, pp. 1-4. Pour la comparaison communisme/fascisme, cf. J. Chazoff, *op. cit.*, p. 58.

67. La même remarque vaut pour le livre d'un autre ancien communiste, Jacques Perdu, *La Révolution manquée*, Paris, Valois, 1940 (rééd. Arles, Sulliver, 1997).

68. Trotsky, *Histoire...*, *op. cit.*, Paris, Seuil, « Points », 1979, t. 1, p. 3 ; t. 2, p. 14.

69. *Cahiers du bolchevisme*, 1924, n° 1 (pp. 12-23). Abondamment critiqué, le texte de Trotsky n'a été publié en version intégrale que tout récemment : Léon Trotsky, *Les Leçons d'Octobre*, Pantin, Les Bons Caractères, 2014.

70. Danielle Tartakowsky, « Un instrument de culture politique : les premières écoles centrales du Parti communiste français », *Le Mouvement social*, n° 91 (avril-juin 1975), pp. 104-106. Marie-Cécile Bouju, *Catalogue de la production des maisons d'édition du Parti communiste français*

1921-1956, *mémoire d'études*, sous la direction de Jean-Yves Mollier, Villeurbanne, ENSSIB, 1999, <http://enssibal.enssib.fr/bibliotheque/documents/dcb/bouju-Catalogue.pdf>.

**71.** Marie-Cécile Bouju, *Lire en Communiste. Les maisons d'édition du Parti communiste français 1920-1968*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 95.

**72.** *Ibidem*, pp. 65, 119.

**73.** *Ibidem*, pp. 41 sv., 61.

**74.** Cf. Brigitte Studer, « L'être perfectible la formation du cadre stalinien par le "travail sur soi" », *Genèses*, n° 51, juin 2003, pp. 92-113 ; Éric Aunoble, « Femmes et communistes : un engagement dans la guerre civile en Ukraine (1918-1919) », in L. Colantonio et alii (dir.), *Genre et utopie avec Michèle Riot-Sarcey*, Presses universitaires de Vincennes, 2014, p. 65-74.

**75.** Le propos de l'*Histoire du Parti communiste russe* de Zinoviev (1926) s'arrête juste avant l'éclatement de la révolution de février 1917.

**76.** Il s'agit de l'édition renommée et redécoupée de *L'Histoire de la guerre civile en URSS*, publiée à partir de 1935 en URSS et dont les Éditions en langues étrangères de Moscou proposent les deux premiers tomes en français en 1937 et 1946.

**77.** Caricature de 1927 dans Alexandre Vatline, Larissa Malachenko, François-Xavier Nérard, *Dessine-moi un Bolchevik. Les caricaturistes du Kremlin, 1923-1937*, Paris, Tallandier, 2007, p. 136.

**78.** Georges Méquet, « Révolutionnaires et révolution », *Annales d'histoire économique et sociale*, t. 5, n° 24 (30 novembre 1933), pp. 626-628. Émile James, « Histoire de la Révolution russe... », *Revue économique*, vol. 3, n° 5, 1952. p. 766.

**79.** S. A. Piontkovsky, *Histoire populaire de la révolution d'Octobre*, Paris, E.S.I., 1927. *Dnevnik istorika S.A. Piontkovskogo (1927-1934)*, Otv. red. i vstup, stat'ja A.L. Litvina, Kazan', Kazanskij gos. Un-t, 2009, p. 5.

**80.** Ce qui ne l'empêche pas d'être utilisée dans la campagne contre Zinoviev et Kamenev (*Cahiers du bolchevisme*, n° 82, 15 octobre 1927, pp. 1051-1053) : révéler juste une partie de leur reculade avant l'insurrection devait miner leur statut de chefs, nécessairement infaillibles.

**81.** Bouju, *op. cit.*, pp. 128-130.

**82.** Différence de traitement flagrante dans *L'Humanité* du 22 mai 1939 (pp. 4, 7 « Une belle initiative », et 8 « Cliché n° 8 »). Bouju, *op. cit.*, pp. 128-130. *Petit Vocabulaire pour faciliter la lecture de l'Histoire du Parti communiste (bolchevik) de l'URSS, suivi de la bibliographie des ouvrages cités*, Paris, B.E., 1939. *Histoire du Parti communiste (bolchevik) de l'URSS (Précis rédigé par une commission du CC du PC(b) de l'URSS)*, Paris, B.E., 1939, p. 342.

**83.** Cf. Frederick C. Corney, *Telling October: Memory and the Making of the Bolshevik Revolution*, Cornell University Press, Ithaca, NY, 2004, pp. 183 sv.

**84.** Lettre ouverte de Léon Moussinac dans *Hebdo-Film*, n° 660 du 20 octobre 1928, citée par Dimitri Vezyroglou, « Le Parti communiste et le cinéma. Nouveaux éléments sur l'affaire Spartacus (1928) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2012/3, n° 115, p. 63.

**85.** Madeleine Reberieux, « Théâtre d'agitation : le groupe "Octobre" », *Le Mouvement social*, n° 91, (avril-juin 1975), pp. 109-110. Haramila Jolly, « Le groupe Octobre et le communisme. Une

mémoire reconstruite », *Revue française d'histoire des idées politiques*, Paris, n<sup>o</sup> 8, 1998, pp. 339-354.

**86.** *Scènes de la Révolution russe par Ilya Ehrenbourg, Nicolai Nikitine, Boris Pilniak, Alexei Remisov* ; traduit du russe avec l'autorisation des auteurs par Serge Lieskov, Paris, La Renaissance du livre, 1923.

**87.** Michel Niqueux, « Sept lettres autobiographiques d'Alexis Remizov à Dominique Arban », *Revue des études slaves*, tome 74, fascicule I, 2002, pp. 187-188.

**88.** Bouju, *op. cit.*, p. 47. Boris de Schloezer, « Coup d'œil sur la littérature au pays des soviets », *La Revue hebdomadaire*, 27 juillet 1929, pp. 411-429.

**89.** Nicole Racine, « Parijanine Maurice (Donzel Maurice, dit) », *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier*, <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article124895>. Cœuré, Pierre Pascal, *op. cit.*, p. 91.

**90.** Vladimir Pozner : *Panorama de la littérature russe*, Paris, Kra, 1929 ; *Anthologie de la prose russe contemporaine*, Paris, Hazan, 1929.

**91.** Sofia Fedortchenko, *Le Peuple à la guerre* ; adapté du russe par Lydia Bach et Charles Reber, Paris, Valois, 1930. Anton Dénikine, *La Décomposition de l'armée et du pouvoir. Février-Septembre 1917*, Paris, J. Povolozky & Cie, 1922. Tarassov-Rodionov, *La Révolution de février 1917* ; trad. du russe par Marc Semenoff, [Paris], Gallimard, 1930 (Pantin, Les Bons Caractères, 2006). Alexis Demidov, *Le Tourbillon* ; traduit du russe par Maurice-Parijanine, Paris, E.S.I., 1929. I. K. Naumov, *Journées d'Octobre* [traduit d'une version allemande semble-t-il d'après l'orthographe des noms propres], Paris, B.E.D.P., 1926. J. Steinberg, *Souvenirs d'un commissaire du peuple*, Paris, Gallimard, 1930 (rééd. Les Nuits rouges, 2016).

**92.** « Notre enquête », *La Lanterne* du 5 août 1926.

**93.** Boris Pilniak, *L'Année nue* ; trad. par L. Bernstein et L. Desormonts, Paris, Gallimard, 1926 (révisé, annoté et postf. par Dany Savelli, Paris, Éd. Autrement, 1998). Vsévolod Ivanov, *Le Train blindé numéro 1469* ; trad. par Sidersky, Paris : Gallimard, NRF, 1927. Mikhaïl Boulgakov, *La Garde blanche* [1924] ; trad. par Claude Ligny, Paris, Robert Laffont, 1970. Lydia Seifoulina, *Virineya* ; trad. par Hélène Iswolsky, Paris, Gallimard, 1927. Léonide Léonov, *Les Blaireaux* ; trad. par Maurice-Parijanine. Avec une préface de Maxime Gorki, Paris, Rieder, 1931. Michel Choukhov, *Sur le Don paisible* ; trad. par V. Soukhomline et S. Campaux, Paris, Payot, 3 tomes, 1930, 1931, 1936 (*Le Don paisible*, trad. par Antoine Vitez, Paris, Omnibus, 1999). Serge Sémenov, *La Faim* ; trad. par Brice Parain, Paris, Montaigne, 1927.

**94.** Isaac Babel, *Cavalerie rouge* ; trad. par Maurice-Parijanine, Paris, Rieder, 1928 (*Œuvres complètes* ; trad. par Sophie Benech, Paris, le Bruit du temps, 2011, pp. 491-631). D. Fourmanov, *Tchapaïev* ; trad. par A. Oranovskaïa et A. Roudnikov [notés « Alice Orane et Georges Roux » dans l'édition de 1937], Paris, E.S.I., 1933. Alexandre Serafimovitch, *Torrent de fer* ; trad. par Maurice Parijanine, Paris, E.S.I., 1930. Alexandre Fadeev, *La Défaite* ; trad. par Maurice Parijanine, Paris, E.S.I., 1929. E. Lebedinsky, *La Semaine*, Paris, E.S.I., 1927.

**95.** Fédor Gladkov, *Le Ciment* ; trad. par Victor Serge, Paris, E.S.I., 1928. Anton Makarenko, *Le Chemin de la vie* ; trad. par Juliette Pary et Madeleine Etard, Paris, E.S.I., 1939 (*Le Poème pédagogique* ; trad. par Jean Champenois, Paris, Livre club Diderot/Moscou, Éditions du Progrès, 1977). Alexandre Néviérov, *Tachkent, ville d'abondance* ; trad. par Brice Parain, Paris, Gallimard, 1928. Constantin Fédine, *Les Cités et les années* ; trad. par Doucia Ergaz, Paris, Gallimard, 1930. Alexis Tolstoï, *Le Chemin des tourments* (2 t.) ; trad. avec une introd. par M. Dumesnil de Gramont,

Paris, Rieder, 1930. Victor Chklovski, *Voyage sentimental* ; trad. par Vladimir Pozner, Paris, Le Sagittaire, 1926. Ivan Chméliov, *Le Soleil des morts* ; trad. par Denis Roche, Paris, Plon, 1929 (extraits dans *Le Mercure de France* du 15 septembre 1923 ; réédition, Paris, Éditions des Syrtes, 2001).

**96.** D'autres romans de l'émigration (d'Ossorguine, Rémizov et Annenkov) n'ont été traduits qu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Cf. Gervaise Tassis, « La Révolution russe dans cinq romans de l'émigration », *From the other shore : Russian writers abroad : past and present*, Idyllwild, CA, vol. 4 (2004), pp. 11-33.

**97.** Marcel Brion, « Lettres russes », *La Revue hebdomadaire*, n<sup>o</sup> 20 (18 mai 1929), p. 361.

**98.** Victor Serge, « Les idées de Boris Pilniak », *L'Humanité*, 25 mai 1927.

**99.** Bouju, *op. cit.*, pp. 92, 105.

**100.** *Le Journal et Le Populaire*, 9 mars 1936.

**101.** Christian Langeois, *Henri Krasucki, 1924-2003*, Paris, Cherche-Midi, 2012, p. 27.

**102.** Ekaterina Khoreva, « L'image de la Russie dans le cinéma français des années 1930 », in Kristian Feigelson, dir., *Théorème*, n<sup>o</sup> 8, « Caméra politique. Cinéma et stalinisme ». Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2005, pp. 49-50.

**103.** Joseph Kessel : « La nouvelle littérature russe », *La Revue de Paris* du 15 septembre 1925, 309-329 ; *Reportages, Romans*, édition établie et dirigée par Gilles Heuré, Paris, Gallimard, « Quarto », 2010, « Russie », pp. 405-578. Dans le même esprit, mais dans une veine ouvertement fantastique, cf. Pierre Mac Orlan, *La Cavalière Elsa*, Paris, NRF, 1921 (rééd. Gallimard, « Folio », 1980).

**104.** Makhno, « Appel aux juifs », *Le Libertaire*, n<sup>o</sup> 73, 27 avril 1926.

**105.** Joseph Kessel, *Makhno et sa juive*, Paris, Éditions Éos, 1926. Repris dans *Les Cœurs purs*, Gallimard, 1927 (62<sup>e</sup> édition en 1928, réédition en format « poche » en 1934). Dernière édition : Paris, Gallimard, « Folio », 2001, citée ici, p. 43, 45.

**106.** *Romans-Revue – Revue des lectures*, 15 décembre 1922, p. 890.

**107.** Vladimir Pozner, *Le Mors aux dents*, Paris, Denoël, 1937 (rééd. Arles, Actes Sud/Babel, 2005, pp. 238-240).

**108.** Henri Hertz, « Panorama des livres », *Europe*, n<sup>o</sup> 173, 15 mai 1937, p. 121.

**109.** Contre 39 % créditant les États-Unis (sondage de 1944 cité par Laurent Jalabert, *Le Grand Débat : les universitaires français, historiens et géographes, et les pays communistes de 1945 à 1991*, Toulouse, Groupe de recherche en histoire immédiate, 2001, p. 48).

**110.** Paul-Marie de La Gorce, « De Gaulle et l'indépendance nationale », *Espoir*, n<sup>o</sup> 99, 1994 ; Maurice Vaïsse, « La France présente aux capitulations », *Espoir*, n<sup>o</sup> 102, 1995 sur le site <http://www.charles-de-gaulle.org/pages/l-homme/dossiers-thematiques/1944-1946-la-liberation/restaurer-le-rang-de-la-france/analyses/>.

**111.** Cf. *La Vague rouge : comment les Bolchevicks s'emparèrent du pouvoir en 1917... un précédent à méditer en 1944*, Paris, impr. spéciale du C.E.A., 1944.

**112.** Bouju, *Catalogue, op. cit.* Marie-Cécile Bouju. « L'Histoire dans la culture militante communiste en France, 1921-1939 », *Cahiers du CRHQ*, 2012, <halshs-00337816>, pp. 20, 24.

- 113.** La brochure Georges Cogniot, *L'Histoire du Parti bolchevik et ses enseignements actuels*, Paris, Éditions sociales, « Les Grandes Conférences de “La Pensée” », 1949 est la reprise d'un exposé vieux de dix ans : *Ce que nous enseigne “L'histoire du Parti bolchevik” : Conférence... sur le précis d’“Histoire du Parti communiste de l'URSS”, le 12 avril 1939 à la salle Pleyel... devant les membres du Comité central*, Paris, Éditions du Comité populaire de propagande.
- 114.** Isaac Deutscher, « Préface », in Marcel Liebman, *La Révolution russe, Origine, étapes et signification de la victoire bolchevique*, Verviers, Gérard & C°, « Marabout Université », 1967, p. 7.
- 115.** Constatations faites par l'auteur en chinant.
- 116.** Maurice Thorez, *Fils du peuple*, Paris, Éditions sociales, 1949, pp. 31-32.
- 117.** Roger Vailland, *Beau Masque*, (1954) Paris, Gallimard, « L'Imaginaire », 1991, p. 42.
- 118.** Alexeï Tolstoï, *Le Chemin des tourments : trilogie* [trad. par Alice Orane ; présenté par Evguéni Kogan], Moscou, Éd. en langues étrangères, 1954.
- 119.** Vailland, *op. cit.*, p. 171.
- 120.** François Hincker, « La lecture communiste de la Révolution française par le Parti communiste français », *Communisme*, 1989, n° 20-21, pp. 101-110.
- 121.** Centre culturel et économique France-URSS, *Connaissance de l'URSS 1917-1947. Un bilan de 30 ans. Numéro double (4-5) consacré au XXX<sup>e</sup> anniversaire de la Révolution d'Octobre*, Paris, Hier et aujourd'hui, 1947, p. 5.
- 122.** Jean Bruhat, « Carte Blanche : L'URSS et nous », *L'Histoire*, n° 8 (janvier 1979), p. 62.
- 123.** Jean Bruhat, *Histoire de l'URSS*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », n° 183, 1945, pp. 5-6. En estimant qu'il s'agit d'une « lecture classique de la Révolution russe », Laurent Jalabert fait à notre avis une lecture quelque peu anachronique et rétrospective (Jalabert, *op. cit.*, p. 53).
- 124.** Cité par Michel Winock, *Le Siècle des intellectuels*, Paris, Seuil, 1997, p. 463. Victor Kravchenko, *J'ai choisi la Liberté ! La vie publique et privée d'un haut fonctionnaire soviétique*, Paris, Self, 1947, pp. 35-54.
- 125.** Robert Schnerb, « Gérard Walter, *Histoire de la Révolution russe. I, L'effondrement de la monarchie, févr.-mars 1917*, Paris, Gallimard, 1953 », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 10<sup>e</sup> année, n° 3, 1955, p. 452.
- 126.** Roger Portal : « Pugačev : une révolution manquée », *Études d'histoire moderne et contemporaine*, t. 1<sup>er</sup> (1947), p. 98 ; « L'activité des historiens russes et la guerre, d'après le “Istoričeskij Žurnal” (n° 1-2, 3, 4, 5 - 1945) », *Revue historique*, t. 196, fasc. 1 (1946), pp. 41-46 ; « Notes bibliographiques », *Revue historique*, t. 208, fasc. 1 (1952), pp. 158-161.
- 127.** Cf. les comptes rendus de Robert Kemp dans *Le Monde* : « Les Mains sales », 20 avril 1948 ; « Pièces détachées : II. “Les Justes” », 30 août 1950.
- 128.** Le « conseiller historique » de Camus était l'anarchiste Nicolas Lazarévitch (Cœuré, *Pierre Pascal*, *op. cit.*, p. 356).
- 129.** Alfred Rosmer, *Moscou sous Lénine : les origines du communisme*, Paris, P. Horay, 1953 (rééd. Pantin, Les Bons Caractères, 2009).
- 130.** Victor Serge, « Trente ans après la Révolution russe », juillet-août 1947, *La Révolution*

prolétarienne, n<sup>o</sup> 309 (nov. 1947) ; in Victor Serge, *Mémoires, op. cit.*, pp. 866-867.

**131.** Voline, *La Révolution inconnue 1917-1921*, Paris, Les Amis de Voline, 1947, pp. 6, 175, 321, 402 [rééd. Genève, Entremonde, 3 vol. 2009-2010]. *Itinéraire, une vie une pensée* (Chelles), n<sup>o</sup> 13-1995, « Voline » : Ignacio De Llorens, « Voline et la Révolution russe » ; René Bianco, « Voline et la presse anarchiste ».

**132.** François Bordes, « French Orwellians ? La gauche hétérodoxe et la réception d'Orwell en France à l'aube de la Guerre froide », *Agone*, n<sup>o</sup> 45 (2011). La traduction définitive sous le titre de « Ferme des animaux » attendra 1981 (par les soins de Jean Queval aux éditions Champ libre).

**133.** Abbott Gleason, *Totalitarianism : The Inner History of the Cold War*, New York-Oxford, Oxford UP, 1995. Enzo Traverso, « Le totalitarisme. Jalons pour l'histoire d'un débat » in *Le Totalitarisme. Le XX<sup>e</sup> siècle en débat (Textes choisis et présentés par Enzo Traverso)*, Paris, Seuil, « Points », 2001. Brigitte Studer, « Totalitarisme et stalinisme », in Michel Dreyfus, Bruno Groppo, Claudio Ingerflom et alii, *Le Siècle des communismes*, Paris, Seuil, « Points », 2004.

**134.** Bernard Ludwig, « Le Comité européen et international "Paix et Liberté" (1950-1970). "Internationale" ou réseau de l'anticommunisme ? », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, n<sup>o</sup> 20 (automne), 2004.

**135.** Joe Nordmann, « David Rousset contre les Lettres françaises. Après coup (entretien réalisé par A. Brossat et O. Le Cour Grandmaison) », *Lignes* 2/2000 (n<sup>o</sup> 2), p. 110-114.

**136.** Cf. de Pierre Grémion : « Preuves dans le Paris de guerre froide », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, n<sup>o</sup> 13, janvier-mars 1987, pp. 63- 82 ; *Intelligence de l'anticommunisme. Le Congrès pour la liberté de la culture à Paris 1950-1975*, Paris, Fayard « Pour une histoire du XX<sup>e</sup> siècle », 1995 ; « Regards sur la diplomatie américaine des idées pendant la guerre froide », *Communisme*, n<sup>o</sup> 62-63, 2000, pp. 57-84.

**137.** Les Îles d'Or apparaissent parfois comme des éditions autonomes mais elles sont aussi indiquées comme collection chez SELF ou chez Plon (dont elles partagent l'adresse). Cf. catalogue de la BNF.

**138.** « Nos Morts », *Est & Ouest*, n<sup>o</sup> 626 (mars 1979). Sylvain Boulouque, « Ida Gilman, dite Mett, médecin et anarchiste (Smorgone, Russie, 20 juillet 1901 – Paris, 27 juin 1973) », *Archives juives* 2/2001 (vol. 34), p. 126-127.

**139.** *BEIPI/Est & Ouest*, n<sup>o</sup> 48-1951 (« La Russie a-t-elle toujours été privée de liberté ? »), 58-1951 (« Les nouvelles méthodes de formation idéologique des communistes français »), 73-1952 (supplément : Élie Borschak, « L'Ukraine sous le régime soviétique – 1918-1952 »), 118-1954 (E. Iourevski, « 37<sup>e</sup> anniversaire de la révolution d'Octobre : le coup d'État était-il inévitable ? »), 180-1957 (« 1917-1957 – Histoire et bilan de la révolution soviétique »).

**140.** « Nos Morts », *art. cit.* Pierre Rigoulot, *Georges Albertini, socialiste, collaborateur, gaulliste*, Paris, Perrin, 2012, pp. 225-240.

**141.** Relevé effectué à partir du catalogue de la BNF. Il n'existe pas, à ma connaissance, d'étude sur Les Îles d'Or. Cœuré, *Pierre Pascal, op. cit.*, p. 356. Catherine Rancon, *Angelo Tasca (1892-1960). Biographie intellectuelle*, thèse en cotutelle franco-italienne, Université de Paris 1-Panthéon Sorbonne – Michel Dreyfus/Università degli Studi della Tuscia di Viterbo – Leonardo Rapone, 2011, pp. 528-529.

- 142.** « Une biographie de Staline », *BEIPI*, n° 86-1953. Cf. également Raymond Aron, « La Russie après Staline », *Preuves*, n° 32-1953 et la réponse d'Isaac Deutscher, « Réponse aux critiques », *Esprit*, mars 1954.
- 143.** Cœuré, *Pierre Pascal*, *op. cit.*, pp. 203-206.
- 144.** Les Îles d'Or publient deux livres d'auteurs se réclamant du marxisme révolutionnaire : *Le Tournant obscur*, extrait des mémoires de Victor Serge en 1951 et, en 1953, *Les Satellites européens de Staline*, d'Ygael Gluckstein qui sera plus connu sous le nom de Tony Cliff comme dirigeant du Socialist Workers' Party britannique. Victor Serge était mort depuis quatre ans quand il entra au catalogue des Îles d'Or et il est difficile de savoir si Gluckstein, apatride vivant en Grande-Bretagne, connaissait les subtilités du champ politico-éditorial français.
- 145.** Rigoulot, *op. cit.*, p. 229.
- 146.** Relevé fait à partir des bases d'articles persee.fr et jstor.org.
- 147.** Dernière réédition : Leonard Schapiro, *Les Bolcheviques et l'Opposition (1917-1922). Du musellement des partis à l'interdiction des fractions dans le Parti*, Paris, Les Nuits rouges, 2007.
- 148.** Marie-Pierre Rey, *La Tentation du rapprochement : France et URSS à l'heure de la détente (1964-1974)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1991, pp. 310-315. François Puaux, « La conception gaullienne de la détente : 1964-1968 », *Espoir* n° 109, 1996. Marie-Pierre Rey, « Le voyage du général de Gaulle en URSS (juin 1966) », *Espoir*, n° 109, 1996 (<http://www.charles-de-gaulle.org/pages/l-homme/dossiers-thematiques/de-gaulle-et-le-monde/de-gaulle-et-lrsquourss.php>). Violette Morin, « Une analyse de presse : le voyage de Khrouchtchev en France », *Communications*, n° 1, 1961, pp. 81-107. Journal télévisé de l'ORTF, le 30 juin 1966 à 20 h (<http://www.ina.fr/video/I00012663/discours-de-de-gaulle-phrases-en-russe-video.html>, consulté le 3 novembre 2015).
- 149.** De Jean Bommart : *Le Poisson chinois*, Librairie des Champs-Élysées, 1934 (recension dans *Les Primaires*, n° 55 de juillet 1934, pp. 646-647) ; *Le Train blindé n° 4 (le Poisson chinois se fait rouge)*, Paris, Éditions de Flore, 1948 – Arabesque « Baroud », 1965, pp. 114, 118 – Le Livre de Poche, 1970 ; *Bataille pour Arkhangelsk*, Paris, Opta, 1961 – Arabesque « Baroud », 1965 – Le Livre de Poche, 1970. Repris dans *Romans d'espionnage de la Grande Guerre, édition établie par François Rivière*, Paris, Robert Laffont « Bouquins », 2014.
- 150.** Présentation du film sur le site <http://www.festival-cannes.com> (consulté le 2 août 2015).
- 151.** D'après les fiches du film sur les sites <http://www.kinoglaz.fr/>, <http://www.allocine.fr> et <https://fr.wikipedia.org> (consultés le 2 août 2015).
- 152.** Boris Pasternak, *Le Docteur Jivago*, Paris, Gallimard, « NRF », 1958. « Les plus forts tirages de 1958 », *Le Monde*, 23 janvier 1959.
- 153.** Bernard Feron, « Un poète de l'universel », *Le Monde*, 24 octobre 1958.
- 154.** Maurice Vaussard, « Le "Docteur Jivago" de Boris Pasternak », *Le Monde*, 26 décembre 1957.
- 155.** Jean de Baroncelli, « Docteur Jivago », *Le Monde*, 4 octobre 1966.
- 156.** Voix ouvrière, *La Gauche d'aujourd'hui et la révolution d'octobre 1917*, exposé du Cercle Léon Trotsky du 1<sup>er</sup> octobre 1967. Pour se faire une idée du film, cf. Frédéric Rossif, Madeleine Chapsal, *Révolution d'Octobre*, Paris, Hachette « Télé », 1967.

- 157.** Jean-François Kahn, Pierre Durand, *Tout commence à Petrograd ou les Cent jours d'Alexandre Alexandrovitch*, Paris, Fayard, 1967, p. IX.
- 158.** Nicolas N. Soukhanov, *La Révolution russe – 1917*, (1922) Paris, Cercle du Nouveau Livre d'Histoire, 1966. Joel Carmichael, *Histoire de la Révolution russe* ; traduit de l'anglais par Béatrice Rochereau, Paris, Gallimard, « Idées », 1966.
- 159.** Certains sont traduits en français : M. Vistinetski, *Sous le drapeau du travail : textes et documents. Recueil*, Moscou, Éditions en langues étrangères, 1957 ; *L'Insurrection armée d'Octobre à Petrograd. Souvenirs de révolutionnaires de 1917*, Moscou, Éditions en langues étrangères, 1958.
- 160.** Jalabert, *op. cit.*, p. 168. Sabine Dullin, « Les interprétations françaises du système soviétique », *Le Siècle des communismes, op. cit.*, p. 86.
- 161.** Cf. Martin Dewhirst, « L'historiographie soviétique récente et l'histoire de la révolution », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 5, n<sup>o</sup> 4, octobre-décembre 1964, pp. 549-566. *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 20<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 3, 1965, pp. 596-623 : vingt-huit pages de comptes rendus sur la révolution russe, par Marc Ferro, Michel Laran, Pierre Sorlin, Georges Haupt, Hélène Carrère d'Encausse et Pierre Broué.
- 162.** Fr.-X. Coquin : « Sur les “purges” soviétiques », *Revue d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale*, 9<sup>e</sup> Année, n<sup>o</sup> 33 (janvier 1959), pp. 94 -96 ; « Merle Fainsod. Smolensk under soviet rule », *Revue historique*, t. 224, fasc. 2 (1960), pp. 440-442.
- 163.** Michel Laran, « François-Xavier Coquin, La Révolution russe », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 20<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 3, 1965. pp. 600-602. François-Xavier Coquin, *La Révolution russe*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1962 (rééd. Pantin, Les Bons Caractères, 2005, p. 10).
- 164.** Pierre et Irène Sorlin, *Lénine, Trotsky, Staline, 1921-1927*, Paris, A. Colin « Kiosque », 1961.
- 165.** Marc Ferro, « Georges Haupt, le chasseur d'archives bolcheviques », *Le Monde*, 26 mai 1978. Ernest Labrousse, « Georges Haupt, historien français du socialisme international », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 19, n<sup>o</sup> 3, juillet-septembre 1978, pp. 217-220. Alain Besançon, [Hommage à Georges Haupt], *ibidem*, pp. 225-226. Jutta Scherrer, Georges Haupt, « Gor'kij, Bogdanov, Lenin : Neue Quellen zur ideologischen Krise in der bolschewistischen Fraktion, 1908-1910 », *ibidem*, pp. 321-334, *Le Mouvement social*, n<sup>o</sup> 111, avril-juin 1980, numéro spécial « Georges Haupt parmi nous ».
- 166.** *Les Bolcheviks et la Révolution d'Octobre, procès-verbaux du Comité Central du parti bolchevique, août 1917-février 1918*, présentation de Giuseppe Boffa, Paris, Maspero, « BS », n<sup>o</sup> 4, 1964. Giuseppe Boffa, *Les Étapes de la Révolution russe*, Paris, Maspero, « Cahiers libres », 1962, p. 10.
- 167.** Georges Haupt, Jean-Jacques Marie, *Les Bolcheviks par eux-mêmes*, Paris, Maspero, « BS », n<sup>o</sup> 13, 1969.
- 168.** Lénine, *Que faire ?*, Présenté et annoté par Jean-Jacques Marie, Paris, Seuil, « Points », 1966. Léon Trotsky, *Histoire de la Révolution russe*, traduit par Maurice Parijanine, introduction de Jean-Jacques Marie, Paris, Seuil, 1967. Jean-Jacques Marie, *Staline*, Paris, Seuil, 1967. Jean-Jacques Marie, *Les Paroles qui ébranlèrent le monde, Anthologie bolchevique, 1917-1924*, Paris, Seuil, 1967.

- 169.** Nicolas Boukharine, Eugène Preobrajensky, *A.B.C. du communisme*, préface de Pierre Broué, Paris, Maspero, « BS », n<sup>o</sup> 1, 1963.
- 170.** Pierre Broué, *Le Parti bolchevique, Histoire du PC de l'URSS*, Paris, Minuit, 1963. Hélène Carrère d'Encausse, « Le parti bolchevique, Pierre Broué », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 20<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 3, 1965. pp. 613-614. P. Sorlin, « Pierre Broué. Le parti bolchevique », *Le Mouvement social*, n<sup>o</sup> 47, avril-juin 1964, pp. 133-138. Ils reprochent tous deux à l'auteur de ne pas avoir utilisé de sources soviétiques. À l'époque, Pierre Broué ne lisait pas le russe.
- 171.** Vincent Présumey, « Pierre Broué (1926-2005) », Pierre\_Broué.doc, s.l., [http://bulletin\\_liaisons.voila.net/nosdocs.htm](http://bulletin_liaisons.voila.net/nosdocs.htm), janvier 2006 (consulté le 6 août 2015), p. 17.
- 172.** Maximilien Rubel, « Broué, Pierre. Le parti bolchevique », *Revue française de sociologie*, vol. 5, n<sup>o</sup> 2 (avril-juin 1964), pp. 212-214.
- 173.** Jean-Jacques Marie, « Le Comité militaire révolutionnaire du soviet de Petrograd et son président », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 8, n<sup>o</sup> 2 (avril-juin 1967), pp. 189-204.
- 174.** Pierre Sorlin, « Lénine et le problème paysan en 1917 », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 19<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 2, 1964, pp. 250-280.
- 175.** Jean Sanvoisin, « Parti, soviets et syndicats dans la révolution russe », *L'Homme et la société*, n<sup>o</sup> 5, 1967, pp. 181-193.
- 176.** Dullin, « Les interprétations... », *op. cit.*, p. 86. Jalabert, *op. cit.*, p. 175.
- 177.** Jean-Pierre Juy, « Hommage à Pierre Broué », <http://www.legrandsoir.info/Hommage-a-Pierre-Broue-par-Jean-Pierre-Juy.html>, 2 août 2005 (consulté le 6 août 2015). Le film *Octobre* d'Eisenstein est restauré pour le cinquantième anniversaire et commence une nouvelle carrière en URSS et à l'étranger. Pour le soixantième, Vladimir Tarasov réalise un dessin animé sur le poème de Maïakovski, *Temps, en avant ! (Vremia vpered)*, Soyuzmultfilm, 1977).
- 178.** Leopold Haimson, « The Problem of Social Stability in Urban Russia, 1905-1917 », *Slavic Review*, vol. 23, n<sup>o</sup> 4 (Dec., 1964), pp. 619-642 & vol. 24, n<sup>o</sup> 1 (Mar., 1965), pp. 1-22. Alexander Rabinowitch : *Prelude to Revolution: The Petrograd Bolsheviks and the July 1917 Uprising*, Bloomington-London, Indiana University Press, 1968 ; *The Bolsheviks Come to Power, vol. 2: The Revolution of 1917 in Petrograd*, New York, W. W. Norton & Co., 1976.
- 179.** Basile Kerblay, « A. V. Čajanov. Un carrefour dans l'évolution de la pensée agraire en Russie de 1908 à 1930 », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 5, n<sup>o</sup> 4, octobre-décembre 1964, pp. 411-460. Cf. Ivan Kremniou [Alexandre Tchayanov], *Voyage de mon frère Alexis au pays de l'utopie paysanne*, (1920) Paris, L'Âge d'homme, « Slavica-Utopies », 1976. Alexandre Tchayanov, *L'Organisation de l'économie paysanne*, (1924) Paris, Librairie du Regard, 1990.
- 180.** Moshe Lewin : *La Paysannerie et le pouvoir soviétique : 1928-1930*, Paris, La Haye, Mouton, 1966 ; *La Formation du système soviétique. Essais sur l'histoire sociale de la Russie dans l'entre-deux-guerres*, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », Paris, 1987. Alain Blum, « Moshe Lewin, historien », *Le Monde*, 17 août 2010. Sur le débat entre historiens totalitaires et « révisionnistes », cf. Jean-Paul Depretto, *Pour une histoire sociale du régime soviétique (1918-1936)*, Paris, L'Harmattan, « Pays de l'Est », 2001, pp. 7-43.
- 181.** Marc Ferro, *Histoires de Russie et d'ailleurs : entretiens avec Jules Chancel et Jean-François Sabouret*, Paris, Balland, 1990, pp. 10-11, 39. Marc Ferro, « Trajectoire d'un engagement »,

*Questions de communication*, n° 3 – 2003, mis en ligne le 1<sup>er</sup> juillet 2003, consulté le 13 septembre 2013 (<http://questionsdecommunication.revues.org/7484>).

**182.** Marc Ferro, Victor Fay, Pierre Broué *et alii*, *La Révolution d'Octobre et le Mouvement ouvrier européen*, Paris, Études et documentation internationales, 1967.

**183.** Ferro, *Histoires de Russie...*, *op. cit.*, pp. 39-50, 60-61, 65.

**184.** Marc Ferro, *La Révolution de 1917 : I. La chute du tsarisme et les origines d'Octobre ; II. Octobre, naissance une société*, Paris, Aubier-Montaigne, 1967 & 1976 [rééd. en un volume, Paris, Albin Michel, 1997]. *Des Soviets au communisme bureaucratique : les mécanismes d'une subversion* (avec la collaboration d'Hélène de Chavagnac), Paris, Gallimard et Julliard, coll. « Archives », 1980.

**185.** Jacques Rougerie : *Procès des communards*, Paris, Gallimard/Julliard, 1964, p. 134 ; *Paris libre, 1871*, Paris, Seuil, « Point », 2004, p. V.

**186.** Orlando Figes & Boris Kolonitskii, *Interpreting the Russian Revolution (The Language and Symbols of 1917)*, New Haven and London, Yale UP, 1999, p. 126.

**187.** Marc Ferro, « Y a-t-il “trop de démocratie” en URSS ? », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 40<sup>e</sup> année, n° 4, 1985. pp. 811-827.

**188.** « Pour Marc Ferro, la bureaucratie... c'est “l'émergence des milieux populaires” », *Cahiers du mouvement ouvrier*, n° 36 (octobre-novembre-décembre 2007), p. 106 (Jean-Jacques Marie est le créateur des CMO). Wladimir Berelowitch, « À propos de “soviétologie” », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 42<sup>e</sup> année, n° 5, 1987, pp. 1195-1207.

**189.** Pierre Sorlin, « Ferro (Marc) – La révolution de 1917 », *Revue française de science politique*, année 1969, volume 19, n° 1, pp. 188-190. René Girault, « Un historien d'aujourd'hui face à la révolution d'Octobre », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 34<sup>e</sup> année, n° 4, 1979, pp. 868-872. Antonella Salomoni, « Marc Ferro, Des soviets au communisme bureaucratique », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 40<sup>e</sup> année, n° 4, 1985, pp. 850-852.

**190.** Ferro, *Histoires de Russie...*, *op. cit.*, p. 63.

**191.** Pour reprendre le titre des souvenirs de Benjamin Stora, *La Dernière Génération d'Octobre*, Paris, Stock, 2003.

**192.** A. J.-C. Bertrand, G. Devèze, *Le Monde contemporain par les documents*, LEP, 1<sup>re</sup> année de préparation au BEP, Paris, Delagrave, 1973, pp. 196-198.

**193.** Louis Aragon, *Histoire de l'URSS*, Paris, Presses de la Cité, 1962 [rééd. Paris, UGE « 10/18 », 1972, t. 1, 1917-1923, p. 264]. Cf. Hervé Bismuth, « Aragon et le XX<sup>e</sup> Congrès », *Conférence de l'ITEM*, 2006 sur <http://www.louisaragon-elsatriolet.org/spip.php?article191> (consulté le 10 août 2015). Pierre Juquin, « L'engagement de Louis Aragon, le parcours d'un “homme double” », *Nouvelles FondationS*, n° 3-4 (décembre 2006), pp. 197-203.

**194.** Jean Cazalbou, *Du Moujik au spoutnik*, Paris, Éditions sociales, 1964, pp. 17, 37, 55.

**195.** Jacques Duclos, *Octobre 17 vu de France*, Paris, Éditions sociales, 1967, p. 15. Pierre Durand, *Les Sans-Culottes du bout du monde (1917-1921). Contre-révolution et intervention étrangère en Russie*, Moscou, Éditions du Progrès, 1977.

**196.** Paris, Éditions sociales, 1967.

- 197.** Rapport de Jacques Chambaz à Roland Leroy en novembre 1972, cité par Marco Di Maggio, « Recherche historique et engagement militant : les Cahiers d'histoire de l'Institut Maurice Thorez dans le dispositif culturel du PCF », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* [En ligne], n° 123-2014, <http://chrhc.revues.org/3624> consulté le 9 août 2015.
- 198.** Jean Elleinstein et Marc Ferro, *La Révolution d'Octobre*, préface du maréchal Boudienny et avant-propos de Benoît Frachon, suivi de *Et l'acier fut trempé* de Nicolaï Ostrovski, s.l., Éditions du Burin/Éditions Martinsart, « L'Humanité en marche. Liberté – Égalité – Fraternité », 1972, pp. 43, 72-73, 99, 111.
- 199.** Académie des sciences de l'URSS, Institut d'histoire, *Histoire de l'URSS, des origines à nos jours*, Moscou, Éditions du Progrès, 1967, pp. 393-398 : « Le Testament de Lénine ».
- 200.** Chambaz dans Di Maggio, « Recherche historique et engagement militant... », *art. cit.*
- 201.** Jean Elleinstein, *Histoire de l'URSS*, en 4 volumes, Paris, Éditions sociales, « Notre Temps », 1972-1975.
- 202.** « Le parti unique ne facilite pas la mise en œuvre de la démocratie socialiste en URSS écrit M. Jean Elleinstein », *Le Monde*, 8 février 1977. Jean Elleinstein, « L'Occident et la leçon de Petrograd », *Le Monde*, 8 novembre 1977.
- 203.** Alexandre Adler, Francis Cohen, Maurice Décaillot, Claude Frioux, Léon Robel, *L'URSS et nous*, Paris, Éditions sociales, 1978. Jean Bruhat, « Carte Blanche : L'URSS et nous », *L'Histoire*, n° 8 (janvier 1979), p. 62.
- 204.** Djamel Mermat, « Deux intellectuels face aux communismes de l'Est. Du programme commun à la rupture », *Nouvelles Fondations*, n° 3-4 (décembre 2006), pp. 95-99.
- 205.** Jean-Paul Burdy, « Parti communiste français. La ligne générale ? », *Espaces Temps*, n° 9-1978, pp. 59, 62.
- 206.** Joseph Staline, *La Révolution d'Octobre*, Paris, Éditions Gît-le-Cœur, 1969. *Histoire du Parti communiste/bolchevik/de l'URSS*, Paris, Éditions Norman Bethune, 1971. Jean-Numa Ducange, « Notice biographique de Patrick Kessel », *Fonds Patrick Kessel*, Archives départementales de la Seine-Saint-Denis, Saint-Denis, 2011.
- 207.** *Que lire ? : Bibliographie de la révolution* (rédigé par Yvon Bourdet, Jean-Marie Brohm, Michel Dreyfus, Robert Paris... et alii), Paris, Études et documentation internationales, 1975.
- 208.** D'après le recensement du site <http://www.association-radar.org/> (consulté le 9 août 2015) : Léon Trotsky, *La Révolution permanente en Russie*, Série classique Rouge, n° 1, 1970 ; *Sur la Révolution cubaine*, Cahiers de la IV<sup>e</sup> Internationale, n° 2, 1971 ; Léon Trotsky, *Les Leçons d'Octobre*, Série classique Rouge, n° 7, 1971 ; Lénine-Trotsky, *Cronstadt*, Cahiers Rouge n° 7, 1976 ; *Révolution au Nicaragua. Discussion et scission dans la 4<sup>e</sup> Internationale*, 1979.
- 209.** Charles Bettelheim, *Les Luttes de classes en URSS, 1<sup>re</sup> période : 1917-1923*, Paris, Seuil/Maspero, 1974. M.-A. Macciocchi, « Point de vue : Lénine hors du mausolée », *Le Monde*, 22 juillet 1974. Thierry Paquot, « Charles Bettelheim et la “révolution capitaliste” d'Octobre », *Le Monde*, 4 octobre 1982. Sur l'auteur, cf. François Denord, Xavier Zunigo, « “Révolutionnairement vôtre”. Économie marxiste, militantisme intellectuel et expertise politique chez Charles Bettelheim », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2005/3, n° 158, p. 8-29.
- 210.** Je souligne. Guy Debord, *Œuvres cinématographiques complètes*, 1952-1978, Paris,

Gallimard, « NRF », pp. 129, 154, 156.

**211.** Paul Cardan [Castoriadis], « Le rôle de l'idéologie bolchevik dans la naissance de la bureaucratie (introduction à "l'opposition ouvrière" de Kollontaï) », *Socialisme ou Barbarie*, n° 35 (janvier-mars 1964), p. 38.

**212.** Michael Löwy, « De la grande logique de Hegel à la gare finlandaise de Petrograd », *L'Homme et la société*, n° 15, 1970, pp. 255-267. Robert Linhart, *Lénine, les paysans, Taylor. Essai d'analyse matérialiste historique de la naissance du système productif soviétique*, Paris, Seuil, 1976 [rééd. 2010].

**213.** L'histoire de la révolution russe du marxiste belge Marcel Liebman, éditée en format de poche pour le cinquantenaire et qui est destinée au « jeune travailleur » et à l'« étudiant » n'est fondée que sur des sources secondaires en français et en anglais et n'apporte pas d'éléments vraiment nouveaux, ce qui limite son intérêt. Marcel Liebman, *La Révolution russe. Origines, étapes et signification de la victoire bolchevique*, Verviers, Gérard & C°, « Marabout Université », 1967, p. 5.

**214.** A.M. Pankratova, *Fabzavkomy Rossii v borbe za socialističeskiju fabriku [Les Comités d'usine de Russie dans la lutte pour l'usine socialiste]*, Moscou, Krasnaïa Nov', 1923. Anna Pankratova, « Les Comités d'usine en Russie à l'époque de la Révolution (1917-1918) » dans : *Autogestion*, n° 4, Paris, Anthropos, décembre 1967 ; Ernest Mandel, *Contrôle ouvrier, conseils ouvriers, autogestion. Anthologie*, t. 1, Paris, Maspero « Poche rouge », 1970. *Autogestion et Socialisme*, n° 26-27, Paris, Anthropos, mars 1974. Commentaires dans : Sabadell, « Les conseils en Russie 1917-1921 », *Noir & Rouge*, n° 41, mai 1968 (repris dans Groupe Noir & Rouge, *Autogestion, État, Révolution*, Paris, Cercle/Tête de feuilles, 1973). PSU, *Le Contrôle ouvrier*, Supplément à *Tribune socialiste*, n° 455-1970. Maurice Brinton, « Les bolcheviks et le contrôle ouvrier 1917-1921 », *Autogestion et socialisme*, n° 24-25, septembre-décembre 1973.

**215.** Pierre Archinoff, *Le Mouvement makhnoviste*, Paris, Bélibaste, 1969. Voline, *La Révolution inconnue, 1917-1921, documentation inédite sur la révolution russe*, Paris, P. Belfond, 1969. Nestor Makhno, *La Révolution russe en Ukraine. 1, mars 1917-avril 1918*. Avant-propos de Daniel Guérin, Paris, Belfond, 1970. Pierre Sorlin, « La révolution inachevée », *Le Monde*, 8 novembre 1969. Paul Avrich : *La Tragédie de Cronstadt : 1921*, (1970) Paris, Seuil, « Points », 1975 ; *Les Anarchistes russes*, (1967) Paris, Maspero, 1979.

**216.** Ida Mett, *Le Paysan russe dans la révolution et la post-révolution*, Paris, Spartacus, 1968. Malcolm Menzies, *Makhno, une épopée, le soulèvement anarchiste en Ukraine, 1918-1921*, Paris, Belfond, 1972. Alexandre Skirda, *Kronstadt 1921 : prolétariat contre bolchevisme*, Paris, Tête de feuilles, 1972 [rééd. remaniée et complétée sous le titre *Kronstadt 1921 : prolétariat contre dictature communiste*, Éditions de Paris, 2012]. Alexandre Skirda, (éd.), *Les Anarchistes russes, les soviets et l'autogestion* (textes de Rudolf Rocker, Piotr Archinov, Valevsky, Efim Yartchouk, Nestor Makhno), Paris, Spartacus, 1973. Alexandre Skirda, (éd.), *Les Anarchistes dans la Révolution russe* (textes d'Alexandre Berkman, Victor Serge, Emma Goldman, Anatole Gorélik), Paris, Tête de feuilles « Écrits révolutionnaires », 1973. Alexandre Skirda, *Nestor Makhno, le cosaque de l'anarchie : la lutte pour les soviets libres en Ukraine, 1917-1921*, Paris, éd. de l'auteur, 1982 [3<sup>e</sup> éd. rev. et corr. *Nestor Makhno, le cosaque libertaire, 1888-1934 ; La Guerre civile en Ukraine, 1917-1921*, Paris, Éditions de Paris, 1999].

**217.** Étienne Roda-Gill, « Makhnovstchina », *Pour en finir avec le travail, Chansons du prolétariat*

*révolutionnaire*, (1974) Paris, EPM- ADES, 1998 (ADE771). François Hombourger, *Makhnovtchina, Ukraine 1919*, Paris, Alternative/Éditions du Drapeau Noir, ca. 1975 (rééd. sous le titre *Makhno : la Révolution libertaire en Ukraine*, Éditions libertaires et éditions du Monde Libertaire, 2002).

**218.** Guido Crepax : *L'Homme de Pskov*, (1977) (*À Suivre*), 1979, n<sup>o</sup> 19-20 (rééd. sous le titre *Le Point de non-retour*, Paris, Dargaud, 1982) ; *Le Journal de Valentina* (dont *Viva Trotsky*), (1975) Paris, Futuropolis, 1985.

**219.** Hugo Pratt, *Corto Maltese en Sibérie*, (*À Suivre*), 1978, n<sup>o</sup> 1 à 8 (rééd. Casterman « Corto Maltese », tome IX, 2010).

**220.** Jacques Ploncard d'Assac, *Lénine ou la Technique du coup d'État*, Paris, La voix de l'Occident, 1962 (Éditions de Permanences, 1968).

**221.** Ferdynand Ossendowski, *Bêtes, Hommes et Dieux*, Paris, Plon, 1924 (rééd. Phebus, 2000). Jean Mabire, *Ungern, le baron fou*, Paris, Balland, 1964 ; Leonid Youzepovitch, *Le Baron Ungern, Khan des steppes*, Paris, Éditions des Syrtes, 2001 ; Erik Sable, *Ungern*, Paris, Pardès, 2006. Crisse, *L'Ombre des damnés – Ungern Kahn* (sic) – *Mongolie 1921*, Issy-les-Moulineaux, Vent d'Ouest, 1988 (il y est dessiné sous les traits de l'acteur allemand Klaus Kinski). Il apparaît également dans les chansons de plusieurs groupes de rock (*La Souris Déglinguée*), souvent connotés très à droite (*Paris Violence, Frakass*). Cf. Benoît Marpeau, « Le rêve nordique de Jean Mabire », *Annales de Normandie*, 43<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 3, 1993, pp. 215-241.

**222.** Dominique Venner : *La Révolution et la guerre civile : 1917-1924* (Histoire de l'Armée rouge, t. 1), Paris, Plon, 1981 (prix de l'Académie française) ; *Les Blancs et les Rouges : histoire de la guerre civile russe, 1917-1921*, Paris, Pygmalion, 1997 (rééd. augmentée, Le Rocher, 2007).

**223.** Perry Anderson, *In the Tracks of Historical Materialism*, London, Verso, 1983, p. 32.

**224.** Geneviève Breerette, « Paris-Moscou avant et après 1917 », *Le Monde*, 31 mai 1979.

**225.** Anatole Kopp : *Ville et révolution : Architecture et urbanisme soviétiques des années vingt*, Anthropos, Paris, 1967 (rééd. Seuil, « Points », 1972) ; *Changer la vie, changer la ville : de la vie nouvelle aux problèmes urbains, URSS 1917-1932*, UGE, « 10/18 », Paris, 1975. Léon Trotsky, *Les Questions du mode de vie : l'époque du « militantisme culturel » et ses tâches* (1923), UGE, « 10/18 », Paris, 1976. Anne Raymond, *Anatole Kopp, 1915-1990 (DEA en histoire de l'art)*, Université de Paris I, 1992.

**226.** Jean-Michel Palmier, *Lénine, l'art et la révolution : essai sur la formation de l'esthétique soviétique*, Paris, Payot « Bibliothèque historique », 1975 (rééd. 2006, p. 29).

**227.** Mikhaïl Guerman, *La Flamme d'Octobre. Art et révolution*, Paris/Leningrad : Le Cercle d'Art/Avrora, 1977 ; *Art of the October révolution* ; Comp. & introd. by Mikhail Guerman, New York, Abrams, 1979.

**228.** Bernadette Dufrière, « La Série des expositions internationales du Centre Georges-Pompidou : pour un nouveau modèle », *Publics et Musées*, n<sup>o</sup> 8, 1995, pp. 75-101

**229.** « Culture et pouvoir soviétique », *Le Monde*, 4 juin 1979. Nicole Zand, « Culture et pouvoir soviétique », *Le Monde*, 9 juin 1979.

**230.** « “France nouvelle” : ne pas se laisser entraîner dans une résurgence de la guerre froide », *Le Monde*, 25 juillet 1979.

**231.** Thierry Wolton, Natacha Dioudjeva *et alii*, *Culture et pouvoir communiste. L'autre face de*

Paris-Moscou, *Recherches*, n<sup>o</sup> 39, octobre 1979.

**232.** Émission *Cartes sur table* du 16 mars 1981 sur Antenne 2.

**233.** Warren Beatty, *Reds*, Paramount, sortie française le 27 avril 1982 (DVD, 2007 ; Blu-ray, 2013). Enki Bilal, Pierre Christin, *Partie de chasse*, Dargaud « Légendes d'aujourd'hui », 1983, p. 5, 7 (rééd. augmentée Casterman, 2013).

**234.** Maxime Gorki, *Pensées intempestives : 1917-1918* ; préface de Boris Souvarine, Lausanne, L'Âge d'homme, 1975 (nouvelle éd. augmentée, Le Livre de Poche, 1977).

**235.** Pierre Pascal, *Mon journal de Russie* (4 t. : 1916-1918 ; 1918-1921 ; 1921-1926 ; 1927), Lausanne, L'Âge d'homme, 1975-1982. Marcel Body, *Un piano en bois de Carélie. Mes années de Russie 1917-1927*, Paris, Hachette, 1981 (rééd. sous le titre *Au cœur de la Révolution*, Éditions de Paris, 2003).

**236.** Emma Goldman, *Épopée d'une anarchiste : New York 1886-Moscou 1920*, (1932) Paris, Hachette, 1979 (rééd. Bruxelles, Complexe, 1984). Alexander Berkman, *Le Mythe bolchevik. Journal 1920-1922*, (1925) Quimperlé, La Digitale/Calligrammes, 1987.

**237.** Ekaterina Olitskaïa, *Le Sablier*, (1971) Paris, Deuxtemps Tierce, 1991. Angelica Balabanoff, *Ma vie de rebelle*, (1938 & 1965) Paris, Balland, 1981.

**238.** Michael Scott Christofferson, *Les Intellectuels contre la gauche. L'idéologie antitotalitaire en France, 1968-1981*, Marseille, Agone, 2013.

**239.** Accueilli comme dissident de gauche, marxiste, Pliouchtch s'est vite distingué par le radicalisme de ses prises de position. Cf. Leonid Pliouchtch, « Les limites de la glasnost », *Lignes*, n<sup>o</sup> 1-1987, p. 44-62.

**240.** Goldman, *Épopée... op. cit.*, postface, pp. 306-308.

**241.** Cœuré, *Pierre Pascal, op. cit.*, p. 393.

**242.** Alexandre Soljenitsyne, *L'Archipel du Goulag*, Paris, Seuil, 1974 (1<sup>re</sup> édition en russe : Paris, YMCA-Press, 1973). L'aveuglement français est souligné dans *Est & Ouest* (n<sup>o</sup> 536, septembre 1974) : « Ceux qui avaient parlé avant Soljenitsyne ».

**243.** Georges Nivat, « La roue de l'histoire : Alexandre Soljenitsyne », *Le Débat*, 2011/3, n<sup>o</sup> 165, p. 173-194.

**244.** Boris Souvarine : « Soljenitsyne et Lénine », *Est & Ouest*, n<sup>o</sup> 570 (avril 1976) ; *Controverse avec Soljenitsyne*, Paris, Allia, 1990. En plus de la théorie du complot allemand, Soljenitsyne impute la responsabilité du destin tragique de la Russie à la révolution de Février, « spirituellement répugnante » (*Réflexions sur la révolution de Février*, (1980-1983) Paris, Fayard, 2007).

**245.** Christofferson, *Les Intellectuels, op. cit.*, p. 170 sv. François Hourmant, *Le Désenchantement des clercs. Figures de l'intellectuel dans l'après-Mai 68*, Rennes, PUR, « Res publica », 1997, pp. 57-91, 125-165.

**246.** Alain Besançon, Jean Bonamour, « In memoriam Michel Heller (1922-1997) », *Cahiers du monde russe*, vol. 38, n<sup>o</sup> 1-2, janvier-juin 1997, pp. 253-257.

**247.** Michel Heller et Alexandre Nekrich, *L'Utopie au pouvoir. Histoire de l'URSS de 1917 à nos jours*, Paris, Calmann-Lévy, « Liberté de l'esprit », 1982 (éd. augmentée 1985, pp. 8, 25, 41, 82 sv.).

- 248.** Varlam Chalamov, *Récits de Kolyma*, Paris, Denoël, « Les Lettres nouvelles », 1969 (rééd. complète dans une autre traduction, Lagrasse, Verdier, 2003). Roy Medvedev : *La révolution d'Octobre était-elle inéluctable ?*, Paris, Albin Michel, 1976 ; *La Révolution d'Octobre. Faits et réflexions*, Paris, Maspero, 1978.
- 249.** Didier Simon, « Lénine vu par Soljenitsyne », *Le Monde*, 14 novembre 1975. Emmanuel Le Roy Ladurie, « Souvarine le prophétique », *Le Monde*, 22 juillet 1977. André Fontaine, « Les Propriétaires de la vérité », *Le Monde*, 22 février 1982.
- 250.** Alain Besançon, *Présent soviétique et passé russe*, Paris, Le Livre de Poche, « Pluriel », 1980, p. 323 (rééd. Hachette, 1986).
- 251.** Alain Besançon, « Préface », in Martin Malia, *Comprendre la Révolution russe*, Paris, Seuil « Points », 1980, p. 9.
- 252.** Jean-Paul Enthoven, « Lénine au purgatoire », *Le Nouvel Observateur*, 12 janvier 1976 : recension de *Lénine à Zurich* de Soljenitsyne et de *La Terreur sous Lénine : 1917-1924*, (textes choisis et présentés par) Jacques Baynac, en collaboration avec Alexandre Skirda et Charles Urjewicz, Paris, Le Sagittaire, 1975 (rééd. Le Livre de Poche, 2003). David Shub, *Lénine*, (1966) Paris, Gallimard, « Idées », 1972 (la traduction est revue par Serge Bricianer, figure de l'ultra-gauche, qui travaillait chez Gallimard). Adam B. Ulam, *Les Bolcheviks*, (1965) Paris, Fayard, « Histoire sans frontières », 1973. Hélène Carrère d'Encausse, *Lénine, la révolution et le pouvoir*, Paris, Flammarion, « Champs », 1979 (avec *Staline, l'ordre par la terreur*, ibid., 1979, texte tiré et réadapté de *L'URSS de 1917 à 1953*, Paris, Richelieu, 1973).
- 253.** Alain Besançon : « Un grand problème : La dissidence de la peinture russe (1860-1922) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 17<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 2, mars-avril 1962, pp. 252-282 ; « Histoire et Psychanalyse. À propos de Metabletica », *Annales*, 19<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 2, mars-avril 1964, pp. 237-249 ; « Boris Porchnev. Les soulèvements populaires en France », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. 14, n<sup>o</sup> 3, juillet-septembre 1967, pp. 317-319. Marianne Seydoux, « Thèses concernant la Russie et l'URSS soutenues en France en 1967 », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 9, n<sup>o</sup> 3-4, juillet-décembre 1968, pp. 452.
- 254.** Discours de réception à l'Académie des sciences morales et politiques, repris dans l'édition russe des *Origines intellectuelles du léninisme*, Moscou, MIK, 1998, p. 5.
- 255.** Alain Besançon, *Les Origines intellectuelles du léninisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1977, p. 7.
- 256.** Dominique Colas, *Le Léninisme. Philosophie et sociologie politiques du léninisme*, Paris, PUF, « Question », 1982, pp. 195-196.
- 257.** Maurice Duverger, « Sur un livre de Dominique Colas, *Le léninisme de Lénine* », *Le Monde*, 16 novembre 1982.
- 258.** Gérard Walter, *Lénine*, Paris, Julliard, 1950 (nouvelle éd. Albin Michel/Tallandier, 1971). Nina Gourfinkel, *Lénine*, Paris, Seuil, 1959 (nouvelle éd. 1970).
- 259.** Dominique Noguez, *Lénine dada*, Paris, Robert Laffont, 1989 (rééd. Le Dilettante, 2007).
- 260.** Dans le domaine de l'histoire russo-soviétique, on peut conseiller l'ouvrage de Tamara Kondratieva : *Gouverner et nourrir. Du Pouvoir en Russie (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Les Belles Lettres, 2002.
- 261.** Hélène Carrère d'Encausse, « Paris-Moscou. L'URSS au purgatoire ? », *Le Débat*, 1985/4, n<sup>o</sup> 36, pp. 164-174.

- 262.** Colas, *Le Léninisme*, *op. cit.*, pp. 264, 266. Besançon, *Présent soviétique*, *op. cit.*, pp. 126-127.
- 263.** Hélène Carrère d'Encausse, *Bolcheviks et nations. Le grand défi, 1917-1930*, Paris, Flammarion, « Bibliothèque scientifique », 1987.
- 264.** Ferro, *Histoires de Russie...*, *op. cit.*, p. 63.
- 265.** *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 40<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 4, 1985 : cinq articles (de Wladimir Berelowitch, Jacques Sapir, Eric Brian & Leopold Haimson, Régine Robin et Marc Ferro) et 37 comptes rendus (dont une dizaine sur des ouvrages touchant à la période révolutionnaire).
- 266.** Diane Koenker, *Moscow Workers and the 1917 Revolution*, Princeton UP, 1981. S. A. Smith, *Red Petrograd, Revolution in the Factories, 1917-1918*, Cambridge UP, 1983. Rex. A. Wade, *Red Guards and Workers' Militias in the Russian Revolution*, Stanford UP, 1984. Sur le courant « révisionniste » américain, cf. Stephen F. Cohen, *Rethinking the Soviet experience: politics and history since 1917*, Oxford UP, 1985. Alexandre Zinoviev, *L'Avenir radioux*, Lausanne, l'Âge d'homme, 1978 ; Le Livre de Poche, 1979 ; Seuil, « Points », 1985.
- 267.** Témoignage recueilli par l'auteur au début des années 2000.
- 268.** Érik Neveu, « Le défilé Goude du bicentenaire. Commémorer la Révolution française... ou s'en débarrasser ? », *Réseaux*, 2008/2, n<sup>o</sup> 148-149, p. 215.
- 269.** *Ibidem*, pp. 219, 225.
- 270.** Pierre Broué, *Trotsky*, Paris, Fayard, 1988.
- 271.** Antonella Salomoni, *La Révolution russe*, Paris, Casterman, « XX<sup>e</sup> siècle », 1993. L'ouvrage, coédité avec Giunti à Florence, a pour titre italien *Lenin e la rivoluzione russa*, preuve que la France avait pris de l'avance dans l'épuration anti-léniniste.
- 272.** François Furet, *Le Passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Robert Laffont/Calmann-Lévy, 1994 (rééd. Le Livre de Poche, 1996, pp. 106, 135).
- 273.** *Ibidem*, pp. 10, 125, 161. Ernst Nolte, *La Guerre civile européenne 1917-1945*, (1987) Paris, Éditions des Syrtes, 2000. François Furet & Ernst Nolte, *Fascisme et communisme*, Paris, Plon, 1998 (rééd. Hachette Littératures, 2000).
- 274.** Stéphane Courtois, Nicolas Werth, Jean-Louis Panné *et alii*, *Le Livre noir du communisme : Crimes, terreur, répression*, (1997) Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1998, pp. 40-315.
- 275.** Jean-Louis Margolin, Nicolas Werth, « Communisme : retour à l'histoire », *Le Monde*, 14 novembre 1997.
- 276.** Nicolas Werth, *1917, La Russie en révolution*, Paris, Gallimard, « Découvertes », 1997. *Livre noir*, *op. cit.*, pp. 37, 46.
- 277.** Alain Blum, « Historiens et communisme : condamner ou comprendre », *Le Monde*, 18 novembre 1997.
- 278.** *Livre noir*, *op. cit.*, pp. 95.
- 279.** *Ibidem*, p. 117. Nicolas Werth, « Une source inédite. Les svodki de la Tchéka-OGPU », *Revue des études slaves*, t. 66, fasc. I, 1994, pp. 18-19.
- 280.** *Livre noir*, *op. cit.*, p. 77 (tiré de Andrea Graziosi, *The Great Soviet Peasant War*, Harvard UP, 1996, p. 18). L'auteur parle des membres des Comités de paysans pauvres. Nous avons discuté cette affirmation dans Éric Aunoble, « *Le communisme tout de suite !* » *Le mouvement des Communes en Ukraine soviétique (1919-1920)*, Paris, Les Nuits rouges, 2008, pp. 157-160).

- 281.** Nicolas Werth, « Qui étaient les premiers tchékistes ? », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 32, n<sup>o</sup> 4, octobre-décembre 1991, pp. 501-512.
- 282.** Cf. Denis Berger & Henri Maler, *Une certaine idée du communisme. Répliques à François Furet*, Paris, Éditions du Félin, 1996, p. 48.
- 283.** *Livre noir*, *op. cit.*, p. 55-58. Nicolas Werth, « Propédeutique de la Terreur de masse léniniste », in Sophie Ferhadjian, Barbara Lefebvre (dir.), *Comprendre les génocides du XX<sup>e</sup> siècle. Comparer, enseigner*, Paris, Bréal, 2007, pp. 88-89 (repris aussi dans « Crimes et violences de masse des guerres civiles russes (1918-1921) », *Online Encyclopedia of Mass Violence*, 2009, [http://www.massviolence.org/IMG/article\\_PDF/Crimes-et-violences-de-masse-des-guerres-civiles-russes.pdf](http://www.massviolence.org/IMG/article_PDF/Crimes-et-violences-de-masse-des-guerres-civiles-russes.pdf), p. 2, consulté le 22 août 2015).
- 284.** Notons qu'après son pas de deux récusant la préface de Courtois alors qu'il avait apporté la contribution principale au projet de *Livre noir*, Nicolas Werth a hésité de même quand il s'est penché sur la famine ukrainienne de 1933. Après avoir soutenu le caractère génocidaire du *Holodomor*, il est partiellement revenu en arrière, laissant ce type de qualification à l'appréciation des juristes. Cf. Nicolas Werth : « Famines soviétiques, famine ukrainienne », *Le Débat*, n<sup>o</sup> 162, 2010/5, pp. 142-151 ; « Retour sur la grande famine ukrainienne de 1932-1933 », *Vingtième Siècle, Revue d'histoire*, n<sup>o</sup> 121, 2014/1, pp. 77-93.
- 285.** Christian Makarian, « Le communisme nous laisse des ruines gigantesques » (entretien avec Stéphane Courtois), *L'Express* du 3 octobre 2002.
- 286.** Compte rendu de la soirée du 17 janvier 1998 au 33 rue des Vignoles par Monique Lagrange-Reynier, « Livre noir du communisme », *Réfractations, Recherches et expressions anarchistes*, n<sup>o</sup> 2, printemps 1998.
- 287.** Bernard Pudal, Michel Dreyfus, Bruno Groppo, Claudio Sergio Ingerflom, Roland Lew, Claude Pannetier, Serge Wolikow, « Introduction », *Le Siècle des communismes, op. cit.*, pp. 9-10.
- 288.** Claudio Sergio Ingerflom, « De la Russie à l'URSS : introduction », *Le Siècle des communismes, op. cit.*, pp. 155-165. Du même auteur, *Le Citoyen impossible. Les racines russes du léninisme*, Paris, Payot, « Bibliothèque historique », 1988.
- 289.** Boris Nolde, *L'Ancien Régime et la Révolution russes*, Paris, Armand Colin, 1928, pp. VII-VIII.
- 290.** Peter Holquist, « La Question de la violence », *Le Siècle des communismes, op. cit.*, pp. 171-185. Cf. du même auteur, *Making war, forging revolution. Russia's continuum of crisis, 1914-1921*, Cambridge, MA, Harvard UP, 2002. Pudal et alii, « Introduction », *Le Siècle des communismes, op. cit.*, p. 17. Lynne Viola, « Les Paysans de 1917 à nos jours », *ibidem*, pp. 239-243. Lewis Siegelbaum, « Les Ouvriers et les communistes en 1917-1939 », *ibidem*, pp. 254-257.
- 291.** Sabine Dullin, « Les interprétations françaises du système soviétique », *Le Siècle des communismes, op. cit.*, pp. 68-84. Alain Blum et Martine Mespoulet, *L'Anarchie bureaucratique. Statistique et pouvoir sous Staline*, Paris, La Découverte, « L'espace de l'histoire », 2003, p. 7-8.
- 292.** Jean-Paul Depretto : *Pour une histoire sociale du régime soviétique (1918-1936)*, Paris, L'Harmattan, « Pays de l'Est », 2001 ; « Pour une histoire sociale de la dictature soviétique », in *Pouvoirs et société en Union Soviétique* (Jean-Paul Depretto dir.), Paris, L'Atelier « Mouvement Social », 2002, pp. 3-18.
- 293.** Recensions de Sophie Cœuré (*Annales. Histoire, Sciences sociales*, 57<sup>e</sup> année, 2002, n<sup>o</sup> 4) et

surtout de Marc Lazar (*Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2001, n° 69).

**294.** Krzysztof Pomian, « Quel XX<sup>e</sup> siècle ? », *Le Débat*, 1997/1 (n° 93), pp. 41-75. Eric J. Hobsbawm, « Commentaires », *ibidem*, pp. 85-92. Pierre Nora, « Traduire : nécessité et difficultés », *ibidem*, pp. 93-95.

**295.** Eric J. Hobsbawm, *L'Âge des extrêmes. Histoire du court XX<sup>e</sup> siècle*, Bruxelles, Complexe/Paris, Le Monde diplomatique, 1999 (rééd. Paris, André Versaille Éditeur/Le Monde diplomatique, 2008). Cf. Alain Gresh « Une autre histoire du XX<sup>e</sup> siècle », *La Valise diplomatique*, jeudi 5 juin 2008 (<http://www.monde-diplomatique.fr/carnet/2008-06-05-Hobsbawm> consulté le 6 septembre 2015).

**296.** Enzo Traverso : *L'Histoire déchirée. Essai sur Auschwitz et les intellectuels*, Paris, Éditions du Cerf, 1997 ; *Le Totalitarisme. Le XX<sup>e</sup> siècle en débat* (Textes choisis et présentés par Enzo Traverso), Paris, Seuil, « Points Essais », 2001 ; *La Violence nazie. Une généalogie européenne*, Paris, La Fabrique, 2002.

**297.** Enzo Traverso : « De l'Anticommunisme. L'histoire du XX<sup>e</sup> siècle relue par Nolte, Furet et Courtois », *L'Homme et la société*, 2/2001 (n° 140-141), pp. 169-194.

**298.** Enzo Traverso, *À feu et à sang. De la guerre civile européenne 1914-1945*, Paris, Éditions Stock, 2007, pp. 70, 92-95, 123-125 [rééd. sous le titre *1914-1945, La Guerre civile européenne*, Hachette-Pluriel, 2009].

**299.** Arno J. Mayer, *Les Furies*, [2000] Paris, Fayard, 2002. Voir les comptes rendus critiques d'André Loez (*Politix*, vol. 15, n° 60, 4<sup>e</sup> trim. 2002, pp. 233-238) et d'Enzo Traverso (*L'Histoire comme champ de bataille. Interpréter les violences du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, La Découverte, 2011, pp. 59-90).

**300.** Claude Lefort, *Un homme en trop. Essai sur l'archipel du goulag de Soljenitsyne*, Paris, Seuil, 1975 (rééd. Seuil, 1986).

**301.** « Les bolcheviks n'ont jamais joué aucun rôle [...] dans [le] déclenchement [de la révolution de Février] et dans le surgissement d'innombrables comités – comités d'usines, de quartiers, de soldats – et des soviets. En revanche, ils ont tiré profit de leur dépérissement », Claude Lefort, *La Complication. Retour sur le communisme*, Paris, Fayard, 1999, p. 153.

**302.** *Ibidem*, pp. 51, 53.

**303.** « Communisme = Nazisme ? », *Le Figaro Magazine*, 25 mars 2000.

**304.** *L'Histoire*, n° 223 (juillet-août 1998), 247 (octobre 2000), 324 (octobre 2007).

**305.** Jan Krauze, *Le Monde* des 5, 6 et 7 novembre 2007.

**306.** *Bulletin officiel de l'Éducation nationale (BOEN)* : n° 10 du 15 octobre 1998 (programmes du collège) ; n° 7 du 3 octobre 2002 (hors-série, programme du lycée). Conseil national des programmes, *Qu'apprend-on au collège ?*, Paris, CNDP – XO, 2002, p. 91.

**307.** C'est une des thèses de Christine Fauré, *Les Néoconservateurs à la française*, s.l., Mimésis « Sciences Politiques », 2015.

**308.** Andrea Graziosi, *Histoire de l'URSS*, Paris, PUF, « Nouvelle Clio », 2010, pp. 11-50, 378-383, 411-415 et surtout 425-431. Pour un autre regard, on lira Alexandre Sumpf, *De Lénine à*

*Gagarine. Une histoire sociale de l'Union soviétique*, Paris, Gallimard, « Folio », 2013.

**309.** Cf. Bruno Modica, « Histoire d'une disparition. La Révolution russe dans les programmes scolaires », *Les Clionautes*, vendredi 5 décembre 2014, <http://www.clionautes.org/spip.php?article3336#Ve70bluliTs> (consulté le 9 septembre 2015).

**310.** *BOEN*, n° 42, 14 novembre 2013.

**311.** Voir la critique d'André Loez, sur le site du Collectif de recherche international et de débat sur la guerre de 1914-1918, [http://www.crid1418.org/espace\\_scientifique/textes/conceptsgg\\_01.htm](http://www.crid1418.org/espace_scientifique/textes/conceptsgg_01.htm) (consulté le 8 septembre 2015). La notion de brutalisation nous semble malgré tout pertinente concernant la Russie : les pratiques étatiques et militaires de prises d'otages, de déportation et de réquisitions qui ont pris une grande ampleur dès 1914 (en Ukraine particulièrement) ont eu un impact sur les formes de violence déchaînées par la guerre civile (cf. les travaux de Peter Holquist, déjà cités, mais aussi d'Eric Lohr : « The Russian Army and the Jews: Mass Deportation, Hostages, and Violence during World War I », *Russian Review*, vol. 60, n° 3 (Jul., 2001), pp. 404-419 ; *Nationalizing the Russian Empire. The campaign against enemy aliens during World War I*, Cambridge, MA, Harvard UP, 2003).

**312.** Cf. Michel Wieviorka, « L'émergence des victimes », *Sphera Pública*, n° 3, 2003, pp. 19-38. David El Kenz et François-Xavier Nérard, « Introduction », *Commémorer les victimes en Europe, XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles*, Seyssel, Champ-Vallon, 2011, pp. 10-12.

**313.** Orlando Figes, *La Révolution russe. 1891-1924 : la tragédie d'un peuple* (1996), Paris, Denoël, 2007, p. 19, 20, 22.

**314.** Alain Blum, « “La Révolution russe. 1891-1924 : la tragédie d'un peuple” : la révolution d'Octobre remise à sa place », *Le Monde*, 11 octobre 2007.

**315.** Figes, *op. cit.*, p. 21.

**316.** Marc Ferro, « Préface », in Figes, *op. cit.*, p. 17. Enzo Traverso, *Où sont passés les intellectuels ? Conversation avec Régis Meyran*, Paris, Textuel, 2013, p. 67.

**317.** Thomas Chopard, *Le Martyre de Kiev – 1919. L'Ukraine en révolution entre terreur soviétique, nationalisme et antisémitisme*, Paris, Vendémiaire, 2015, pp. 18, 20, 237.

**318.** *Ibidem*, p. 7.

**319.** L'accès de plus en plus facile à des ressources étrangères ainsi qu'une meilleure maîtrise des langues dans les milieux universitaires sont assurément des évolutions positives. Mais cela décourage la traduction en français et accroît la séparation entre un public académique bien informé et un plus grand public laissé dans l'ignorance des nouveautés historiographiques.

**320.** Jean-Jacques Marie, *La Russie 1856-1956*, Paris, Hachette supérieur, « Les fondamentaux », 1997. Gilles Boti, *La Russie avant 1917, De l'abolition du servage à la révolution (1861-1917)*, Pantin, Les Bons Caractères, 2011.

**321.** Korine Amacher, *La Russie 1598-1917, Révoltes et mouvement révolutionnaires*, Gollion (Suisse), Infolio, « Illico », 2011.

**322.** Jean-Jacques Marie, *Lénine. La révolution permanente*, Paris, Payot, 2011. Lars Lih, *Lénine. Une biographie*, Paris, Prairies ordinaires, 2015.

**323.** Marina Mogilner, *Mifologiâ « podpol'nogo čeloveka » : radikal'nyj mikrokoz'm v Rossii načala XX veka kak predmet semiotičeskogo analiza [La Mythologie du « militant clandestin » : le*

*microcosme radical en Russie au début du XX<sup>e</sup> siècle comme sujet d'analyse sémiotique*], Moscou, NLO, 1999, p. 176.

**324.** Rémi Adam, *1917. La Révolte des soldats russes en France*, Pantin, Les Bons Caractères, 2007. Nicolas Werth, « Les déserteurs en Russie : Violence de guerre, violence révolutionnaire et violence paysanne (1916-1921) », in Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Christian Ingrao et Henry Rousso (éd.), *La Violence de guerre, 1914-1945 : Approches comparées des deux conflits mondiaux*, Paris, IHTP- CNRS, 2002.

**325.** Sofia Fedortchenko, *Le Peuple à la guerre*, op. cit. (édition russe Moscou, Sovetskij Pisatel, 1990, p. 130).

**326.** De Chklovski, cf. *Le Voyage sentimental* déjà cité. Mykola Khvylovy, *La Route et l'hirondelle* [nouvelles], Monaco, Le Rocher, « Maison Nikolskaïa », 1993.

**327.** Diane P. Koenker, William G. Rosenberg, *Strikes and Revolution in Russia, 1917*, Princeton, Princeton UP, 1989.

**328.** Marc Ferro, *1917. Les hommes de la révolution – Témoignages et documents*, Paris, Omnibus, 2011. *Voices of Revolution, 1917* (ed. by M.D. Steinberg), Yale UP, New Haven & London, 2001 : Mark D. Steinberg, « Introduction: The Language of Popular Revolution » ; Ekaterina Betekhtina, « Afterword: Style in Lower-Class Writing in 1917 ». Signalons un recueil intéressant, mais émanant uniquement de l'émigration : *Les Enfants de l'exil. Récits d'écoliers russes après la révolution de 1917* (présentés par Catherine Goussef et Anna Sossinskaïa), Paris, Bayard, 2005.

**329.** Orlando Figes & Boris Kolonitskii, *Interpreting the Russian Revolution (The Language and Symbols of 1917)*, New Haven and London, Yale UP, 1999.

**330.** Jean-Louis Van Regemorter, « Le concept d'une révolution paysanne unique de 1902 à 1922 », (1998) in *L'Insurrection paysanne de la région de Tambov : luttes agraires et ordre bolchevik 1919-1921*, Paris, Ressouvenances, 2000. Alexis Berelowitch, Nicolas Werth, *L'État soviétique contre les paysans. Rapports secrets de la police politique (Tcheka, GPU, NKVD) 1918-1939*, Paris, Tallandier, 2011. Dans le même esprit, signalons : Andrea Graziosi, *The Great Soviet Peasant War, 1917-1933*, Ukrainian Research Institute, Harvard University, 1996.

**331.** D.O. Čurakov : *Russkaja revoljucija i rabočee samoupravlenie [La Révolution russe et l'autogestion ouvrière]*, Moscou, Airo-XX, 1998 ; *Buntuûšie Proletarii, Rabočij protest v sovetskoj Rossii 1917-1930 gg. [Prolétaires en révolte. La protestation ouvrière en Russie soviétique]*, Moscou, Veče, 2007.

**332.** Rita di Leo, *L'Expérience profane : du capitalisme au socialisme et retour*, préface de Mario Tronti, Paris, Éditions de l'éclat, 2013.

**333.** Richard Stites, *Revolutionary Dreams: Utopian Vision and Experimental Life in the Russian Revolution*, New York & Oxford, Oxford University Press, 1989.

**334.** Lynn Mally, *Culture of the Future : the Proletkult Movement in Revolutionary Russia*, Berkeley, University of California Press, 1990.

**335.** Éric Aunoble, « *Le communisme tout de suite !* », op. cit. Dominique Durand, « *En communisme dès 1918* » : *sociographie des communes agraires en URSS*, Thèse, Université Paris IV, 1978 (rééd. Université européenne de Saint-Petersbourg, 2010). Irina Gordeeva a publié sur le même sujet « *Zabytye lûdi* », *Istoriâ rossijskogo kommunitarnogo dviženiâ [Des « Gens oubliés », Histoire du mouvement communautaire russe]*, Moscou, AIRO-XX « Pervââ Monografiâ », 2003.

**336.** Basile Kerblay, « Les utopies communautaires au banc d'essai de la Russie des années vingt »,

*Revue des études slaves*, LVI/1, 1984.

**337.** Sheila Fitzpatrick, « Civil War as a Formative Experience » in *Bolshevik culture. Experiment and Order in the Russian Revolution* (A. Gleason, P. Kenez & R. Stites eds.), Indiana UP, Bloomington, 1985.

**338.** Diane P. Koenker, William G. Rosenberg, Ronald G. Suny (eds.), *Party, State, and Society in the Russian Civil War*, Bloomington, Indiana UP, 1989 et particulièrement Daniel T. Orlovsky, « State Building in the Civil War Era: The Role of the Lower Middle Strata », pp. 180-209.

**339.** Jean-Jacques Marie, *La Guerre civile russe, 1917-1922, Armées paysannes rouges, blanches et vertes*, Paris, Autrement, 2005 (rééd. *Histoire de la guerre civile russe, 1917-1922*, Taillandier, « Texto », 2015. Regrettons que les éditeurs aient cru bon de ne pas publier l'appareil de notes). Jean-Jacques Marie, *Cronstadt*, Paris, Fayard, 2005.

**340.** Sur les Juifs et l'antisémitisme pendant la guerre civile, cf. Lidia Miliakova (dir.) et Nicolas Werth, *Le Livre des pogroms. Antichambre d'un génocide. Ukraine, Russie, Biélorussie, 1917-1922*, Paris, Calmann-Lévy/Mémorial de la Shoah, 2010. Dans un genre différent, cf. Thierry Jonquet, *Le Secret du rabbin* (1986), Paris, Gallimard, « Folio Policier », n<sup>o</sup> 199, 2001.

**341.** C'est dans cet esprit que j'ai étudié les communes comme phénomène de subversion de la communauté villageoise par le prolétariat rural et mené des recherches sur le parti communiste, ses militantes ou ses milices armées. Cf. Éric Aunoble : « *Le communisme tout de suite !* », *op. cit.* ; « Femmes et communistes. Un engagement dans la guerre civile en Ukraine (1918-1919) », in Laurent Colantonio et alii (dir.), *Genre et utopie avec Michèle Riot-Sarcey*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2014 ; « "Communistes, aux armes !" : les unités à destination spéciale (TchON) au sortir de la guerre civile en Ukraine (1920-1924) », *Amnis, Revue de civilisation contemporaine Europe/Amérique*, n<sup>o</sup> 14 (2015).

**342.** Notamment : André Platonov, *Au plus précieux de l'Homme*, dans *La Ville de Villegrad* (nouvelles), Paris, Gallimard, « NRF », « Littératures soviétiques », 1971 et le roman allégorique *Tchevengour*, (1929) Paris, Robert Laffont, Pavillons, « Domaine de l'Est », 1996 ; Evguéni Zamiatine, *La Caverne* dans *La Caverne et autres nouvelles*, Paris, Seuil, « Points », 1991 ; Isaac Babel, *Chroniques de l'an 18 (Journal pétersbourgeois, in Œuvres complètes, op. cit., pp. 133-202).*

**343.** Zenaïde Hippus, « Notes sur la révolution russe (1917-1920), commentées par Iouri Koublanovski », *Commentaire*, 1992/1, n<sup>o</sup> 57, p. 175-180.

**344.** Alexandre Blok, *L'Intelligentsia et la révolution* (1918), Alidades, Thonon-les-Bains, 1997. Zinaïda Hippus, *Petrograd an 1919*, Paris, Interférences, 2003 (hormis une tendance à souligner la judéité des bolcheviks et de leurs affidés, Hippus évoque le trafic de viande humaine fait par les Chinois de la Tchèque après les exécutions... pp. 73, 82, 112, 147, 172).

**345.** Manuela Draeger (hétéronyme d'Antoine Volodine), *Onze rêves de suie*, Paris, L'Olivier, 2010, p. 73.

**346.** Miguel Abensour, « Lire Saint-Just », dans Saint-Just, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Folio Histoire », 2004, p. 13.

**347.** Domenico Losurdo, *Fuir l'Histoire ? La révolution russe et la révolution chinoise aujourd'hui* (1999), Paris, Delga, 2007. Laurence De Cock, « La Révolution française dans les récits d'élèves : quelques indices de la (dé)politisation d'un événement historique », *À l'école de Clio. Histoire et didactique de l'histoire*, 17 août 2015, <http://ecoleclio.hypotheses.org/169>.

**348.** Cf. Éric Aunoble, « La figure de Nestor Makhno, ou les tribulations d'un héros révolutionnaire », in Korine Amacher et Leonid Heller (éd.), *Le Retour des héros : la reconstitution des mythologies nationales à l'heure du postcommunisme*, Louvain, Académia Bruylant, 2010.

**349.** Régis Gayraud, *La Grande Mêlée des utopies : la Russie libertaire 1905-1921*, Paris, Nautilus, 2000. Jean-Pierre Gibrat, *Matteo*, deux premiers tomes, Paris, Futuropolis, 2008 & 2011.

## Bibliographie

On trouvera ci-après la liste des principaux ouvrages commentés dans ce livre. Sont indiquées l'édition la plus disponible aujourd'hui et, entre crochets, l'année de la première parution en français.

### *Ouvrages historiques*

Rémi Adam, 1917, *La Révolte des soldats russes en France*, Pantin, Les Bons Caractères, 2007.

Korine Amacher, *La Russie 1598-1917, Révoltes et mouvement révolutionnaires*, Gollion (Suisse), Infolio, « Illico », 2011.

Claude Anet, *La Révolution russe [1917-1919]* Paris, Phébus, 2007.

Oskar Anweiler, *Les Soviets en Russie, 1905-1921*, Paris, Gallimard, 1972.

Louis Aragon, *Histoire de l'URSS*, [1962] Paris, UGE, « 10/18 », 1972, t. 1, 1917-1923.

Piotr Archinov, *L'Histoire du mouvement makhnoviste (1918-1921)*, [1924] Cœuvres-et-Valsery, Ressouvenances, 2000.

Éric Aunoble, « *Le communisme tout de suite !* » *Le mouvement des Communes en Ukraine soviétique (1919-1920)*, Paris, Les Nuits rouges, 2008.

Paul Avrich, *La Tragédie de Cronstadt : 1921*, Paris, Seuil, « Points », 1975 ; *Les Anarchistes russes*, Paris, Maspéro, 1979.

Lydia Bach, *Histoire de la Révolution russe. I : La Révolution politique*, Paris, Valois « Histoire de la Révolution mondiale », 1930.

Alexis Berelowitch, Nicolas Werth, *L'État soviétique contre les paysans*,

- Rapports secrets de la police politique (Tcheka, GPU, NKVD) 1918-1939*, Paris, Tallandier, 2011.
- Alain Besançon, *Les Origines intellectuelles du léninisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1977 ; *Présent soviétique et passé russe*, Paris, Hachette, 1986.
- Charles Bettelheim, *Les Luittes de classes en URSS, 1<sup>re</sup> période : 1917-1923*, Paris, Seuil/Maspero, 1974.
- Giuseppe Boffa, *Les Étapes de la Révolution russe*, Paris, Maspero, « Cahiers libres », 1962.
- Gilles Boti, *La Russie avant 1917. De l'abolition du servage à la révolution (1861-1917)*, Pantin, Les Bons Caractères, 2011.
- Pierre Broué, *Le Parti bolchevique*, [1963] Paris, Minuit, 1977.
- Jean Bruhat, *Histoire de l'URSS*, Paris, PUF, « Que sais-je ? » n° 183, 1945.
- Joel Carmichael, *Histoire de la Révolution russe*, Paris, Gallimard, « Idées », 1966.
- Hélène Carrère d'Encausse, *Lénine, la révolution et le pouvoir*, [1973-1979] Paris, Flammarion, « Champs », 1990.
- Hélène Châtelain, *Nestor Makhno, paysan d'Ukraine*, Paris, 13 Productions/La Parole errante, 1996.
- J. Chazoff, *Le Mensonge bolcheviste*, [1924] La Bussière, Acratie, 1998.
- Serge de Chessin, *Au pays de la démence rouge. La Révolution russe (1917-1918)*, Paris, Plon-Nourrit, 1919.
- Thomas Chopard, *Le Martyre de Kiev – 1919. L'Ukraine en révolution entre terreur soviétique, nationalisme et antisémitisme*, Paris, Vendémiaire, 2015.
- Dominique Colas, *Le Léninisme, Philosophie et sociologie politiques du léninisme*, [1982] Paris, PUF, « Quadrige », 1998.
- François-Xavier Coquin, *La Révolution russe*, [1962] Pantin, Les Bons Caractères, 2005.
- Stéphane Courtois, Nicolas Werth, Jean-Louis Panné *et alii*, *Le Livre noir*

- du communisme : Crimes, terreur, répression*, [1997] Paris, Pocket, 2009.
- Jean-Paul Depretto, *Pour une histoire sociale du régime soviétique (1918-1936)*, Paris, L'Harmattan, « Pays de l'Est », 2001.
- Jules Destrée, *Les Fondateurs de neige : notes sur la révolution bolchévique à Petrograd pendant l'hiver, 1917-1918*, Bruxelles et Paris, G. van Oest, 1920.
- Michel Dreyfus, Groppo Bruno, Ingerflomm Claudio *et alii*, *Le Siècle des communismes*, [2000] Paris, Seuil, « Points », 2004.
- Jacques Duclos, *Octobre 17 vu de France*, Paris, Éditions sociales, 1967.
- Pierre Durand, *Les Sans-Culottes du bout du monde (1917-1921). Contre-révolution et intervention étrangère en Russie*, Moscou, Éditions du Progrès, 1977.
- Jean Elleinstein, *Histoire de l'URSS*, en 4 volumes, Paris, Éditions sociales, « Notre Temps », 1972-1975.
- Jean Elleinstein et Marc Ferro, *La Révolution d'Octobre*, s.l., Éditions du Burin/Éditions Martinsart, 1972.
- Marc Ferro, *La Révolution de 1917*, [1967-1976] Paris, Albin Michel, 1997. *Des soviets au communisme bureaucratique : les mécanismes d'une subversion (avec la collaboration d'Hélène de Chavagnac)*, Paris, Gallimard et Julliard, coll. « Archives », 1980 ; *1917 - Les hommes de la révolution - Témoignages et documents*, Paris, Omnibus, 2011.
- Orlando Figes, *La Révolution russe – 1891-1924 : la tragédie d'un peuple*, Paris, Denoël, 2007.
- Régis Gayraud, *La Grande Mêlée des utopies : la Russie libertaire 1905-1921*, Paris, Nautilus, 2000.
- A. Gorovtseff, *Les Révolutions : comment on les éteint, comment on les attise* (préf. de Jacques Bainville), Paris, F. Alcan, 1930.
- Nina Gourfinkel, *Lénine*, [1959] Paris, Seuil, 1970.

- Andrea Graziosi, *Histoire de l'URSS*, Paris, PUF, « Nouvelle Clio », 2010.
- Mikhaïl Guerman, *La Flamme d'Octobre. Art et révolution*, Paris/Leningrad, Le Cercle d'Art/Avrora, 1977.
- Edward Hallett Carr, *La Révolution bolchevique, 1917-1923*, Paris, Minuit, 1969-1973.
- Georges Haupt, Jean-Jacques Marie, *Les Bolcheviks par eux-mêmes*, Paris, Maspero, « BS », n° 13, 1969.
- Michel Heller et Alexandre Nekrich, *L'Utopie au pouvoir, Histoire de l'URSS de 1917 à nos jours*, [1982] Paris, Calmann-Lévy, « Liberté de l'esprit », 1985.
- Histoire du Parti communiste/bolchevik/de l'URSS (Précis rédigé par une commission du CC du PC(b) de l'URSS)*, [1938] Paris, N. Béthune, 1971.
- Claudio Sergio Ingerflom, *Le Citoyen impossible – Les racines russes du léninisme*, Paris, Payot, « Bibliothèque historique », 1988.
- Jean Jacoby, *Le Tsar Nicolas II et la Révolution*, Paris, Fayard, 1931 ; *Lénine*, Paris, Flammarion, 1933.
- Jean-François Kahn, Pierre Durand, *Tout commence à Petrograd ou les Cent jours d'Alexandre Alexandrovitch*, Paris, Fayard, 1967.
- Tamara Kondratieva, *Bolcheviks et Jacobins. Itinéraires des analogies*, Paris, Payot, « Bibliothèque historique », 1989.
- Anatole Kopp, *Ville et révolution : Architecture et urbanisme soviétiques des années vingt*, Anthropos, [1967] Paris, Seuil, « Points », 1972 ; *Changer la vie, changer la ville : de la vie nouvelle aux problèmes urbains, URSS 1917-1932*, UGE, « 10/18 », Paris, 1975.
- L'Insurrection paysanne de la région de Tambov : luttes agraires et ordre bolchevik 1919-1921*, Paris, Ressouvenances, 2000.
- La Terreur sous Lénine : 1917-1924*, (textes choisis et présentés par) Jacques Baynac, en collaboration avec Alexandre Skirda et Charles Urjewicz, [1975] Paris, Le Livre de Poche, 2003.

*La Vague rouge : comment les Bolchevicks s'emparèrent du pouvoir en 1917... un précédent à méditer en 1944*, Paris, impr. spéciale du C.E.A., 1944.

*Les Bolchevicks et la Révolution d'Octobre, procès-verbaux du Comité Central du parti bolchevique, août 1917-février 1918*, présentation de Giuseppe Boffa, Paris, Maspero, « Bibliothèque socialiste », n° 4, 1964.

Jean Lescure, *Les Origines de la Révolution russe : l'Ancien Régime et le problème social*, Paris, Sirey, 1927 ; *La Révolution russe, Bolchevisme, Communisme et NEP*, Paris, Gamber, 1929.

Marcel Liebman, *La Révolution russe, Origine, étapes et signification de la victoire bolchevique*, Verviers, Gérard & C°, « Marabout Université », 1967.

Robert Linhart, *Lénine, les paysans, Taylor. Essai d'analyse matérialiste historique de la naissance du système productif soviétique*, [1976] Paris, Seuil, 2010.

Rosa Luxemburg, *La Révolution russe*, [1937] Paris, édition de l'Aube, 2013.

Jean Mabire, *Ungern, le baron fou*, [1964] Paris, Le Livre de Poche, 1977.

Nestor Makhno, *La Révolution russe en Ukraine (mars 1917-avril 1918)*, [1927] Coeuvres-et-Valsery, Ressouvenances, 2003.

Curzio Malaparte, *Technique du coup d'État*, [1931] Paris, Grasset, « Cahiers rouges », 1992 ; *Le Bonhomme Lénine*, [1932] Paris, Grasset « Cahiers rouges », 2013.

Martin Malia, *Comprendre la Révolution russe*, Paris, Seuil, « Points », 1980.

Jean-Jacques Marie, *Les Paroles qui ébranlèrent le monde, Anthologie bolchevique, 1917-1924*, Paris, Seuil, 1967 ; *La Russie 1856-1956*, Paris, Hachette supérieur, « Les Fondamentaux », 1997. *Cronstadt*, Fayard, Paris, 2005 ; *Lénine, La révolution permanente*, Paris, Payot, 2011 ; *Histoire de la guerre civile russe, 1917-1922*, [2005] Paris,

Taillandier, « Texto », 2015.

Jules Martov, *Le Bolchevisme mondial* [1934],  
[www.marxists.org/francais/martov/works/1923/00/martov\\_19230000a.html](http://www.marxists.org/francais/martov/works/1923/00/martov_19230000a.html)

Roy Medvedev, *La révolution d'Octobre était-elle inéluctable ?*, Paris, Albin Michel, 1976 ; *La Révolution d'Octobre : Faits et réflexions*, Paris, Maspero, 1978.

Malcolm Menzies, *Makhno, une épopée, le soulèvement anarchiste en Ukraine, 1918-1921*, Paris, Belfond, 1972.

Ida Mett, *La Commune de Cronstadt, crépuscule sanglant des soviets*, [1938] Paris, Spartacus, 1977  
[http://www.antimythes.fr/individus/mett\\_ida/mi\\_la\\_commune\\_de\\_cron](http://www.antimythes.fr/individus/mett_ida/mi_la_commune_de_cron)  
*Le Paysan russe dans la révolution et la post-révolution*, Paris, Spartacus, 1968.

Lidia Miliakova (dir.) et Nicolas Werth, *Le Livre des pogroms. Antichambre d'un génocide. Ukraine, Russie, Biélorussie, 1917-1922*, Paris, Calmann-Lévy/Mémorial de la Shoah, 2010.

A. Netchvolodow, *L'Empereur Nicolas II et les Juifs : Essais sur la Révolution russe dans ses rapports avec l'activité universelle du judaïsme contemporain*, Paris, Étienne Chiron, 1924.

Boris Nolde, *L'ancien Régime et la Révolution russes*, [1928] Paris, Armand Colin, 1948.

Ossip-Lourié, *La Révolution russe*, Paris, Rieder, « Bibliothèque socialiste », 1921.

Jean-Michel Palmier, *Lénine, l'art et la révolution : essai sur la formation de l'esthétique soviétique*, [1975] Paris, Payot « Bibliothèque historique », 2006.

Jacques Perdu, *La Révolution manquée*, [1940] Arles, Sulliver, 1997.

S. A. Piontkovsky, *Histoire populaire de la révolution d'Octobre*, Paris, E.S.I., 1927.

Jacques Ploncard d'Assac, *Lénine ou la Technique du coup d'État*, [1962]

- Paris, Éditions de Permanences, 1968.
- Léon de Poncins, *Les Forces secrètes de la révolution, F.·.M.·. - Judaïsme*, Paris, Bossard, 1928.
- Alexander Rabinowitch, *Les Bolcheviks prennent le pouvoir. La révolution de 1917 à Petrograd*, Paris, La fabrique, 2016.
- John Reed, *Les Dix Jours qui ébranlèrent le monde*, [1927] Paris, Tribord, « Flibuste », 2011.
- Henri Rollin, *La Révolution russe : ses origines, ses résultats*, 2 vol. (*Le Parti bolchéviste ; Les Soviets*) Paris, Delagrave, « Bibliothèque d'histoire et de politique », 1931.
- Frédéric Rossif, Madeleine Chapsal, *Révolution d'Octobre*, Paris, Hachette, « Télé », 1967.
- Jacques Sadoul, *Les Notes sur la révolution bolchevique (octobre 1917-janvier 1919)*, [1919] Paris, Maspero, 1971.
- Antonella Salomoni, *La Révolution russe*, Paris, Casterman, «xx<sup>e</sup> siècle », 1993.
- Leonard Schapiro, *Les Bolcheviques et l'Opposition (1917-1922). Du musellement des partis à l'interdiction des fractions dans le Parti*, [1958] Paris, Les Nuits rouges, 2007.
- Victor Serge, *L'An I de la Révolution russe. Les débuts de la dictature du prolétariat, 1917-1918* [1930], Paris, La Découverte, 1997.
- David Shub, *Lénine*, [1966] Paris, Gallimard, « Idées », 1972.
- Alexandre Skirda, *Kronstadt 1921 : prolétariat contre dictature communiste*, Éditions de Paris, 2012 ; *Nestor Makhno, le cosaque libertaire, 1888-1934 ; La Guerre civile en Ukraine, 1917-1921*, Paris, Éditions de Paris, 1999.
- Stephen Smith, *Pétrograd Rouge. La Révolution dans les usines (1917-18)*, Paris, Les Nuits Rouges, 2017.
- Alexandre Soljenitsyne, *Réflexions sur la révolution de Février*, Paris, Fayard, 2007.

Nicolas N. Soukhanov, *La Révolution russe. 1917*, Paris, Cercle du nouveau livre d'histoire, 1966.

Boris Souvarine, *Staline. Aperçu historique du bolchevisme*, [1935] Paris, Champ Libre/Ivrea, 1992.

Alexandre Sumpf, *De Lénine à Gagarine. Une histoire sociale de l'Union soviétique*, Paris, Gallimard, « Folio », 2013.

Léon Trotsky, *L'Avènement du bolchevisme*, [1919] <https://www.marxists.org/francais/trotsky/livres/avbol/avbol.htm> ; *Les Leçons d'Octobre*, [1924] Pantin, Les Bons Caractères, 2014 ; *Histoire de la Révolution russe*, [1933-1934] Paris, Seuil, « Points », 1995.

Adam B. Ulam, *Les Bolcheviks*, Paris, Fayard, « Histoire sans frontières », 1973.

Dominique Venner, *Les Blancs et les Rouges : histoire de la guerre civile russe, 1917-1921*, Paris, Pygmalion, [1997] Monaco, Le Rocher, 2007.

M. Vistinetski, *Sous le drapeau du travail : textes et documents. Recueil*, Moscou, Éditions en langues étrangères, 1957.

Voline, *La Révolution inconnue 1917-1921*, [1947] Genève, Entremonde, 3 vol., 2009-2010.

Gérard Walter, *Histoire de la révolution russe. I, L'Effondrement de la monarchie, févr.-mars 1917*, Paris, Gallimard, 1953 ; *Lénine*, [1950] Paris, Albin-Michel/Tallandier, 1971.

## *Essais*

Nicolas Berdiaev, *Le Nouveau Moyen Âge*, [1927] Lausanne, L'Âge d'homme « Sophia », 1986 ; *Les Sources et le sens du communisme russe*, [1938] Paris, Gallimard, « Idées », 1963.

Denis Berger et Henri Maler, *Une certaine idée du communisme – Répliques à François Furet*, Paris, Éditions du Félin, 1996.

François Furet, *Le Passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au*

*XX<sup>e</sup> siècle*, [1995] Paris, Le Livre de Poche, 2003.

Claude Lefort, *La complication. Retour sur le communisme*, Paris, Fayard, 1999.

Rita di Leo, *L'Expérience profane : du capitalisme au socialisme et retour*, préface de Mario Tronti, Paris, Éditions de l'Éclat, 2013.

Domenico Losurdo, *Fuir l'Histoire ? La révolution russe et la révolution chinoise aujourd'hui*, Paris, Delga, 2007.

Arno J. Mayer, *Les Furies. Violence, vengeance, terreur aux temps de la Révolution française et de la révolution russe*, Paris, Fayard, 2002.

Ernst Nolte, *La Guerre civile européenne 1917-1945*, Paris, Éditions des Syrtes, 2000.

Enzo Traverso, *1914-1945. La guerre civile européenne*, [2007] Paris, Hachette-Pluriel, 2009.

#### *Ouvrages historiques non traduits*

D.O. Čurakov, *Russkaja revoljucija i rabočee samoupravlenie (La Révolution russe et l'autogestion ouvrière)*, Moscou, Airo-XX, 1998 ; *Buntuûšie Proletarii, Rabočij protest v sovetskoj Rossii 1917-1930 gg. (Prolétaires en révolte, La protestation ouvrière en Russie soviétique)*, Moscou, Veče, 2007.

Orlando Figes & Boris Kolonitskii, *Interpreting the Russian Revolution (The Language and Symbols of 1917)*, New Haven and London, Yale UP, 1999.

A. Gleason, P. Kenez & R. Stites eds., *Bolshevik culture. Experiment and Order in the Russian Revolution*, Indiana UP, Bloomington, 1985.

Peter Holquist, *Making war, forging revolution. Russia's continuum of crisis, 1914-1921*, Cambridge, MA, Harvard UP, 2002.

Diane P. Koenker, William G. Rosenberg, Ronald G. Suny (eds.), *Party, State, and Society in the Russian Civil War*, Bloomington, Indiana UP,

1989.

Diane P. Koenker, William G. Rosenberg, *Strikes and Revolution in Russia, 1917*, Princeton, Princeton UP, 1989.

Lynn Mally, *Culture of the Future : the Proletkult Movement in Revolutionary Russia*, Berkeley, University of California Press, 1990.

Alexander Rabinowitch, *Prelude to Revolution: The Petrograd Bolsheviks and the July 1917 Uprising*, Bloomington-London, Indiana University Press, 1968 ; *The Bolsheviks in Power: the First Year of Soviet Rule in Petrograd*, Bloomington, Indiana University Press, 2008.

Richard Stites, *Revolutionary Dreams: Utopian Vision and Experimental Life in the Russian Revolution*, New York & Oxford, Oxford University Press, 1989.

### *Mémoires, souvenirs, témoignages*

Angelica Balabanoff, *Ma vie de rebelle*, Paris, Balland, 1981.

Alexander Berkman, *Le Mythe bolchevik. Journal 1920-1922*, Quimperlé, La Digitale, 1996.

Marcel Body, *Au cœur de la Révolution* [1981], Paris, Éditions de Paris, 2003.

Ivan Bounine, *Jours maudits*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1988.

Anton Dénikine, *La Décomposition de l'armée et du pouvoir. Février-septembre 1917*, Paris, J. Povolozky & Cie, 1922.

Sofia Fedortchenko, *Le Peuple à la guerre*, Paris, Valois, 1930.

Emma Goldman, *Épopée d'une anarchiste : New York 1886-Moscou 1920*, Bruxelles, Complexe, 1984.

Maxime Gorki, *Pensées intempestives : 1917-1918*, Paris, Le Livre de Poche, 1977.

*L'Insurrection armée d'Octobre à Petrograd. Souvenirs de révolutionnaires de 1917*, Moscou, Éditions en langues étrangères,

1958.

I. K. Naumov, *Journées d'Octobre*, Paris, B.E.D.P., 1926.

Ekaterina Olitskaïa, *Le Sablier*, Paris, Deuxtemps Tierce, 1991.

Pierre Pascal, *Mon journal de Russie* (4 t. : 1916-1918 ; 1918-1921 ; 1921-1926 ; 1927), Lausanne, L'Âge d'Homme, 1975-1982.

Alexis Rémizov, *La Russie dans la tourmente*, Lausanne, L'Âge d'homme, 2000.

Alfred Rosmer, *Moscou sous Lénine : les origines du communisme*, [1953] Pantin, Les Bons Caractères, 2009.

Victor Serge, *Mémoires d'un révolutionnaire et autres écrits politiques, 1908-1947*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2001.

J. Steinberg, *Souvenirs d'un commissaire du peuple*, [1930] Paris, Les Nuits rouges, 2016.

### *Littérature russe et soviétique*

Georges Annenkov, *La Révolution derrière la porte*, Paris, Quai Voltaire, 1994.

Isaac Babel, *Cavalerie rouge. Chroniques de l'an 18 (Journal pétersbourgeois)*, in *Œuvres complètes*, trad. par Sophie Benech, Paris, Le Bruit du temps, 2011.

Mikhaïl Boulgakov, *La Garde blanche*, [1920] Paris, Robert Laffont, 2012.

Victor Chklovski, *Voyage sentimental*, [1926] Paris, Gallimard, 1963.

Ivan Chméliov, *Le Soleil des morts* ; [1923] Paris, Éditions des Syrtes, 2001.

Mikhaïl Cholokhov, *Le Don paisible*, [1930-1936] Paris, Omnibus, 1999.

Alexis Demidov, *Le Tourbillon*, Paris, E.S.I, 1929.

Alexandre Fadeev, *La Défaite*, [1929] Paris, E.F.R., 1950.

Constantin Féline, *Les Cités et les années*, Paris, Gallimard, 1930.

D. Fourmanov, *Tchapaev*, [1933] Moscou, Éditions du Progrès, 1977.

Fédor Gladkov, *Le Ciment*, [1928] Paris, Julliard, 1970.

Vsévolod Ivanov, *Le Train blindé numéro 1469*, Paris, Gallimard, « NRF », 1927.

Mykola Khvylovy, *La Route et l'hirondelle*, Monaco, Le Rocher, « Maison Nikolskaïa », 1993.

E. Lebedinsky, *La Semaine*, Paris, E.S.I., 1927.

Léonide Léonov, *Les Blaireaux*, préface de Maxime Gorki, Paris, Rieder, 1931.

Anton Makarenko, *Le Poème pédagogique*, [1939] Paris, Livre club Diderot/Moscou, Éditions du Progrès, 1977.

Alexandre Néviérov, *Tachkent, ville d'abondance*, Paris, Gallimard, 1928.

Nicolaï Ostrovski, *Et l'Acier fut trempé*, Paris, Le Temps des Cerises, 2012.

Boris Pasternak, *Le Docteur Jivago*, Paris, Gallimard « NRF », 1995.

Boris Pilniak, *L'Année nue*, [1926] Paris, Autrement, 1998.

André Platonov, *La Ville de Villegrad (nouvelles)*, Paris, Gallimard, 1971 ; *Tchevengour*, Paris, Robert Laffont, 1996.

Lydia Seifoulina, *Virineya*, Paris, Gallimard, 1927.

Serge Séménov, *La Faim*, Paris, Montaigne, 1927.

Alexandre Serafimovitch, *Torrent de fer*, Paris, E.S.I., 1930.

Tarassov-Rodionov, *La Révolution de Février 1917*, [1930] Pantin, Les Bons Caractères, 2006.

Alexeï Tolstoï, *Le Chemin des tourments : trilogie* [1930], Moscou, Éditions en langues étrangères, 1954.

Evguéni Zamiatine, *La Caverne et autres nouvelles*, Paris, Seuil, « Points », 1991.

## *Culture populaire*

Warren Beatty, *Reds*, Paramount, 1981 (DVD, 2007 ; Blu-ray, 2013).

Enki Bilal, Pierre Christin, *Partie de chasse*, [1983] Paris, Casterman, 2013.

Jean Bommart, *Le Train blindé n° 4 (le Poisson chinois se fait rouge)* [1948] ; *Bataille pour Arkhangelsk*, [1961] in *Romans d'espionnage de la Grande Guerre*, édition établie par François Rivière, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2014.

Guido Crepax, *L'Homme de Pskov. Le Point de non-retour*, [1979] Paris, Dargaud, 1982 ; *Le Journal de Valentina*, Paris, Futuropolis, 1985.

Crisse, *L'Ombre des damnés. Ungern Kahn (sic) – Mongolie 1921*, Issy-les-Moulineaux, Vent d'Ouest, 1988.

Efim Dzigan, *Les Marins de Kronstadt*, Mosfilm, 1936 (DVD Bach Films, s.d.).

Sergeï Eisenstein, *Octobre*, Sovkino, 1928 (DVD Bach Films, s.d.)

Jean-Pierre Gibrat, *Matteo*, t. 1 & 2, Paris, Futuropolis, 2008 & 2011.

François Hombourger, *Makhno : la Révolution libertaire en Ukraine*, [1975] Éditions libertaires et Éditions du Monde libertaire, 2002.

Thierry Jonquet, *Le Secret du rabbin*, [1986] Paris, Gallimard, « Folio Policier », n° 199, 2001.

Joseph Kessel, *Makhno et sa juive*, [1926] Paris, Gallimard, « Folio », 2001 ; *La Steppe rouge* [1922], *Mémoires d'un commissaire du peuple* [1925], *Le Journal d'une petite fille russe sous le bolchevisme* [1926] in *Reportages, Romans*, édition établie et dirigée par Gilles Heuré, Paris, Gallimard, « Quarto », 2010.

David Lean, *Docteur Jivago*, Metro-Goldwyn-Mayer, 1965 (DVD, Warner Bros, 2001).

Pierre Mac Orlan, *La Cavalière Elsa*, [1921] Paris, Gallimard, « Folio », 1980.

Vladimir Pozner, *Le Mors aux dents*, [1937] Arles, Actes Sud/Babel, 2005.

Hugo Pratt, *Corto Maltese en Sibérie*, [1978] Paris, Casterman, 2010.

Étienne Roda-Gill, « Makhnovstchina », *Pour en finir avec le travail, Chansons du prolétariat révolutionnaire*, [1974] Paris, EPM- ADES, 1998 (ADE771).

Grigori Tchoukhraï, *Le Quarante et Unième*, Mosfilm, 1956 (DVD Roscico, s.d.).

Sergueï et Gueorgui Vassiliev, *Tchapaev*, Lenfilm, 1934 (DVD Bach Films, s.d.).

# Index des noms de personnes

## A

- Abensour, Miguel 194, 229  
Adler, Alexandre 216  
Albertini, Georges 90-91, 93, 210  
Anderson, Perry 131, 219  
Anet, Claude 34, 96, 174, 200  
Aragon, Louis 120, 215  
Archinov, Piotr 48-51, 127, 203-204, 218  
Arendt, Hannah 85, 170  
Aron, Raymond 86-87, 90, 92-93, 140, 145, 211  
Aulard, Alphonse 32, 47, 203  
Avrich, Paul 128, 218

## B

- Babel, Isaac 63, 72, 207-208, 229  
Bainville, Jacques 27, 91, 200, 202  
Bakounine 145  
Beatty, Warren 135, 219  
Bérard, Victor 32  
Berdiaev, Nicolas (ou Berdiaeff) 44, 46, 202  
Berelowitch, Waldimir 215, 222, 227  
Berline, Paul 88  
Besançon, Alain 104, 110, 142-145, 148-149, 163-164, 166,  
200, 202, 213, 220-222  
Bettelheim, Charles 125, 217

Bianco, Lucien 13, 199, 209  
Bilal, Enki 135, 219  
Blin, Roger 60  
Blok, Alexandre 192-193, 229  
Blum, Alain 156, 178, 214, 223-224, 226  
Body, Marcel 135-136, 220  
Boffa, Giuseppe 106, 124, 213  
Bogdanov, Alexandre 106, 213  
Bommart, Jean 95, 211  
Boukharine, Nicolas 39, 201, 213  
Boulgakov, Mikhaïl 62, 206  
Braudel, Fernand 79, 104, 114, 119  
Broué, Pierre 51, 107-108, 110, 124, 152, 199, 204, 212-214, 222  
Bruhat, Jean 76-79, 85, 121, 152, 209, 216  
Brzeziński, Zbigniew 85, 87, 104  
Bussièrès, Raymond 60

## C

Cachin, Marcel 31, 54  
Camus, Albert 81-82, 209  
Carrère d'Encausse, Hélène 104, 144, 148-149, 212, 221-222  
Castoriadis, Cornelius 126, 217  
Cazalbou, Jean 215  
Chalamov, Varlam 141, 220  
Chazoff 204  
Chklovski, Victor 64, 183, 207, 227  
Cholokhov 63, 72, 206  
Chopard, Thomas 179, 226  
Christin, Pierre 135, 219  
Ciliga, Ante 91, 204  
Clemenceau, Georges 36-37, 77, 200

Cliff, Tony *voir* Gluckstein, Ygael  
Cogniot, Georges 208  
Cohen, Stephen 216, 222  
Cohn-Bendit, Daniel 14, 199  
Colas, Dominique 144-145, 147-149, 162-163, 166, 173, 221-222  
Courtois, Stéphane 154-157, 162-165, 169-171, 173, 175, 222-223, 225  
Crepax, Guido 129, 218

## D

Dallin, David 88  
Déat, Marcel 90  
Debord, Guy 125, 217  
Décaillot, Maurice 216  
De Chessin, Serge 35, 200  
De Gaulle, Charles 15, 69, 77, 95-96, 208, 211  
De Maistre, Joseph 44  
De Nery, Amélie 33, 200  
Dénikine, Anton 62, 206  
Depretto, Jean-Paul 168, 184, 202, 214, 224  
De Schlœzer, Boris 61, 206  
Destrée, Jules 36, 200  
Deutscher, Isaac 71, 92, 208, 211  
Domenach, Jean-Marie 133  
Donzel, Maurice 61, 206  
Dormont, Alexis 90  
Dullin, Sabine 168, 212, 214, 224  
Durand, Pierre 100, 120, 186, 212, 215, 228  
Duverger, Maurice 145, 221

## E

Eisenstein, Sergueï 59-60, 65, 110, 125, 193, 214  
Ellenstein, Jean 123  
Enthoven, Jean-Paul 221

## F

Fainsod, Merle 104, 149, 212  
Ferro, Marc 104, 112-118, 121, 127, 149-150, 156, 179,  
184, 190, 196, 212, 214-216, 222, 226-227  
Figes, Orlando 177-179, 184, 215, 226-227  
Fontaine, André 142, 221  
France, Anatole 173  
Frioux, Claude 216  
Furet, François 11-12, 47, 143, 153-154, 161-162, 164, 169-  
172, 203, 222-223, 225

## G

Gatti, Armand 195  
Gauchet, Marcel 143  
Gibrat, Jean-Pierre 195, 229  
Gilliard, Pierre 33, 200  
Girault, René 104, 215  
Glucksmann, André 133  
Gluckstein, Ygael 211  
Goldenberg, Alexis *voir* Dormont, Alexis  
Goldman, Emma 135-137, 218, 220  
Gorki, Maxime 57, 71, 135, 164, 206, 219  
Gorkin, Julian 91  
Goude, Jean-Paul 150-151, 222  
Grimault, Paul 60  
Groppo, Bruno 210, 224  
Guattari, Félix 134

Guérin, Daniel 127, 218  
Guerman, Mikhaïl 133, 219

## H

Haimson, Leopold 214, 222  
Halter, Marek 133  
Harmel, Claude 89  
Haupt, Georges 106-107, 212-213  
Heller, Michel 140, 142, 153, 220  
Herriot, Edouard 42, 202  
Hippius, Zinaïda 193, 229  
Hitler, Adolph 12, 44  
Hobsbawm, Eric 169, 171, 199, 224  
Holquist, Peter 167-168, 170, 224, 226  
Hombourger, François 128, 218

## I-J

Ingerflom, Claudio Sergio 165-166, 202, 210, 224  
James, Emile 205  
Jaurès, Jean 28, 200

## K

Kahn, Jean-François 100, 212, 218  
Kamenev, Lev 76, 205  
Kandinsky 133  
Kemp, Robert 209  
Kerblay, Basile 112, 214, 228  
Kerenski, Aleksandr 64, 113, 161  
Kessel, Joseph 66-68, 207-208, 216  
Kinski, Klaus 98, 219

Koenker, Diane 183, 222, 227-228  
Kollontai, Alexandra 217  
Kolonitskii, Boris 184, 215, 227  
Kolontai, Alexandra 80  
Kopp, Anatole 132, 134, 219  
Kornilov 27, 30, 184  
Krauze, Jan 173-174, 225  
Kravchenko, Victor 78, 86, 138, 209  
Kritchewsky, Boris 30-31, 33

## L

Lassalle 147  
Laurat, Lucien 87, 89-92  
Lazarévitch, Nicolas 87-88, 91, 93, 209  
Lazitch, Branko 87, 89, 137  
Lean, David 97, 193  
Lefort, Claude 126, 143, 171-172, 225  
Lemonnier, Guy *voir* Harmel, Claude  
Lénine 11, 13-14, 19-21, 23, 27, 29-32, 37, 40, 43-44, 49, 53, 56-57, 59, 62, 69, 73, 80, 82, 84, 86-87, 91, 96, 105, 107, 109, 118-122, 124, 132, 136, 138-139, 141-148, 153, 161-162, 173, 178, 181, 198-199, 202, 209, 212-213, 216-222, 225-226  
Lewin, Moshe 112, 214  
Lew, Roland 224  
Lieskov, Serge 61, 206  
Lissitzki, Lazar 133  
Löwy, Michael 217  
Luxemburg, Rosa 45, 202

## M

Mabire, Jean 130, 218-219  
Maïakovski, Vladimir 110, 214  
Makarenko, Anton 63, 207  
Makhno, Nestor 48, 50-51, 66, 83, 127-129, 195-196, 203-204, 208, 218, 229  
Malaparte, Curzio 43-44, 202  
Malevitch 133  
Malia, Martin 143, 149, 172, 221  
Mao 13  
Marie, Jean-Jacques 107, 181, 186-187, 213, 215, 226, 228  
Martov, Iouli 44, 202  
Marty, André 71  
Marx, Karl 13, 88, 92, 147  
Maschl, Otto 89  
Maspero, François 105, 107, 124, 200, 213, 217-218, 221  
Mathiez, Albert 47, 203  
Mauss, Marcel 45-46, 203  
Mayer, Arno J 171, 225  
Medvedev, Roy 141, 221  
Méquet, Georges 41, 201, 205  
Mespoulet, Martine 224  
Messac, Régis 50, 204  
Mett, Ida 52, 88-89, 91, 93, 128, 196, 204, 210, 218  
Michelet, Jules 50  
Milioukov, Pavel 30  
Molotov, Viatcheslav 56-57  
Monatte, Pierre 53, 83  
Moutet, Marius 30-31  
Mussolini, Benito 44, 52

## N

Narischkine-Witte, 33-34, 200

Nekrich, Alexandre 140, 142, 153, 220  
Nérard, François-Xavier 205, 226  
Nikitine, Nikolaï 61, 72, 206  
Nikolaevski, Boris 88  
Nivat, Georges 220  
Noguez, Dominique 147, 222  
Nolde, Boris 41, 46, 79, 166, 190, 202-203, 224  
Nolte, Ernst 154, 169-170, 173, 222, 225

## O

Ossip-Lourié 40, 201  
Ossorguine 207  
Ostrovski, Nicolai 65, 72, 216

## P

Paléologue, Maurice 33, 200  
Pankratova, Anna Mikhailovna 127, 217  
Parijanine, Maurice *voir* Donzel, Maurice  
Pascal, Pierre 42, 55, 76, 87, 93, 135, 137, 200, 202, 206,  
209  
Pasternak, Boris 97, 212  
Paz, Maurice 90  
Péricat, Raymond 41, 201  
Pilniak, Boris 61-62, 65, 72, 206-207  
Platonov, André 228  
Plékhanov, Gueorgui 147  
Pliouchtch, Leonid 137, 220  
Portal, Roger 80, 112, 209  
Poulaille, Henri 62  
Poutine, Vladimir 11  
Pozner, Vladimir 61, 68, 130, 206-208

Pratt, Hugo 129-130, 218  
Preobrajensky, Eugène 213  
Prévert, Jacques 60

## R

Rabinowitch, Alexander 183, 214  
Rambaud, Alfred 42  
Reed, John 55, 58, 135, 199  
Revel, Jean-François 173  
Robel, Léon 134, 216  
Robespierre, Maximilien 44  
Roda-Gill, Étienne 218  
Rolland, Romain 65  
Rosmer, Alfred 53, 82, 124, 201, 209  
Rossi, Angelo (ou Tasca) 91  
Rougerie, Jacques 115, 215  
Rousset, David 86, 133, 210

## S

Sadoul, Jacques 36, 39, 96, 200  
Sapir, Jacques 222  
Sartre, Jean-Paul 81  
Schapiro, Leonard 94, 113, 149, 211  
Scherrer, Jutta 106, 213  
Sée, Henri 203  
Serge, Victor 15, 35, 37, 48-52, 55, 61, 65, 82, 113, 124,  
138-139, 190, 200-201, 203-204, 206-207, 209, 211, 218,  
221, 224  
Skirda, Alexandre 128, 218, 221  
Smith, S.A. 183, 222  
Soljenitsyne, Alexandre 138-142, 145, 163, 171, 220-221, 225

Sorlin, Irène 105, 212  
Sorlin, Pierre 105, 127, 212-213, 215, 218  
Souvarine, Boris 15, 48, 50, 52, 88-93, 110, 113, 126, 137,  
139, 142, 162-163, 191, 203-204, 219-221  
Sperber, Manès 133  
Staline, Joseph 11, 13, 48, 57, 68, 73, 86-87, 92, 103,  
105-107, 110, 118, 122-124, 131, 142, 147, 173-174, 185,  
203-204, 211-213, 216, 221, 224  
Stites, Richard 185, 227-228  
Stora, Benjamin 215

## T

Tchayanov, Alexandre 112, 214  
Tchourakov, D.O. 184, 227  
Thibaud, Paul 143  
Thomas, Albert 31, 36, 70, 179, 202, 226  
Thorez, Maurice 73, 208, 216  
Tillon, Charles 70  
Tolstoï, Alexeï 40, 64, 73-74, 207-208  
Traverso, Enzo 170-171, 179, 210, 224-226  
Trotsky 34, 36-37, 39-40, 48-53, 59, 76, 82-84, 86, 96,  
105, 107, 109, 118, 120-121, 124, 132, 136, 151, 191,  
201, 203-204, 212-213, 216, 218-219, 222

## V

Vailland, Roger 73-74, 208-209  
Valentinov, Nikolai 88, 210  
Vandervelde, Émile 33  
Van Regemorter, Jean-Louis 104, 227  
Venner, Dominique 130, 219  
Voline 83-84, 127, 209, 218

Volodine, Antoine 193-194, 229

Vovelle, Michel 11

## **W-Z**

Wade, Rex 183, 222

Walter, Gérard 78, 209, 221

Werth, Nicolas 14, 155-157, 159-164, 168, 171, 173, 222-223, 227-228

Weygand, Maxime 77

Wilson, Woodrow 198

Wolfe, Bertram 86

Wolikow, Serge 224

Zinoviev, Grigori 76, 205

Zinoviev, Alexandre 150, 222

## Index des noms de journaux et revues

- Bulletin communiste* 39, 200-201
- Bulletin de l'Association d'études et d'informations politiques internationales* (BEIPI) 87, 90
- Cahiers du bolchevisme* 53, 204-205
- Cahiers du monde russe (Cahiers du monde russe et soviétique)* 104, 212-214, 220-221, 223
- Commune* (revue) 27, 58, 115, 196, 204
- Contrat social* (Le) 34, 90
- Débat* (Le) 169, 220, 222-224
- Est & Ouest* (voir *Bulletin de l'association d'études et d'informations politiques* – BEIPI) 87, 91, 93, 137, 210, 220
- Figaro Magazine* (Le) 173, 225
- Journal* (Le) 66, 207, 218
- L'Action Française* 200
- L'Express* 100, 223
- L'Histoire* 173, 209, 216, 225
- L'Humanité* 28-33, 48, 58, 65, 90, 100, 200, 205, 207, 216
- L'Illustration* 25, 200
- Littérature* 204
- Matin* (Le) 26-29, 31, 200
- Mercure de France* (Le) 199, 207
- Monde diplomatique* (Le) 170, 224
- Monde* (Le) 99-100, 127, 141-142, 173, 203, 209, 212-219, 221, 223-226
- Nouvelles littéraires* (Les) 203

*Nouvel Observateur* (Le) 221  
*NRF* (Nouvelle revue française) 49, 204, 206, 208, 228  
*Ouest-Éclair* 26, 199  
*Petit Niçois* (Le) 26-27, 199  
*Petit Parisien* (Le) 34  
*Populaire* (Le) 203, 207  
*Pravda* 53, 68, 201  
*Preuves* 87, 90, 210-211  
*Regards* (revue) 58, 210  
*Révolution prolétarienne* (La) 83, 203-204, 209  
*Revue des Deux Mondes* (La) 48, 200  
*Revue des lectures* (La) 67, 204, 208  
*Revue historique* (La) 49, 202-204, 209, 212  
*Voix du peuple* (La) (Cgt) 204

## Chez le même éditeur

Giorgio Agamben, Alain Badiou, Daniel Bensaïd, Wendy Brown, Jean-Luc Nancy, Jacques Rancière, Kristin Ross, Slavoj Žižek, *Démocratie, dans quel état ?*

Tariq Ali, *Bush à Babylone. La recolonisation de l'Irak.*

Tariq Ali, *Obama s'en va-t-en guerre.*

Zahra Ali (dir.), *Féminismes islamiques.*

Sophie Auouillé, Pierre Bruno, Franck Chaumon, Guy Lérès, Michel Plon, Erik Porge, *Manifeste pour la psychanalyse.*

Bernard Aspe, *L'instant d'après. Projectiles pour une politique à l'état naissant.*

Alain Badiou, *Petit panthéon portatif.*

Alain Badiou, *L'aventure de la philosophie française.*

Alain Badiou & Eric Hazan, *L'antisémitisme partout. Aujourd'hui en France.*

Alain Badiou, Pierre Bourdieu, Judith Butler, Georges Didi-Huberman, Sadri Khiari, Jacques Rancière, *Qu'est-ce qu'un peuple ?*

Jean-Christophe Bailly, Jean-Marie Gleize, Christophe Hanna, Hugues Jallon, Manuel Joseph, Jacques-Henri Michot, Yves Pagès, Véronique Pittolo, Nathalie Quintane, « *Toi aussi, tu as des armes.* » *Poésie & politique.*

Moustapha Barghouti, *Rester sur la montagne. Entretiens sur la Palestine avec Eric Hazan.*

Omar Barghouti, *Boycott, désinvestissement, sanctions. BDS contre l'apartheid et l'occupation de la Palestine.*

Zygmunt Bauman, *Modernité et holocauste.*

Jean Baumgarten, *Un léger incident ferroviaire. Récit autobiographique.*

Mathieu Bellahsen, *La santé mentale. Vers un bonheur sous contrôle.*  
Walter Benjamin, *Essais sur Brecht.*  
Daniel Bensaïd, *Les dépossédés. Karl Marx, les voleurs de bois et le droit des pauvres.*  
Daniel Bensaïd, *Tout est encore possible.* Entretiens avec Fred Hilgemann.  
Jacques Bidet, *Foucault avec Marx.*  
Ian H. Birchall, *Sartre et l'extrême gauche française. Cinquante ans de relations tumultueuses.*  
Auguste Blanqui, *Maintenant, il faut des armes.* Textes présentés par Dominique Le Nuz.  
Félix Boggio Éwangé-Épée & Stella Magliani-Belkacem, *Les féministes blanches et l'empire.*  
Matthieu Bonduelle, William Bourdon, Antoine Comte, Paul Machto, Stella Magliani-Belkacem & Félix Boggio Éwangé-Épée, Gilles Manceron, Karine Parrot, Géraud de la Pradelle, Gilles Sainati, Carlo Santulli, Evelyne Sire-Marin, *Contre l'arbitraire du pouvoir. 12 propositions.*  
Bruno Bosteels, *Alain Badiou, une trajectoire polémique.*  
Alain Brossat, *Pour en finir avec la prison.*  
Philippe Buonarroti, *Conspiration pour l'égalité dite de Babeuf.*  
Présentation de Sabrina Berkane.  
Pilar Calveiro, *Pouvoir et disparition. Les camps de concentration en Argentine.*  
Grégoire Chamayou, *Les chasses à l'homme.*  
Grégoire Chamayou, *Théorie du drone.*  
Ismahane Chouder, Malika Latrèche, Pierre Tevanian, *Les filles voilées parlent.*  
Cimade, *Votre voisin n'a pas de papiers. Paroles d'étrangers.*  
Comité invisible, *À nos amis.*  
Comité invisible, *L'insurrection qui vient.*  
Christine Delphy, *Classer, dominer. Qui sont les « autres » ?*  
Alain Deneault, *Offshore. Paradis fiscaux et souveraineté criminelle.*  
Raymond Depardon, *Images politiques.*

Raymond Depardon *Le désert, allers et retours* Propos recueillis par Eric Hazan

Yann Diener, *On agite un enfant. L'État, les psychothérapeutes et les psychotropes.*

Cédric Durand (coord.), *En finir avec l'Europe.*

Éric Fassin, Carine Fouteau, Serge Guichard, Aurélie Windels, *Roms & riverains. Une politique municipale de la race.*

Jean-Pierre Faye, Michèle Cohen-Halimi, *L'histoire cachée du nihilisme. Jacobi, Dostoïevski, Heidegger, Nietzsche.*

Norman G. Finkelstein, *L'industrie de l'holocauste. Réflexions sur l'exploitation de la souffrance des Juifs.*

Joëlle Fontaine, *De la résistance à la guerre civile en Grèce. 1941-1946.*

Charles Fourier, *Vers une enfance majeure.* Textes présentés par René Schérer.

Isabelle Garo, *L'idéologie ou la pensée embarquée.*

Antonio Gramsci, *Guerre de mouvement et guerre de position.* Textes choisis et présentés par Razmig Keucheyan.

Christophe Granger, *La destruction de l'université française.*

Chris Harman, *La révolution allemande 1918-1923*

Amira Hass, *Boire la mer à Gaza, chroniques 1993-1996.*

Eric Hazan, *Chronique de la guerre civile.*

Eric Hazan, *Notes sur l'occupation. Naplouse, Kalkilyia, Hébron.*

Eric Hazan, *Paris sous tension.*

Eric Hazan, *Une histoire de la Révolution française.*

Eric Hazan & Eyal Sivan, *Un État commun. Entre le Jourdain et la mer.*

Eric Hazan & Kamo, *Premières mesures révolutionnaires.*

Eric Hazan, *La dynamique de la révolte. Sur des insurrections passées et d'autres à venir.*

Henri Heine, *Lutèce. Lettres sur la vie politique, artistique et sociale de la France.* Présentation de Patricia Baudoin.

Hongsheng Jiang, *La Commune de Shanghai et la Commune de Paris.*

Victor Hugo, *Histoire d'un crime.* Préface de Jean-Marc Hovasse, notes et notice de Guy Rosa.

Sadri Khiari, *La contre-révolution coloniale en France. De de Gaulle à Sarkozy.*

Georges Labica, *Robespierre. Une politique de la philosophie.* Préface de Thierry Labica.

Yitzhak Laor, *Le nouveau philosémitisme européen et le « camp de la paix » en Israël.*

Lénine, *L'État et la révolution.*

Mathieu Léonard, *L'émancipation des travailleurs. Une histoire de la Première Internationale.*

Gideon Levy, *Gaza. Articles pour Haaretz, 2006-2009.*

Laurent Lévy, « *La gauche* », *les Noirs et les Arabes.*

Frédéric Lordon, *Capitalisme, désir et servitude. Marx et Spinoza.*

Frédéric Lordon, *Imperium. Structures et affects des corps politiques.*

Herbert R. Lottman, *La chute de Paris, 14 juin 1940.*

Pierre Macherey, *De Canguilhem à Foucault. La force des normes.*

Pierre Macherey, *La parole universitaire.*

Gilles Magniont & Yann Fastier, *Avec la langue. Chroniques du « Matricule des anges ».*

Karl Marx, *Sur la question juive.* Présenté par Daniel Bensaïd.

Karl Marx & Friedrich Engels, *Inventer l'inconnu. Textes et correspondance autour de la Commune.* Précédé de « Politique de Marx » par Daniel Bensaïd.

Albert Mathiez, *La réaction thermidorienne.*

Présentation de Yannick Bosc et Florence Gauthier.

Louis Ménard, *Prologue d'une révolution (fév.-juin 1848).* Présenté par Maurizio Gribaudi.

Jean-Yves Mollier, *Une autre histoire de l'édition française.*

Elfriede Müller & Alexander Ruoff, *Le polar français. Crime et histoire.*

Ilan Pappé, *La guerre de 1948 en Palestine. Aux origines du conflit israélo-arabe.*

François Pardigon, *Épisodes des journées de juin 1848.*

Jacques Rancière, *Le partage du sensible. Esthétique et politique.*

Jacques Rancière, *Le destin des images.*

Jacques Rancière, *La haine de la démocratie*.

Jacques Rancière, *Le spectateur émancipé*.

Jacques Rancière, *Moments politiques. Interventions 1977-2009*.

Jacques Rancière, *Les écarts du cinéma*.

Jacques Rancière, *La leçon d'Althusser*.

Jacques Rancière, *Le fil perdu. Essais sur la fiction moderne*.

Textes rassemblés par J. Rancière & A. Faure, *La parole ouvrière 1830-1851*.

Amnon Raz-Krakotzkin, *Exil et souveraineté. Judaïsme, sionisme et pensée binationale*.

Tanya Reinhart, *Détruire la Palestine, ou comment terminer la guerre de 1948*.

Tanya Reinhart, *L'héritage de Sharon. Détruire la Palestine, suite*.

Mathieu Rigouste, *La domination policière. Une violence industrielle*.

Robespierre, *Pour le bonheur et pour la liberté. Discours choisis*.

Kristin Ross, *L'imaginaire de la Commune*.

Julie Roux, *Inévitablement (après l'école)*.

Christian Ruby, *L'interruption. Jacques Rancière et le politique*.

Alain Rustenholz, *De la banlieue rouge au Grand Paris. D'Ivry à Clichy et de Saint-Ouen à Charenton*.

Gilles Sainati & Ulrich Schalchli, *La décadence sécuritaire*.

Julien Salingue, *La Palestine des ONG. Entre résistance et collaboration*.

Thierry Schaffauser, *Les luttes des putes*.

André Schiffrin, *L'édition sans éditeurs*.

André Schiffrin, *Le contrôle de la parole. L'édition sans éditeurs, suite*.

André Schiffrin, *L'argent et les mots*.

Ivan Segré, *Judaïsme et révolution*.

Ivan Segré, *Le manteau de Spinoza. Pour une éthique hors la Loi*.

Ella Shohat, *Le sionisme du point de vue de ses victimes juives. Les juifs orientaux en Israël*.

Jean Stern, *Les patrons de la presse nationale. Tous mauvais*.

Syndicat de la magistrature, *Les mauvais jours finiront. 40 ans de combats pour la justice et les libertés*.

Marcello Tari, *Autonomie ! Italie, les années 1970.*

N'gugi wa Thiong'o, *Décoloniser l'esprit.*

E.P. Thompson, *Temps, discipline du travail et capitalisme industriel.*

Tiqqun, *Théorie du Bloom.*

Tiqqun, *Contributions à la guerre en cours.*

Tiqqun, *Tout a failli, vive le communisme !*

Alberto Toscano, *Le fanatisme. Modes d'emploi.*

Enzo Traverso, *La violence nazie, une généalogie européenne.*

Enzo Traverso, *Le passé : modes d'emploi. Histoire, mémoire, politique.*

Louis-René Villermé, *La mortalité dans les divers quartiers de Paris.*

Sophie Wahnich, *La liberté ou la mort. Essai sur la Terreur et le terrorisme.*

Michel Warschawski (dir.), *La révolution sioniste est morte. Voix israéliennes contre l'occupation, 1967-2007.*

Michel Warschawski, *Programmer le désastre. La politique israélienne à l'œuvre.*

Eyal Weizman, *À travers les murs. L'architecture de la nouvelle guerre urbaine.*

Slavoj Žižek, *Mao. De la pratique et de la contradiction.*

Collectif, *Le livre : que faire ?*

Éric Aunoble

**La Révolution russe,**

**une histoire française**

**Lectures et représentations  
depuis 1917**

La fabrique  
éditions